APPROBATION.

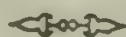
Les Ouvrages composant **la Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

Avis des Éditeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.



JOSEPH

ET

MADELEINE

OU L'AMOUR FILIAL

PAR C. BARBIER

Honore ton père et ta mère....



ROUEN
MÉGARD ET Cie, IMPRIM.-LIBRAIRES
1855

BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION



Madelaine pressait sur son cœur de mère
les deux enfans qui sanglottaient.

JOSEPH

ET MADELEINE.

I.

Qui n'a, dans la belle saison, parcouru les longues rues de nos villages de province à la tombée de la nuit? Alors, ces rues, désertes pendant le jour, deviennent animées et bruyantes : sur chaque seuil, un groupe; sous chaque arbre, un groupe; près de chaque borne, un groupe; et au bord du ruisseau ou sur la prairie à l'entrée de l'humble bourg, de joyeuses bandes d'enfants qui dansent

en redisant les vieilles ballades qu'ont chantées aux dernières veillées les bonnes femmes du hameau.

Le 20 juillet 1784, vers dix heures du soir, le petit village de Saint-Just-Malmont, le plus pauvre peut-être des montagnes du Vélay, présentait cet aspect charmant. Mais ce n'était point le repos commandé impérieusement par les fatigues d'une longue journée de travail que venaient goûter sur leur seuil et au sein de leur famille les bons paysans ; ce jour était un jour de fête, le jour de la première communion des enfants du pays, et bien que l'heure fût avancée et que chacun dût reprendre son travail le lendemain avant le lever du soleil, on ne songeait guère à rentrer dans les cabanes, désireux qu'on était d'ajouter quelques délicieux moments encore aux heures si rapides d'une heureuse journée.

Seulement, quand la grosse horloge de bois de Saint-Just avait dix fois frappé les airs de ses sons plaintifs et monotones, les enfants, effrayés des ténèbres et aussi peut-être des loups-garous et des fantômes dont ils avaient maintes fois entendu raconter l'histoire pendant les longues veillées de novembre, avaient quitté leurs jeux et leurs rondes joyeuses et étaient venus cacher leurs têtes blondes

dans les bras de leurs mères Celles-ci, attentives aux récits des vieillards, berçaient doucement le plus jeune de leurs fils ou la dernière de leurs filles sans perdre un mot des gracieuses légendes dont le bon Dieu, ou la bonne Vierge, ou le grand saint Just était le héros et qui se terminaient toujours par ces paroles naïves : « Tâchez moyen de mettre dans vos intérêts l'enfant Jésus, sa mère, ses anges et ses saints, car je n'ai pas vu que celui qui les invoquât avec confiance fût jamais abandonné. »

A Saint-Just, on avait conservé la foi si pure, les mœurs patriarcales des premiers âges, et, tout naturellement, un religieux respect, nous dirons plus, un culte pieux et naïf pour la vieillesse. La parole du vieillard, c'était un oracle; sa volonté, une loi; le moindre de ses désirs, un ordre; sa désapprobation, une véritable peine; et ses encouragements ou ses éloges, la plus douce des récompenses. A lui étaient réservées dans chaque famille la plus belle chambre de la cabane, la plus grosse part au repas, la meilleure place au foyer; et les jeunes mères endormaient leurs nouveau-nés avec de vieilles complaintes dont chaque strophe disait :

— Enfant, souviens-toi de t'incliner sous la main

de celui qui a beaucoup vécu, car la bénédiction du vieillard porte bonheur.

Tout à l'entrée du hameau et au milieu d'un champ de légumes et de violettes du Mézenc, s'élevait une chaumière plus belle et plus grande que toutes les autres. Elle était habitée par un bon père de famille, Pierre Dubuc, que dans toute la contrée on ne désignait que sous le nom de l'heureux Pierre.

En effet, nul bonheur n'était comparable à celui de l'honnête Dubuc avec sa gentille ménagère Jeanne Bertrand, ses jolis enfants Joseph et Madeleine, et sa vieille mère Rose. Il faut dire aussi que tout avait concouru à rendre ce bonheur parfait: quand Pierre n'était encore que simple journalier, il ne chômait jamais faute de travail, et au moment où nous le trouvons assis sur le seuil entre Rose et Jeanne, il avait depuis des années déjà recueilli l'héritage de son oncle, l'ancien magister du hameau. Or, le bonhomme possédait la grande chaumière, le champ fertile qui l'entourait et quelques poignées de gros sous cachés soigneusement dans sa paillasse. Aussitôt après sa mort, la famille Dubuc était venue habiter la jolie maisonnette, et, après l'année du grand deuil, l'héritier avait emporté à Monistrol le gros sac de sous et

avait acheté pour sa mère et sa femme une jupe rouge et une croix d'or.

Ce n'était point le hasard qui avait fait la fortune de Pierre, c'était sa piété filiale qui lui avait porté bonheur. Aussi nulle mère ne passait devant la coquette cabane de François Levaux, le vieux magister, sans raconter avec attendrissement à ses enfants attentifs que Dubuc avait porté d'abord les noms de Pierre l'orphelin et de pauvre petit Pierre, que son père était mort à la fleur de l'âge, laissant pour tout soutien à sa veuve éplorée et à une petite fille encore au berceau, un garçon de treize ans; que ce garçon, fils respectueux et frère tout dévoué, avait nourri avec son seul travail sa mère et sa sœur pendant de longues années, et les dignes femmes ne manquaient pas de terminer leur récit par cette réflexion si vraie : « Dieu bénit toujours celui qui honore son père et sa mère. »

Mais ce qu'elles ne disaient pas, tant elles s'étonnaient que cette félicité parfaite n'eût pas un terme, c'est que Jeanne Bertrand, tout infatuée de sa jolie figure, ne pensait qu'aux vains ajustements et rudoyait souvent la pauvre Rose, dont elle enviait secrètement les papillons en dentelle, le tablier de soie et les boucles d'acier.

— Il arrivera malheur à Pierre Dubuc, murmurait-on tout bas ; il est si faible, qu'il n'a point le courage d'imposer silence à la ménagère, et la ménagère attirera la malédiction divine sur la cabane par son indigne conduite envers la mère de son époux.

Le 20 juillet, Joseph Dubuc avait été du nombre de ces bienheureux enfants qui, pour la première fois, s'étaient approchés du banquet divin où le Sauveur lui-même se donne à ses créatures. Aussi Jeanne et Rose avaient revêtu leurs plus beaux vêtements et Pierre avait sorti de l'armoire le gilet rouge, la veste et la culotte brunes qu'il portait au jour de ses épousailles ; aussi, comme sur tous les seuils du hameau, les héritiers du vieux magister terminaient pieusement la fête par des récits merveilleux. La grand'mère, siégeant en souveraine dans le grand fauteuil de paille, avait la parole, peut-être malgré le secret dépit de Jeanne. La bonne femme ne tarissait pas sur le compte de saint Just ; elle pérorait depuis le coucher du soleil, s'interrompant de cinq en cinq minutes pour dire d'un ton mystérieux et grave : « Mais ce n'est pas tout, vous allez voir, » lorsque le son aigre et joyeux de la musette retentit dans la vallée.

— La bourrée ! s'écria l'heureux Pierre en se levant brusquement et en agitant au-dessus de sa tête son chapeau retapé à ganses rondes.

— La bourrée ! répétèrent en chœur les bons villageois en s'élançant de l'autre côté de la colline dans la verte prairie où un vieil aveugle, assis déjà sur le tronc moussu d'un chêne brisé par la tempête, tirait de sa musette une musique criarde et discordante qui chatouillait délicieusement les oreilles fort peu délicates de nos habitants du Vélay.

La bourrée, c'est la danse favorite de la contrée ; elle consiste dans un trépignement confus et désagréable, insipide aux étrangers, mais pleine de charme pour les jeunes gens du pays, qui souvent quittent brusquement leurs danseuses parce que celles-ci ne se trémoussent ni assez vite ni assez longtemps à leur gré.

— Viens-tu, Jeanne ? fit Pierre en tendant la main à sa compagne, quand il vit les habitants de Saint-Just entraîner leurs femmes et leurs filles.

— On ne danse pas le jour de sa première communion, observa l'aïeule à Joseph, qui se disposait à suivre son père.

Jeanne fit une petite moue qui lui seyait à ravir et qui arracha un demi-sourire à Pierre.

— Va tout seul, dit-elle quand sa mauvaise humeur fut passée. Je resterai avec ma mère et les enfants.

Dubuc, qui atteignait à peine sa trente-deuxième année et qui avait conservé toute la vivacité, tout le feu de sa première jeunesse, courut sur les pas des voisins, et un quart d'heure après, couvert de sueur et hors d'haleine, il arrivait dans la prairie.

— Voilà Pierre! crièrent les danseurs avec enthousiasme.

Car nulle fête n'était complète quand il n'était pas de la partie. Il semblait que lui seul eût le secret de la joie, du plaisir et du bonheur.

Ce soir-là, Pierre dansa plus que de coutume : il éprouvait de si pures délices! il se voyait revivre dans son cher Joseph. Joseph, ce n'était plus un enfant, mais un ami, un compagnon pour son père.

La première communion, c'est le premier et le plus grand événement de la vie, c'est le passage mystérieux de l'enfance à la jeunesse. Il semble qu'en cette journée bénie, l'enfant n'est plus ce qu'il était la veille et qu'il sera encore tout autre le lendemain. Certes, tel devrait être l'effet de cette grande action; mais que de jeunes gens et de

jeunes filles participent sans aucun fruit aux redoutables mystères!

— Et ton garçon, cria le voisin Jérôme en venant s'étendre sur le tertre fleuri où Pierre réparait ses forces épuisées par les sauts les plus vigoureux, et ton garçon, l'as-tu donc laissé à la cabane?

— On ne danse pas le jour de sa première communion, l'ami, répéta sentencieusement l'heureux père après Rose.

— C'est presqu'un homme maintenant, observa le voisin. Le voilà en âge de venir en aide à sa famille.

Pierre ne répondit pas.

— Si tu veux, reprit Jérôme, je le prendrai à mon service en attendant que mon fils revienne d'Yssingeaux. Tu pourras ensuite le placer dans quelque ferme où il s'habituera au travail des champs.

— Merci, voisin, de ton offre obligeante, fit enfin l'heureux Pierre avec un petit sourire satisfait; mais Joseph restera encore longtemps à l'école.

— A l'école? Veux-tu donc qu'il soit curé ou magister?

— Ce qu'il plaira à Dieu. Tiens, vrai, ma pen-

sée, ajouta Dubuc après quelques minutes d'un mystérieux silence, mon seul désir, c'est qu'un jour il ouvre une boutique dans l'une des plus belles rues de Beaucaire et qu'il y vende les violettes du Mézenc qui fleurissent si bien dans le petit champ que m'a légué François Levaux. Qu'en dis-tu, hein ? Joseph n'a-t-il pas une jolie tournure, un air avenant, de l'intelligence, du savoir, du génie, comme dit le maître d'école ? Avec cela, vois-tu, on fait son chemin. Tope là dedans, fit-il encore après une légère pause et en tendant la main à Jérôme, et viens boire un coup à la prospérité future de mon garçon, à celle de ma fille, car Madeleine fera un jour la plus jolie bouquetière de la grande foire, à celle de ton ami qui, si Dieu lui prête vie, sera dans dix ans le plus riche propriétaire du canton.

Pierre entraîna Jérôme au cabaret et discourut longtemps encore sur ses beaux projets d'avenir. Il oubliait, le brave Dubuc, que l'homme ici-bas propose, mais que Dieu seul dispose.

Le voisin écoutait d'un air sombre : la tête à demi penchée sur sa poitrine, les yeux baissés, le front pâle, les lèvres contractées, il semblait rouler dans son âme quelque projet sinistre ; l'envie,

la jalousie torturaient son mauvais cœur, lui suggéraient tour à tour je ne sais quelles pensées affreuses, quels conseils horribles, que le malheureux acceptait comme malgré lui.

— Oh! oui, l'ami, disait Dubuc en vidant gaîment son verre, oui, je me promets de longs jours, de longs jours de bonheur! Que me manque-t-il d'ailleurs? N'ai-je point une bonne femme, deux beaux enfants, une vieille mère qui attire sur moi la bénédiction du bon Dieu, une jolie cabane, une vache qui nourrit presque ma famille, un champ fertile où fleurissent les violettes du Mézenc, et devant moi tout un riant avenir?... Mon grenier est plein de blé pour l'hiver et de fourrage pour Babet; dans le coin de la grand'chambre sont entassés deux ou trois setiers de pommes de terre, le plafond aux jambes est assez bien garni, et dans la pièce il y a encore quelques litres de vin. D'ailleurs, le puits n'est pas à sec, Dieu merci! Vive donc la joie! Rions, chantons et dansons la bourrée!

Tous les danseurs, le vieil aveugle lui-même, avaient fait silence pour écouter Pierre. A cette nouvelle invitation au plaisir, ils recommencèrent à se trémousser comme de plus belle autour de l'heureux Dubuc.

— Tiens, fit celui-ci en passant près du musicien et en lui glissant un gros sou dans la main, tiens, voilà pour ta peine. C'est le dernier. Mais l'aumône porte bonheur... Demain, souviens-toi de venir à la cabane de François Levaux pour t'asseoir à la table de famille et boire à ma santé. Et vous autres, n'oubliez pas, cria-t-il d'une voix de tonnerre qui domina et les sons plaintifs de la musette et les chants des danseurs, n'oubliez pas que Pierre Dubuc fait à tous les repas la part du pauvre !

— Vive l'heureux Pierre ! répétèrent cent fois les gais habitants de Saint-Just.

Une seule voix ne se mêla pas à toutes ces voix, celle de Jérôme, du jaloux, de l'envieux Jérôme, qui, mécontent de son propre sort, chagrin du bonheur d'autrui, ne goûtait de félicité, lui, que lorsqu'il voyait pleurer les autres !

La joie qui régnait à la danse du soir lui faisait mal. Il s'éloigna, regagna le village et se promena quelque temps dans le bois qui s'étendait derrière la cabane de Pierre.

Un silence profond régnait dans la jolie maisonnette. Jeanne, Rose et les enfants avaient quitté le seuil quand la grosse horloge de bois du hameau avait sonné onze heures. Contre l'ordinaire, il avait

fallu, ce soir-là, *éclairer la chandelle*, selon la naïve expression en usage dans le Vélay; car les deux femmes avaient voulu serrer les déshabillés de fête, afin qu'ils ne fussent pas ternis par la poussière. Comme l'on se couchait toujours à la brune à la chaumière, il n'y avait point de chandelle au logis, et Jeanne fut obligée d'*éclairer* le long cierge bénit destiné à brûler pendant les orages.

Qu'on juge de la joie naïve des enfants à cette clarté qui leur était presque inconnue et de celle même de la gentille ménagère, à qui elle rappelait la nuit de ses noces!

La pauvrette eut l'idée de laisser brûler le cierge pour *faire feu* à son mari quand il rentrerait. Elle le plaça au milieu de la chambre, éloigna toutes substances inflammables, alla embrasser la bonne mère et les enfants, dont les lits étaient tous trois dans la grand'chambre et se coucha tranquillement.

Elle s'endormit bientôt; et qu'arriva-t-il alors?

Peut-être que le vent qui s'éleva avec violence, souffla à travers la petite fenêtre mal jointe et fit voler sur le lit quelques flammèches enflammées; peut-être que le chien favori qui avait les entrées libres dans toutes les chambres, dont les portes

restaient constamment ouvertes, fit tomber le petit flambeau de cuivre avec le long cierge. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait à peine une demi-heure que Jeanne dormait, que les lourds rideaux de serge qui l'enveloppaient étaient dévorés par les flammes. Le feu, alimenté par la paille qui remplissait le grenier, gagna bientôt le toit de chaume.

Le voisin vit bien un tourbillon de noire fumée s'élever au-dessus de la maisonnette de Pierre, mais il n'accueillit qu'avec un sourire de satisfaction la certitude du malheur de celui dont il avait tant envié le sort, et, au lieu de voler au secours des infortunés, il calcula froidement si les flammes pouvaient atteindre sa propre cabane. Complètement rassuré sur ce point par un simple coup d'œil, le misérable s'assit sur une roche calcinée, et, croisant les bras, contempla avec une joie infernale la ruine de l'heureux Pierre. Tout à coup il songea que Dubuc était seul à la bourrée et que Rose, Jeanne et les enfants étaient restés à la chaumière... Il faut le dire : s'il voyait avec plaisir brûler cette maisonnette si jolie qui s'élevait orgueilleuse au-dessus de toutes les cabanes du hameau, son cœur n'était point encore si mauvais qu'il désirât la mort de son semblable. Trop crain-

tif pour oser pénétrer dans les flammes qui dévoraient peut-être déjà Jeanne et l'aïeule, il courut au village, entra dans l'humble chapelle toujours ouverte à la piété des bons paysans et sonna l'alarme.

— *On cloche au village !* s'écria l'aveugle en arrêtant tout à coup les sons joyeux qu'il tirait de sa musette.

— *On cloche !* répétèrent les danseurs avec effroi.

Un morne silence régna aussitôt dans la troupe bruyante. L'aveugle ne s'était point trompé : les cloches de Saint-Just sonnaient l'alarme, et déjà s'élevaient du hameau mille cris confus, mille gémissements, au milieu desquels on pouvait distinguer ces mots sinistres : *Au feu, au feu !...*

Pierre, en proie à je ne sais quel vague pressentiment qui l'avertissait de son malheur, arriva avant ses camarades sur le sommet de la petite colline qui s'élève entre le village et la prairie. Son premier regard fut pour la maisonnette de François Levaux, où il avait laissé, deux heures auparavant, les êtres chéris qui faisaient son bonheur... Hélas ! la coquette cabane n'était plus qu'un brasier ardent !

Frappé de stupeur à cet horrible spectacle, incapable de faire un pas, d'articuler une seule parole, le malheureux montra de la main à ceux qui se pressaient autour de lui les flammes qui dévoraient son héritage. Son front était pâle, ses lèvres glacées, ses yeux hagards, ses jambes chancelantes.

— Et Jeanne! et Rose! cria-t-on de toutes parts.

— Jeanne! Rose! répéta machinalement Dubuc.

— Ta femme! ta mère! tes enfants!

Ces mots lui donnèrent toute l'énergie du désespoir. Il s'élança en gémissant dans la vallée.

Sur un tertre à l'entrée du champ tout violet encore des fleurs du Mézenc, Rose, agenouillée, pressait sur son cœur de mère les deux enfants qui sanglotaient.

— Et Jeanne! fit Pierre avec angoisse en s'arrêtant devant le groupe silencieux.

On ne lui répondit que par des pleurs.

— O bonne Vierge! s'écria le pauvre homme en joignant les mains et en courant vers l'incendie, ô bonne Vierge! je fais vœu de brûler en votre honneur le plus beau cierge du hameau dans la cathédrale du Puy... Je fais vœu de partir demain pour la grande ville en me traînant à genoux...

Ce disant, le malheureux se précipitait au milieu des flammes malgré les efforts de ceux qui l'entouraient et qui prévoyaient que pénétrer dans la chaumière, c'était se dévouer à une mort inutile.

Au même instant, les dernières poutres de la maisonnette s'écroulèrent avec fracas. On entendit des cris, des cris lamentables sortir de cet océan de feu, les noms de Jeanne, de la bonne Vierge cent fois répétés; puis succéda un affreux silence; puis les cris recommencèrent...

— Il vit! il vit encore! s'écria Rose, qui, s'arrachant de l'étreinte des enfants, cherchait, elle aussi, à fendre la foule pour s'élancer dans les flammes.

De nouveaux craquements se firent entendre ; le mur tomba miné dans ses fondements par le fléau dévastateur, et avec lui roula sur le sol brûlant le corps inanimé de Pierre Dubuc qui tenait encore dans ses bras à demi consumés un cadavre carbonisé ne présentant plus forme humaine et qui avait été Jeanne Bertrand.

Rose vint s'agenouiller près des deux infortunés qui semblaient s'être réunis dans la mort. On voulut l'entraîner, ce fut en vain.

— Il vit! répétait-elle frénétiquement en pressant

de sa main le cœur du malheureux, où une mère seule pouvait soupçonner le léger battement qui l'agitait encore. Il vit!...

Et elle détachait avec précaution les deux bras crispés qui étreignaient le cadavre de Jeanne et dont les chairs tombaient en lambeaux.

Rose ne se trompait point. Pierre existait encore. On le transporta chez le digne pasteur du hameau, l'ami et le bienfaiteur de tous les pauvres, le consolateur des affligés. Là, le docteur du bourg voisin chercha à rappeler la vie qui s'éteignait; là, Rose se consuma en soins, en veilles et en prières; là, Joseph et sa sœur passèrent bien des nuits à pleurer auprès du lit de douleur en suppliant le ciel de ne pas les rendre tout à fait orphelins.

La vieillesse et l'enfance ont des voix qui montent jusqu'à Dieu, leurs larmes attendrissent les anges mêmes... Pierre ne mourut pas. Mais il fallait tout l'amour d'une mère, toute la tendresse d'enfants dévoués pour se réjouir d'une semblable existence: l'infortuné avait perdu ses facultés intellectuelles; la main qui lui restait était privée de mouvement; ses jambes étaient trop faibles pour le porter. Insensible à tout, aux caresses de Madeleine, aux gémissements de Rose, aux supplications de Joseph,

il semblait ne plus entendre, et pourtant, quand la musette frappait les airs de sa voix criarde et plaintive, un éclair de vie, de sentiment passait rapide sur son front déjà chauve et brillait un instant dans ses yeux à demi éteints. Jamais aucune parole ne sortait de sa bouche crispée, si ce n'est ce seul mot que le malheureux redisait quelquefois machinalement ou avec un déchirant sourire : *Au feu! au feu!*

Celui qui, dans toute la contrée, avait porté les noms de Pierre l'orphelin, de pauvre petit Pierre, de l'heureux Pierre, ne fut plus désigné, hélas! que sous ceux de Pierre l'infortuné, Pierre l'*indiot*, l'idiot, que chacun répétait avec un soupir en songeant à l'instabilité des choses humaines, au néant de ce songe que nous appelons le bonheur ici-bas, à la vérité de cette parole dont nous voyons chaque jour l'accomplissement : *L'homme propose, Dieu dispose.*

II.

Pendant que Rose soignait son cher enfant au presbytère du village, elle faisait élever avec le produit des deux croix d'or une humble cabane sur les débris de la maisonnette de François Levaux.

Nous l'y retrouvons, la pauvre femme, le soir même du jour où elle y avait installé la malheureuse famille de Pierre Dubuc.

La cabane était basse, petite, mais trop grande encore, puisque Rose n'avait plus ni lit, ni huche, ni chaises pour la meubler.

Sur un mauvais grabat, abandonné à la misère par la charité publique, gisait Pierre Dubuc, et, à

côté de lui, les deux enfants dormaient sur un peu de paille. Assise sur une pauvre escabelle de bois devant son rouet, l'aïeule veillait seule à la lueur faible et incertaine d'une petite lampe posée sur une autre escabelle.

— Ma tâche est difficile, murmurait-elle de temps à autre à demi-voix en laissant son rouet inactif et en pressant dans ses deux mains amaigries son visage ridé. A mon âge, élever deux enfants, les nourrir avec mon faible travail! O mon Dieu! si vous-même ne me donnez la force et le courage, que deviendront-ils? J'ai trop vécu, puisqu'il me fallait voir dans mes vieux ans la ruine de mon fils chéri. Mais, hélas! si j'avais suivi Jeanne Bertrand, que feraient maintenant ces trois infortunés qui n'ont plus que moi au monde pour leur donner du pain, pour veiller sur eux! Pauvre Pierre! ajoutait-elle en jetant un regard plein de larmes sur son malheureux fils, pauvre Pierre! J'étais si fière de vivre sous ton toit! j'étais si fière, quand tu traversais le hameau, de voir tous les habitants de Saint-Just se lever à ton approche! j'étais si fière quand, à la grand'messe du dimanche, tu t'asseyais à la place d'honneur dans le banc des marguilliers, quand, dans les cérémonies pu-

bliques, tu prenais rang après M. le curé ou M. le maire! j'étais si fière quand je te voyais comblé de caresses de la gentille Jeanne et de tes aimables enfants! Et je disais dans mon fol orgueil : Il vivra de longs jours et le bonheur accompagnera ses pas. Je disais : A lui les honneurs, les plaisirs, les richesses..: Je rêvais, fils, je rêvais que tu portais l'écharpe, insigne du pouvoir, que tous te saluaient du nom de M. le maire et de trésorier de la fabrique; je rêvais que tu maniais l'or avec insouciance et que chaque jour les pauvres du hameau venaient s'asseoir à la table de l'heureux Pierre... Je rêvais... Et dans mon rêve gracieux, il me semblait bercer sur mes genoux tremblants les enfants de tes enfants, il me semblait sentir les lèvres roses de ces chers innocents presser mes joues ridées, leurs boucles blondes se mêler à mes derniers cheveux blancs... Je rêvais, Pierre, je rêvais!... Ah! que le réveil est affreux!

Et la pauvre femme, se levant avec angoisse, courait à son fils; car elle avait cru lui surprendre un soupir plaintif, une parole incohérente.

— Plus de grand fauteuil de paille où le père de famille s'assied au coin du foyer quand le fils du voisin vient lui demander sa fille, faisait-elle en

regagnant lentement son escabelle et en promenant avec tristesse son regard autour de la cabane ; plus d'armoire de chêne où la ménagère étale avec orgueil les draps de toile neuve et les serviettes à liteaux rouges ; plus de bahut laissé à dessein entr'ouvert les jours de cérémonie, afin que chacun puisse y voir les déshabillés des grandes fêtes et les gilets à trois couleurs ; plus de huche remplie de farine bise et blanche ; plus de plafond enfumé où le visiteur peut compter les jambes... hélas ! plus rien à la chaumière, pas même de pain pour demain !

A cette dernière réflexion, l'aïeule ne put retenir les sanglots qui déchiraient sa poitrine.

— Tu pleures, mère ! balbutia une voix d'enfant.

Et une jolie tête blonde se leva timidement de dessus l'oreiller de paille qu'avait arrangé la grand'-mère.

Rose ne répondit pas.

— Frère, mère pleure, reprit la gentille Madeleine en poussant du coude l'enfant qui dormait non loin d'elle.

Joseph s'éveilla aussitôt, et la petite fille, persuadée que son frère parviendrait à consoler l'aïeule, ramena sous sa tête la paille éparse sur

le pavé de la chaumière et reprit son sommeil et ses songes d'enfant.

— Tu pleurais sans moi, mère, fit Joseph d'un ton qui disait à la fois la plainte et le reproche et en enlaçant Rose de ses bras caressants.

— Hélas ! cher enfant, à quoi bon te faire partager mes peines et mes inquiétudes ?

— Ne suis-je pas le chef de la famille ? s'écria le jeune homme d'une voix déchirante. A mon âge, n'était-il point, lui aussi, le soutien de sa mère ? ajouta-t-il après une légère pause et en montrant de la main celui dont il n'avait pas la force de redire le nom. Je veux qu'un jour on bénisse Joseph comme on a tant béni Pierre... Tiens, mère, je suis un lâche de dormir pendant que tu travailles...

— Que ferais-tu, enfant ?

— Ce que faisait mon père.

L'aïeule garda le silence, mais inclina son front chauve dans ses deux mains tremblantes et parut s'abandonner à d'amères réflexions. Jusqu'à ce jour, elle n'avait point songé à l'avenir des enfants dont elle avait le soin. Tout occupée du présent, c'est à peine si, depuis la nuit de l'affreux sinistre, elle avait jamais pensé au lendemain. Mais Joseph avait douze ans ; il ne fallait pas qu'elle le laissât

grandir dans une dangereuse oisiveté, et pourtant il était impossible que l'enfant continuât les travaux de son père. Il n'avait ni assez de connaissance en horticulture ni assez d'expérience pour prendre à loyer les vastes champs où Pierre faisait fleurir les violettes du Mézenc.

— Nous garderons seulement le coin de terre qui entoure la cabane, fit l'aïeule à demi-voix et comme se parlant à elle-même. Je serai encore assez forte pour y cultiver quelques légumes et du fourrage pour Babet.

Babet, c'était la vache de la famille, la nourrice de Joseph et de Madeleine, aimée comme l'enfant de la maison, soignée avec reconnaissance et souvent caressée avec amour; c'était comme une vieille amie dont les deux enfants avaient béni la délivrance la nuit du désastre et dont il leur eût été bien pénible de se séparer.

— Et moi, mère, que ferai-je? interrompit timidement Joseph.

A cette question, la grand'mère retomba dans sa douloureuse rêverie. Elle garderait le coin de terre qui lui donnerait assez de légumes pour la consommation du ménage, elle garderait la vache dont le lait lui était si précieux pour le malheureux Pierre

et la petite Madeleine, elle irait glaner à la moisson prochaine pour avoir du pain pour l'hiver, elle filerait assez chaque année pour vêtir le père et les enfants. Mais si elle parvenait ainsi à peine à nourrir sa famille, comment arriverait-elle à payer les 30 écus qu'elle devait encore à Claude Lafolie qui avait construit sa maisonnette ? Sans doute, Claude Lafolie était un bon et honnête homme, tout disposé à attendre l'argent de la veuve ; mais il avait six enfants, il était pauvre, et ne pourrait par conséquent accorder un crédit illimité. Comment faire donc pour s'acquitter, puisque la pauvre femme ne possédait plus que la cabane, le petit coin de terre et Babet ?... Ce n'était point sur le travail de Joseph qu'elle pouvait compter pour payer cette somme considérable. Et d'ailleurs, s'il fallait renoncer au projet de l'heureux Pierre d'ouvrir jamais une boutique dans la ville à la grande foire, il serait si avantageux de faire entrer l'enfant chez quelque menuisier d'Yssingeaux ou du Puy et de lui donner un bon état.

— Nous sacrifierons Babet et un petit morceau de coin de terre, fit Rose.

— Y pensez-vous, mère, sacrifier Babet ! s'écria Joseph en pleurant à chaudes larmes.

— Claude Lafolie n'attendra pas, murmura l'aïeule avec angoisse, il fera vendre la cabane... et alors où abriterons-nous la tête de ton malheureux père ?

— Je travaillerai, dit résolûment l'enfant, et je paierai Claude Lafolie. Dieu ne doublera-t-il point ma force, ne bénira-t-il pas mes efforts, puisque mon seul but sera de soulager celui qui m'a donné la vie ?

— Oui, Dieu te bénira, enfant, Dieu te bénira, balbutia la grand'mère en couvrant Joseph de caresses et de larmes.

Ces larmes, c'étaient des larmes de douleur ; mais bientôt la bonne femme, s'inclinant avec respect devant le grabat où dormait son malheureux fils de son sommeil inquiet et agité, croisant les mains avec amour, levant au ciel des yeux encore mouillés de larmes, murmura faiblement d'une voix prophétique :

— La cabane de Pierre Dubuc sera bénie entre les cabanes de Saint-Just.... Son toit de chaume n'abrite-t-il point tous ceux qui attirent ici-bas les miséricordes du Seigneur : une pauvre vieille en cheveux blancs, des anges dont les pieds n'ont point foulé la voie des méchants, et .... un *indiot*,

ajouta péniblement Rose en désignant l'infortuné Dubuc par le nom en usage dans le pays.

L'idiot, dans ces familles simples et bonnes du Vélay, est regardé comme l'enfant du ciel, comme le bien-aimé du bon Dieu; on le respecte à l'égal du vieillard; ceux mêmes dont la tête est chauve se découvrent à son approche; les mères inclinent sous sa main leurs tout petits enfants ou leur font baiser la trace de ses pas.

— Allons, Joseph, du courage! continua la veuve de Mathurin Dubuc, du courage!... Sans doute, nous aurons bien des peines à supporter, bien des maux à endurer, mais Dieu aura pitié de nous. Quelque chose me le dit au fond du cœur; une voix semble me crier : Rose, souviens-toi qu'il n'est jamais abandonné du ciel celui qui espère dans le Seigneur. La récompense vient après le travail; le repos, après la fatigue; la couronne, après le combat.

Il n'en fallait pas tant pour ramener la confiance et l'espoir dans l'âme ardente de l'enfant.

— Tu verras, mère, disait-il dans son délire et en baisant mille fois les cheveux blancs de la mère de son père, tu verras, nous aurons encore de beaux jours dans la cabane.... Le bonheur n'est pas

dans la possession d'une jolie maison ou de quelques sacs d'argent... Je ne regrette pas la chaumière de François Levaux ; ce qui m'arrache des larmes, c'est le sort de ma pauvre maman. Ah ! si elle était ici, si mòn père nous entendait et nous parlait, rien ne manquerait encore à notre félicité... Mais, de grâce, ne sacrifie point Babet... Je travaillerai tant...

— Et les 30 écus de Claude Lafolie ? murmura l'aïeule, qui, à ce nom de Babet, reprit sa tristesse et ses angoisses.

— J'irai trouver le voisin Jérôme, ajouta Joseph d'un ton résolu. Je lui demanderai les 30 écus, que nous lui rendrons un peu plus tard. Il est riche, Jérôme ; il est bon et sensible, car j'ai vu rouler deux grosses larmes dans ses yeux le jour de l'incendie.

Rose accueillit cette proposition avec une joie qu'on ne saurait dire. Elle embrassa mille fois son petit-fils, étendit ses deux mains sur sa tête chérie, appelant sur lui toutes les grâces d'en haut, et se laissa entraîner sur le pauvre grabat où elle trouva sinon le sommeil, du moins un peu de repos.

Le lendemain, au point du jour, Joseph était

sur pied, heureux de mettre son projet à exécution. Il courut aussitôt chez Jérôme.

Assis tristement devant la grande table de chêne qui ornait la plus belle chambre de la chaumière, le voisin mangeait seul et avec ennui la soupe au lard et aux choux que lui avait préparée sa ménagère. Un air sombre régnait sur son front, que couvrirent une sueur froide et une pâleur mortelle dès que le fils de Pierre Dubuc toucha le seuil de sa cabane. La crainte et la honte agitèrent violemment aussi le cœur du pauvre enfant à l'accueil froid et embarrassé de Jérôme. Pressé enfin de s'expliquer sur le motif de sa visite :

— Voisin, fit-il d'une voix tremblante, vous savez toute notre amitié pour Babet, et pourtant il faudra nous séparer de cette pauvre Babet si vous ne venez à notre aide en payant 30 écus à Claude Lafolie.

Un sourire moqueur passa rapide sur les lèvres pincées de Jérôme.

— Babet ne mourrait pas de faim dans mon étable, et je lui donnerais autant de caresses que toi, répondit-il avec finesse.

— Voisin, voisin, je vous en supplie, reprit l'enfant en embrassant les genoux de l'ennemi de

son père, je travaillerai tant pour vous rendre votre argent....

Le voisin était inflexible : il consentait bien à payer les 30 écus à Claude Lafolie; mais il exigeait qu'on lui donnât Babet, la meilleure et la plus belle vache laitière du hameau, admirée et enviée par tous les laboureurs.

Tout à coup l'enfant se leva fièrement et sortit de la cabane.

— Où vas-tu, Joseph ? cria Jérôme.

— Chez M. le curé, répondit l'orphelin. Il est bien pauvre aussi, c'est vrai; il a tout sacrifié pour nous nourrir et soigner mon père, c'est vrai encore; mais il est si bon, qu'il saura trouver des ressources pour nous épargner des larmes.

Jérôme connaissait trop bien le vénérable et digne pasteur de Saint-Just pour douter des paroles de Joseph, et il détestait trop Pierre Dubuc pour laisser échapper l'occasion favorable qui se présentait de placer la famille de l'idiot sous son entière dépendance.

— Si d'autres protégent cette odieuse famille qui, au premier jour, reprendra sa morgue et son orgueil, pensa-t-il, je verrai la maison de François Levaux sortir de ses ruines, je verrai ce

champ, couvert de pierres calcinées, tout violet encore des fleurs du Mézenc; je verrai Babet dans une riche étable; je verrai Rose porter à son cou une autre croix d'or et reprendre ses papillons en dentelle et ses boucles d'acier.

Et il sentait, le malheureux, qu'il n'aurait pas la force de contempler avec satisfaction ou tout au moins avec indifférence la vue du bonheur d'une famille vertueuse. Il en voulait tant à Pierre pour cette félicité si parfaite qui, pendant une quinzaine d'années, avait accompagné tout ses pas.

— Je serai le protecteur, moi, se dit-il à lui-même; et, à mon gré, je sèmerai autour d'eux le contentement ou la peine, l'espoir ou la crainte, la joie ou les larmes. Allons trouver Rose, fit-il tout haut après ces horribles réflexions. Ne pleure plus, enfant, je consens à tout. Tu as bien fait de t'adresser à moi, ajouta-t-il d'un ton quelque peu narquois; car, sans me vanter, je puis dire que je suis le plus riche habitant de Saint-Just. C'était ton père autrefois, mais... Il suffit. Les temps sont bien changés, vois-tu, mon garçon. Et vous autres, dont les lits moëlleux étaient entourés [illegible] rideaux de la plus belle serge de Florac, vous n'avez plus pour reposer vos têtes que quelques

bottes de paille étendues sur le pavé humide de la cabane ; vous autres, dont la table était chargée de mets abondants, vous n'avez plus peut-être que le pain donné aux indigents par la charité publique, et ce pain durci dans la huche des matrones peu soigneuses, vous l'amollissez en le trempant dans vos larmes....

Ce tableau de la misère qui régnait sous le toit de Pierre Dubuc, était fait avec une ironie qui n'échappa pas à l'intelligent Joseph. Vingt fois il fut sur le point d'interrompre Jérôme pour lui rappeler le néant des richesses, le néant des projets des hommes, le néant de cette illusion trompeuse que nous décorons pompeusement du nom de bonheur ; mais vingt fois il se retint, dans la crainte de fâcher le voisin et de perdre Babet ; mais vingt fois aussi il jura dans son âme de travailler avec ardeur pour arracher son père et sa vieille mère au malheur qui les accablait.

Jérôme apportait les 30 écus à Rose.

— Croyez bien, la voisine, lui dit-il en les lui remettant, croyez bien que je ferai toujours tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous aider et vous soulager.

L'aïeule se laissa prendre à ces belles paroles,

baisa mille fois les mains du charitable voisin, lui exprima sa reconnaissance avec des actions de grâces et des larmes... Hélas ! elle n'avait point surpris le demi-sourire qui avait effleuré les lèvres menteuses de Jérôme quand il avait vu Pierre étendu sur son misérable grabat, quand il avait entendu ces mots déchirants : *Au feu ! au feu !* répétés en riant par l'idiot.

— Eh bien ! Rose, que ferez-vous de ces pauvres enfants ? dit Jérôme après un long silence et avec un sourire moqueur, mais adroitement dissimulé.

— Tenez, voisin, je suis heureuse de pouvoir vous consulter, fit l'aïeule en approchant une escabelle de bois et en invitant Jérôme à s'y asseoir. Le désir de Pierre était de faire de Joseph un savant et un riche marchand de Beaucaire, reprit-elle; le mien à moi, c'est de placer l'enfant chez quelque bon ouvrier d'Yssingeaux ou du Puy.

— Et moi, s'écria l'enfant, je déclare que je resterai au village. Je ne pourrais quitter ni Pierre, ni Rose, ni Madeleine. S'ils souffrent, je veux souffrir avec eux ; s'ils pleurent, je veux pleurer avec eux. Je suis le chef de la famille et je dois, quant à présent, pourvoir à ses besoins.

Le voisin réfléchit longtemps. Il ne craignait

plus que le vœu de l'heureux Pierre se réalisât jamais. Mais au Puy ou à Yssingeaux, le jeune Dubuc pouvait devenir un monsieur, gagner de l'argent, et, par la suite, relever la maison de François Levaux, trancher du grand seigneur à Saint-Just, marier sa sœur au plus riche fermier du canton, prospérer enfin comme avait prospéré Pierre l'orphelin. C'était ce qu'il voulait empêcher.

— Mes fils courberaient-ils donc la tête devant le fils de l'*indiot*? murmurait-il entre ses dents; s'assiéraient-ils à la seconde place quand Joseph Dubuc occuperait la première? Oh! non, non, par mes soins, cela n'arrivera jamais. La voisine, l'enfant a raison; il vaut mieux qu'il reste au village, répondit-il enfin. La jeunesse se corrompt facilement dans nos grandes villes: nous y envoyons nos fils bons et vertueux; que sont-ils en revenant au hameau après quelques années d'absence?

Ce conseil, sage peut-être, mais dicté par une infernale jalousie, fut reçu par la veuve avec reconnaissance.

— Nous ne serons pas séparés, fit-elle en pressant Joseph dans ses bras tremblants. Crois-le bien, c'était le vœu de mon cœur, mais je craignais

de sacrifier ton avenir et ton bonheur à mes intérêts et à ma propre satisfaction.

Il fut convenu que, dès le même jour, Joseph irait chez Nicolas Chaumel, le plus riche fermier des environs, pour lui demander de l'ouvrage; et Jérôme, ayant rappelé à la veuve et au jeune garçon l'engagement qu'ils avaient pris de lui rendre les 30 écus dans trois années, le jour de la Saint-Jean, se retira comblé des bénédictions de la malheureuse famille, qui croyait lui devoir son espérance pour le présent et son bonheur pour l'avenir.

— Remercions Dieu, mes enfants, dit l'aïeule quand le voisin fut sorti et que, debout sur le seuil, elle l'eut vu prendre le sentier qui conduisait au hameau; remercions Dieu qui nous a envoyé un protecteur dans notre misère. N'est-il pas vrai de dire que la veuve et les orphelins ne sont jamais délaissés par la divine providence?

A ces mots, la bonne dame s'agenouilla près du grabat où gisait le malheureux Dubuc, et les deux enfants répétèrent d'une voix argentine une prière que lui avait apprise Jeanne Bertrand et qui disait: « Qu'il soit béni celui qui se souvient du pauvre, celui qui mêle ses pleurs aux pleurs de son frère, celui qui compatit aux maux qu'il voit souffrir,

celui qui s'émeut aux accents de la douleur! »

Ce même jour, Rose, s'appuyant sur le bras de Joseph, se rendit chez Claude Lafolie, à qui elle compta les 30 écus qu'elle avait reçus de Jérôme. Elle accompagna aussi son petit-fils chez Nicolas Chaumel. Nicolas était un brave homme dont les richesses n'avaient point corrompu le cœur. Il accueillit la veuve et son enfant avec une bonté toute paternelle, leur témoigna un vif intérêt et consentit à mettre Joseph au nombre de ses garçons de ferme, lui promettant une paie bien au-dessus des espérances de l'aïeule, de 5 sous par jour.

Ce soir-là, on chanta mille cantiques d'actions de grâces dans la cabane, et la grand'mère, remplie d'espérance, partagea la couche de paille de ses aimables enfants, leur sommeil et peut-être aussi leurs songes de bonheur.

III.

Le lendemain de grand matin, Joseph, quittant avec précaution le grabat où Rose dormait dans les bras de Madeleine, s'agenouilla près du lit de son père. Il contempla un instant ses traits chéris, si animés autrefois, et qui ne révélaient plus qu'une froide indifférence, baigna de ses pleurs sa main calleuse et hâlée, et, inclinant la tête avec respect et amour devant celui qui lui avait donné la vie, réfléchit longtemps aux événements qui s'étaient accomplis dans l'espace d'un mois et au triste avenir qui s'ouvrait devant lui.

Un mois auparavant, ce même jour, l'enfant s'éveillait au bonheur. En effet, ce jour qui devait être marqué par tant de félicités et par tant de peines, c'était celui de sa première communion.

Joseph ne put s'empêcher de sourire, au milieu de ses larmes, au souvenir de la joie qu'il avait ressentie en revêtant le pantalon blanc, le gilet rouge et la veste brune préparés par Jeanne Bertrand.

— Alors, fit-il naïvement, alors j'étais heureux et je me réjouissais en enfant. Que j'attacherais peu d'importance à de vains ajustements aujourd'hui que je sais par expérience qu'il y a dans la vie plus de peines que de joies... Il y a un mois, j'étais entouré de l'affection et des soins d'une mère chérie; il y a un mois, j'inclinais ma tête sous la bénédiction paternelle : bénédiction d'amour, d'espérance et de bonheur... Aujourd'hui je n'ai plus de mère, et je sollicite d'un père qui ne m'entend pas une bénédiction qui me donne la force et le courage pour ne pas succomber sous le lourd fardeau d'infortune qui m'accable.

L'enfant, sans s'en douter, prononça cette dernière phrase assez haut pour que le son de sa voix éveillât sa grand'mère.

— Qu'as-tu donc, Joseph? demanda-t-elle avec inquiétude.

— O mère, fit le jeune homme, j'implorais la bénédiction de mon père; car c'est aujourd'hui que je commence, mère... C'est aujourd'hui que je

commence, répéta le pauvre garçon en cachant sa tête dans les bras de l'aïeule.

Rose ne répondit pas d'abord : elle pleurait, la pauvre femme !

— Oui, Joseph, dit-elle ensuite en pressant sur son cœur le fils de son enfant, oui, tu commences aujourd'hui une vie de travail et de larmes, mais courage, courage!... Dieu te bénira, t'aidera, te récompensera, si tu restes fidèle à ton devoir. Pauvre enfant !... ton devoir ! Ton devoir te semble peut-être difficile et pénible; mais, crois-le bien, il ne l'est pas; et, d'ailleurs, si tu savais quelle jouissance, quel charme délicieux le Seigneur attache à l'accomplissement des obligations qu'il nous impose !

La bonne dame s'arrêta comme pour reprendre haleine et continua presque aussitôt :

— Sois fidèle à ton Dieu, honore ton père, guide ta jeune sœur dans le sentier de la vertu, et je te le prédis, Joseph, je te le prédis, appuyée sur la parole même de Dieu, tu auras de beaux jours sur la terre.

L'enfant recueillait les paroles de l'aïeule, agenouillé sur le pavé humide de la chaumière, les mains jointes, les yeux baissés; il jurait dans son

cœur fidélité à Dieu, respect à son père et à sa vieille mère, amour à la vertu, puisque la vertu c'était le bonheur!

La gentille Madeleine, à genoux aussi sur la paille qui lui avait servi de couche, versait d'abondantes larmes et interrompait de temps à autre la grand'mère pour couvrir son front chauve de ses caresses enfantines.

— Nous serons encore heureux, mère, murmurait-elle de sa voix douce et timide, mais ne pleure pas. Joseph sera toujours bon et moi toujours sage. Je ne te ferai plus fâcher comme autrefois quand j'étais petite; j'apprendrai à lire et à coudre pour te contenter.

Et l'aimable enfant redoublait ses caresses, s'étonnant de ne pouvoir sécher les larmes de l'aïeule.

Madeleine était une gentille enfant d'une dizaine d'années, jolie et fraîche. Son visage d'ange, qu'animaient des yeux bleus, vifs et expressifs, était encadré par une épaisse chevelure blonde qui retombait en boucles ondoyantes sur ses épaules blanches. Bien faite, quoique petite et faible, elle annonçait devoir être aussi belle que celle qui lui avait donné la vie. Jusque-là, Madeleine, idole de la vénérable aïeule, avait été quelque peu gâtée;

Jeanne et Pierre lui-même, dans la crainte d'affliger Rose ou de contrarier l'enfant, dont la santé était chancelante, s'étaient montrés empressés à satisfaire ses moindres caprices et indulgents dans des circonstances où une juste sévérité eût pu seule détruire des défauts naissants. Aussi la petite était-elle fort portée à la paresse, et, se refusant constamment à aller à l'école du hameau où une respectable dame s'était chargée de la tâche difficile et pénible d'instruire les enfants, ne savait-elle ni lire, ni écrire, ni compter, ni coudre même. Cette profonde ignorance et cette habitude pernicieuse de l'oisiveté, dont elle était un peu la cause, tourmentaient Rose, et l'avenir de Madeleine n'était pas la moindre de ses inquiétudes. Sans doute, elle allait essayer de faire comprendre à l'enfant qu'elle ne pouvait plus, comme autrefois, folâtrer tout le jour dans la prairie, s'abandonner à ces mille exigences qu'elle avait tant de fois manifestées dans la maisonnette de François Levaux; elle allait essayer de lui faire comprendre la nécessité du travail, le malheur de sa position; mais l'enfant se rendrait-elle à ces raisons impérieuses? Elle était bien jeune, il est vrai; il fallait avoir de l'espérance et de la patience... Rose, qui avait beaucoup vécu et qui avait

l'expérience de la vie, ne se consolait point par ces mots d'espérance et de patience dont les mères se contentent communément et ne se dissimulait point qu'il fallait que Madeleine s'attendît, si l'on ne parvenait à détruire ses funestes penchants pour la paresse, la coquetterie et la colère, à un avenir de peines et de souffrances.

Joseph, au contraire, était un garçon courageux et bon, franc, honnête et loyal. Un je ne sais quoi de fier et d'altier se mêlait à son regard vif et se lisait sur son front élevé. Il avait le sentiment de la dignité de l'homme et quelque peu aussi peut-être celui du rang distingué qu'avait tenu son père entre les bons habitants de Saint-Just. Un seul défaut déparait ses brillantes qualités : une présomption ridicule, une confiance illimitée dans ses propres moyens, dans ses propres forces, triste fruit de l'orgueil, ce démon aussi vieux que le monde, qui, sous mille formes, se glisse avec adresse dans le cœur de tous les fils d'Adam.

L'éducation qu'avait reçue Joseph n'avait pas peu contribué à fortifier cette présomption orgueilleuse. A la cabane, l'enfant, tout jeune encore, était écouté avec respect et admiration quand il redisait quelques-uns des préceptes qu'un maître sage et

instruit se plaisait à inculquer à ses écoliers, quand il lisait quelques pages de ces livres qui paraissaient si merveilleux à Rose, à Jeanne et à Pierre; car tous trois n'y voyaient que du noir et du blanc.

Bien que neveu de l'ancien magister, Pierre Dubuc, orphelin dès son plus jeune âge, seul soutien de sa mère et de sa sœur, n'avait jamais appris à lire; aussi admirait-il son fils, qui, à dix ans, premier enfant de chœur du hameau, chantait au lutrin mieux peut-être que le maître d'école et lisait à la veillée le *Journal du Puy* d'un ton fier et doctoral. Rougissant de sa propre ignorance, l'heureux Pierre ne manquait jamais le dimanche, quand il allait à l'office, de porter sous son bras le plus gros bouquin de la petite bibliothèque de François Levaux, de le tenir gravement ouvert pendant la messe, à l'endroit ou à l'envers, peu lui importait, et de tourner quelquefois la page.

A l'école, le digne précepteur n'avait rien fait pour détruire la fierté de Joseph Dubuc : Joseph Dubuc était un bon écolier, le meilleur écolier de Saint-Just; il laissait bien loin derrière lui tous les enfants du hameau; il apprenait en une seule leçon ce que les autres ne comprenaient point en dix; il lisait agréablement, écrivait bien, ne mettait pas

trop mal l'orthographe, et faisait les quatre règles avec une facilité incomparable. Certes, un tel élève était bien fait pour donner de l'orgueil à l'heureux magister qui avait dirigé son éducation.

— C'est une bonne tête, murmurait le digne homme en passant ses mains amaigries et rudes dans les boucles d'ébène qui se jouaient sur le cou de l'enfant, quand Pierre Dûbuc entrait gravement à l'école pour demander des nouvelles de son fils : il y a là dedans de l'intelligence, du savoir, du génie...

— Vrai, maître Jean? ne manquait pas de répondre l'heureux Pierre, dont les oreilles étaient délicieusement chatouillées par ce mot *génie*, qu'il ne comprenait pas très-bien, mais qu'il s'imaginait devoir être une belle chose.

— Vrai, répondait maître Jean de son ton le plus solennel; et, tenez, monsieur Pierre, je ne serais pas étonné que Joseph ne vous déclarât un jour qu'il veut être curé ou magister.

— Vrai, maître Jean? répétait Dubuc, qui ne se sentait pas d'aise à de telles prédictions.

Et déjà le bon père, ardent à croire quand il s'agissait de l'avenir ou du bonheur de son enfant chéri, le voyait à l'autel, ou dans la chaire de

l'école, ou, ce qui flattait le plus son orgueil et ses espérances, assis dans le comptoir d'une de ces belles boutiques de Beaucaire où les parfumeurs de la Provence viennent acheter les violettes du Mézenc.

De telles conversations, tenues sans défiance devant Joseph, redoublaient la fierté de l'enfant; et cette fierté, croissant avec lui, lui inspira bientôt cette présomption ridicule qui n'avait pas échappé à Rose, mais que la bonne femme avait essayé en vain de réprimer dans la maisonnette de François Levaux. En effet, ses paroles étaient de bien peu de poids quand elles étaient à l'instant démenties par l'heureux Pierre ou la gentille Jeanne.

— Pauvre enfant! avec son orgueil, il doit cruellement souffrir de se voir déchu de ce premier rang auquel il aspirait après son père, se disait quelquefois l'aïeule.

Elle se trompait : Joseph avait confiance en lui-même, Joseph ne courbait point la tête parce qu'il était devenu le plus pauvre des enfants de Saint-Just.

— Pauvreté n'est pas honte, pensait-il. J'estime les talents au-dessus de la richesse, et d'ailleurs la véritable richesse, c'est le courage et l'amour du travail.

Les devoirs dont lui avait parlé Rose, la tâche pénible de nourrir sa famille ne l'effrayaient point. Tout lui semblait possible, facile même. Il est vrai de dire que son orgueil, sa présomption n'allait pas jusqu'à l'impiété et qu'il espérait aussi et dans la grâce de Dieu et dans les conseils de sa grand'-mère.

— Si tu veux, mère, après ma première paie, nous achèterons une tirelire, dit tout à coup Joseph en essuyant ses larmes. Nous y déposerons chaque semaine la moitié de mon gain pour trouver prêts les 30 écus de Jérôme le jour de la Saint-Jean. J'ai 35 sous par semaine; cela fera plus de 3 fr. de côté tous les mois, et, dans trois ans, quand nous casserons la tirelire, il y aura peut-être de quoi payer le voisin et donner une jupe neuve à Madeleine.

Pour toute réponse, Rosé embrassa l'enfant et lui montra de la main le soleil qui se levait radieux à l'horizon. C'était le signal du départ.

L'aïeule et Madeleine accompagnèrent quelque temps Joseph dans le sentier qui conduisait à la ferme. Appuyée d'un côté sur son petit-fils, de l'autre sur la gentille Madeleine, la grand'mère reprit ses précieux conseils, répétant à chaque phrase :

— Surtout, mon fils, n'écoute pas les méchants qui voudraient te faire oublier tes devoirs. Le jour où tu abandonneras la vertu, tu ne seras plus heureux. — Et toi, ma fille, fit l'aïeule en regagnant la cabane, ne suivras-tu pas l'exemple de ton frère? Tu as des défauts, de grands défauts. Il en coûte à ta mère de te le dire, mais si tu ne te corriges pas, tu te prépares un bien triste avenir. Sache donc, enfant, que l'oisiveté est la mère de tous les vices, que la vanité et la coquetterie sont les plus grandes faiblesses d'une femme. Tu ne me comprends peut-être pas, mais un jour tu sentiras que ta vieille grand'mère avait raison. Aujourd'hui qu'il te suffise de songer que nous sommes pauvres et qu'il faut travailler, non pour te procurer de vains ajustements, mais pour nourrir ton malheureux père. Tu travailleras, n'est-ce pas, ma fille? ajouta la vénérable femme en collant ses lèvres sur le front rougissant de sa petite-fille. Tu travailleras, car tu ne voudrais pas que ton frère tout seul nourrît le pauvre *indiot*.

Madeleine promit d'être docile et active, et elle tint parole. Le jour même, elle nettoya la cabane quand Rose eut conduit ou, pour mieux dire, porté son malheureux fils au pied du grand chêne, près

duquel on avait élevé la maisonnette de bois et de chaume ; elle prépara de son mieux le modeste repas, servit l'idiot avec empressement, épargna à l'aïeule mille petits détails de ménage et vint s'asseoir enfin près de la bonne femme, qui, forcément silencieuse, filait avec son rouet à côté de Pierre Dubuc.

— Eh bien ! ma fille, n'es-tu pas contente de ta journée ? murmura la grand'mère en embrassant l'enfant.

Madeleine lui rendit caresse pour caresse et assura qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais ressenti une aussi douce jouissance.

— L'accomplissement du devoir fait le bonheur, ma fille, reprit Rose en laissant son rouet inactif et en essuyant du revers de sa main les larmes d'attendrissement et d'espérance qui mouillaient sa paupière ; grands ou petits, riches ou pauvres, savants ou ignorants, vieillards ou enfants, nous avons tous des obligations à remplir, et, je le disais ce matin à ton frère, Dieu attache à ces obligations une satisfaction indicible qui est notre première récompense.

Le soir, ce fut une fête à la chaumière quand Joseph revint de chez Nicolas Chaumel. On lui de-

manda mille et un détails sur cette journée qui avait dû lui paraître si longue, si pénible, et la bonne grand'mère éprouva encore un bonheur qu'on ne saurait exprimer quand Joseph lui assura qu'il s'habituerait facilement à ce nouveau genre de vie.

En effet, chaque jour le jeune homme partit le matin avec plus de plaisir, revint le soir avec plus de joie. Que de fois la nuit vint surprendre l'aïeule et sa petite-fille au pied du grand chêne qui ombrageait la cabane, écoutant avidement les récits de Joseph sur ce qui se passait à la ferme, sur l'hospitalité qu'on y offrait à tous les malheureux, sur l'amitié que lui témoignait son honnête patron, sur ses espérances d'avenir.

Oh! quand on en était là, quand on parlait de Joseph et de Madeleine à dix-huit ou vingt ans, Rose mêlait sa voix cassée et nasillarde à celle des enfants, puis, leur imposant tout à coup silence, laissait échapper ces mots d'un ton solennel : *Celui qui honore son père et sa mère vivra de longs et d'heureux jours sur la terre*... Ce n'est pas moi qui vous le dis, enfants, c'est Dieu lui-même. Soyez bénis tous deux pour les consolations et le bonheur dont vous entourez mes vieux ans. Je pleure,

c'est vrai, mais vous essuyez mes larmes; je souffre, mais vous adoucissez mes souffrances par votre compassion et vos aimables encouragements; je m'achemine vers la tombe, mais vous semez de roses la carrière pénible qu'il me reste à achever.....

Et la bonne dame, inclinant son front chauve sur les têtes bouclées des deux enfants agenouillés devant elle, y laissait tomber quelques-unes de ces larmes brûlantes de reconnaissance et d'amour qui attiraient sur le frère et la sœur toutes les bénédictions d'en haut.

Le dimanche arriva, jour de joie et de fête pour Joseph Dubuc, car il devait ce jour même recevoir sa première paie.

C'est en vain que nous essaierons de peindre le bonheur qu'il ressentit quand il tint les 20 sous, récompense de son travail de quatre jours. Il faut avoir éprouvé ce bonheur si pur pour le comprendre.. Non, le collégien n'est pas plus heureux de sa première couronne, le poëte de son premier laurier, le soldat de son premier chevron, que l'enfant du pauvre de son premier gain. Ce gain, en effet, ce gain apaisera une souffrance amère, endormira une cuisante inquiétude, épar-

gnera peut-être à des parents chéris les angoisses de la faim.

Joseph arriva à la cabane couvert de sueur et hors d'haleine, pressant dans ses deux mains sa bienheureuse pièce. Il manqua de renverser la petite Madeleine qui, debout sur le seuil, impatiente de voir revenir son frère, épiait son retour, et, se précipitant au pied du grabat où languissait Pierre, glissa dans la main de l'idiot son précieux trésor et combla le malheureux des plus douces caresses.

— Tu n'as plus rien à craindre, père, disait l'enfant de sa voix la plus touchante, tu n'as plus rien à craindre, puisque ton fils peut te nourrir et nourrir ta fille et ta vieille mère. Ah ! reviens, reviens à la raison..... Que ta parole amie redouble mon courage, que tes conseils paternels me guident dans le chemin difficile de la vie, que ton sourire vienne récompenser mon travail !... Père, vois donc ces 20 sous, c'est moi qui les ai gagnés... Désormais, plus de misère, plus de larmes, mais l'espérance et le bonheur.

C'était en vain que l'enfant s'épuisait en supplications et en caresses, l'idiot pressait sans le savoir le premier gain du fils dont il avait été si fier, re-

cevait avec indifférence les embrassements du fils qu'il avait tant aimé ! Ces seuls mots : *Au feu ! au feu !* répétés toujours avec une froideur déchirante ou un demi-sourire insensé, expiraient sur ses lèvres décolorées.

Agenouillée sur le seuil et défaillante dans les bras de Madeleine, l'aïeule contemplait cette scène attendrissante dans une muette angoisse.

— Il ne m'entend pas ! murmura Joseph avec découragement.

Et le pauvre enfant chercha des yeux celle qu'il ne nommait que sa mère bien-aimée.

Il se traîna à genoux près de la bonne dame, et, incapable de proférer une parole, tant les sanglots l'étouffaient, il déposa dans la main tremblante de l'aïeule la pièce d'argent toute mouillée de ses larmes.

Rose la porta à ses lèvres, la pressa sur son cœur, la colla sur la bouche de Madeleine, la fit toucher à celle de l'idiot, et, la perçant avec effort, la joignit à la médaille de cuivre qui représentait la bonne Vierge et que, douze ans auparavant, elle avait attachée au cou de l'enfant qu'elle avait nommé Joseph au jour du baptême.

— Que fais-tu donc, mère ? murmura le jeune

homme. Cet argent, je te le donne, je l'ai donné à mon père.

— Cela te portera bonheur, mon fils, murmura la vieille Rose. Jure-moi de ne t'en séparer jamais, de la diviser un jour en autant de parts que tu auras de fils..... C'est un gage, un gage de bonheur, car elle porte avec elle la bénédiction d'un *indiot*, d'un vieillard et de l'ange de la chaumière.

Joseph baisa pieusement cette relique d'un nouveau genre et promit d'obéir.

Le lendemain, il reprit son travail avec plus de courage encore; Madeleine continua à se montrer docile et active, et l'espérance, cette précieuse consolation, revint habiter la cabane. La bonne mère devint moins sombre, versa moins de larmes, sourit quelquefois aux caresses enfantines du frère et de la sœur et fit encore mille projets d'avenir. C'était dans les douces causeries du soir au pied du chêne séculaire que la bonne dame se laissait aller à ses rêves de bonheur; c'était pressée à la fois dans les bras de Joseph et de Madeleine, qu'elle élevait ces magiques châteaux en Espagne que les mères sont si ingénieuses à édifier..... Alors elle se taisait et paraissait ensevelie dans des songes si gracieux, son vénérable visage res-

pirait une si douce joie, que les deux enfants, la contemplant avec une émotion indicible, retenaient leur haleine même, de peur de la troubler. Mais, hélas ! quels que fussent les efforts des deux aimables créatures, l'illusion se dissipait bientôt : une plainte amère, une phrase incohérente échappées à l'idiot, rappelaient à l'aïeule la triste réalité, et, avec un soupir de regret, elle reprenait le discours qu'elle avait déjà interrompu vingt fois, les conseils qu'elle répétait tous les jours, les pieux récits qui disaient la crainte du bon Dieu et le respect pour la famille, ou la vieille complainte qui célébrait à chaque strophe le travail et la vertu.

Madeleine se disposait à sa première communion : c'était aussi le soir que Rose rappelait la piété que demande une aussi grande action, qu'elle redisait les consolations de la foi, les grâces attachées aux choses saintes, la grandeur et la bonté de Dieu, l'infinie petitesse et la malice de l'homme, la nécessité de se corriger pour recevoir le pain des anges...

Le frère et la sœur avaient chacun leur part des exhortations de la pieuse femme : tantôt elle montrait la folie et les châtiments de l'orgueil ou l'instabilité des choses humaines, tantôt elle disait le

néant des vanités, les charmes de la douceur, la nécessité du travail ; et la honte et une ferme résolution d'amendement venaient rougir tour à tour les joues de l'altier Joseph et celles de la jolie Madeleine.

Le dimanche, que l'heureux Pierre avait toujours respecté, était un jour de joie à la chaumière. Joseph déposait triomphant la moitié de sa paie dans la tirelire qui ornait le milieu de la haute cheminée et le reste dans les mains de la vénérable aïeule, puis on allait à la chapelle rustique où le digne pasteur célébrait les saints mystères et répétait d'une voix paternelle quelques-unes de ces belles paroles de l'Évangile qui ramènent la paix dans le cœur troublé, le courage dans l'âme abattue, et qui rendent l'espérance aux plus désespérés.

Après le repas de famille, Joseph ne manquait pas d'aller rendre visite au respectable maître d'école qui avait instruit son enfance.

— C'est un second père, petite sœur, disait-il à la gentille Madeleine, qui le suppliait en vain de rester avec elle pour cueillir des fraises ou des marguerites dans le bois voisin, pour arroser le petit jardin où elle cultivait deux ou trois touffes de violettes du Mézene ou pour conduire Babet

dans la prairie ; c'est mon second père, et il m'a enseigné lui-même que l'ingratitude est le partage des âmes basses et viles.

Le bon magister recevait Joseph comme un père reçoit son enfant, lui donnait bien des petits conseils auxquels ne pensait point Rose, reprenait les leçons interrompues à l'école par le brusque départ du plus savant enfant de Saint-Just et cherchait par de sages discours, par de touchants récits, par des comparaisons aussi justes qu'ingénieuses, à inspirer au jeune homme l'horreur du vice et l'amour de la vertu.

Au retour à la chaumière, Joseph se prêtait aux amusements de la petite Madeleine, lui faisait lire quelques pages, lui apprenait son catéchisme, et le soir revenait salué gaîment par le frère et la sœur, avides des récits et des caresses de la vieille mère.

Ainsi se passèrent bien des jours dans l'humble maisonnette de Pierre l'idiot.

IV.

Trois années s'étaient presque écoulées depuis cette nuit affreuse qui avait changé en un instant les destinées de l'heureux Pierre. La Saint-Jean approchait sans apporter avec elle ni trouble ni crainte à la chaumière ; car Rose, soulevant la tirelire de temps à autre, la jugeait bien remplie, et son cœur palpitait de joie à l'idée d'y trouver avec les 30 écus de Jérôme de quoi acheter un fauteuil de paille pour son malheureux fils, qui se soutenait à peine sur son escabelle de bois.

— Je me réjouis, folle que je suis ! s'écria-t-elle un jour en repoussant de la main la tirelire qui renfermait le trésor, je me réjouis... Ce n'est pas l'argent pourtant qui fait le bonheur !...

Et la pauvre femme versa d'abondantes larmes, murmura mille et une prières...

Depuis quelque temps elle avait repris la sombre tristesse qui l'accablait aux jours où elle soignait Pierre Dubuc au presbytère, elle avait dit adieu à toute joie pour le présent, à toute espérance pour l'avenir. Cet avenir qui un instant lui avait apparu si riant, elle ne le voyait qu'à travers un épais nuage de souffrance et de misère, et bien des fois, pendant les longues nuits qu'elle passait sans sommeil ou devant son rouet, ou à demi étendue sur le misérable grabat, elle répétait avec angoisse :

— Pauvre Pierre ! Pauvre Madeleine ! les laisserai-je sans appui, sans espoir, sans secours ?....

Il faut tout dire : la belle saison, en interrompant les veillées dans l'étable de Babet, n'avait point ramené, comme les années précédentes, les douces causeries sous le chêne séculaire qui ombrageait la cabane ; car Joseph ne revenait plus que fort tard, se plaignait d'une fatigue extrême, se couchait immédiatement, dormait ou faisait semblant de dormir, et partait le matin avant le lever du soleil, sans travailler comme autrefois au petit coin de terre, où jusque-là il avait cultivé assez de légumes pour la consommation de la famille.

— Pourquoi pars-tu si matin ? Pourquoi reviens-tu si tard ? avait demandé l'aïeule dès le premier jour.

Le jeune homme avait répondu brusquement et d'une manière évasive, faisant entendre cependant que l'ouvrage augmentait et pressait à la ferme.

L'ouvrage pouvait augmenter, mais la paie n'augmentait point. Ce n'étaient toujours que 17 sous que Joseph donnait chaque dimanche, et, au lieu de faire mettre par Madeleine un à un dans la tirelire les autres 18 sous, comme il avait accoutumé, il les glissait furtivement lui-même, choisissant toujours le moment où la grand'mère et la petite fille étaient occupées.

Le dimanche, on ne le voyait plus à la chaumière. Il partait dès le matin, assurant toujours qu'il allait à la ferme.

— Dis à Nicolas Chaumel que le bon Dieu ne bénira pas ses champs et ne mûrira pas ses moissons, s'il touche au jour du Seigneur, murmurait l'aïeule. Et surtout, Joseph, ne manque pas la messe, car tu attirerais sur ton père et ta vieille mère la malédiction céleste, ajoutait la pauvre femme en hésitant et après une longue pause.

— Non, ma mère, répondait seulement le jeune homme.

Y allait-il? C'était ce que se demandait Rose avec angoisse quand, prosternée elle-même devant l'au-

tel rustique où un Dieu descendait entre les mains du prêtre, elle cherchait en vain dans la prière un soulagement aux inquiétudes nouvelles qui déchiraient son cœur de mère.

Joseph était naguère si bon, si respectueux pour l'aïeule, si désireux d'adoucir la misère de Pierre Dubuc, si dévoué à la petite Madeleine ! Fallait-il donc qu'il eût oublié en un instant et ses devoirs envers Dieu et ses devoirs envers les siens ? Vingt fois la grand'mère avait ouvert la bouche pour lui demander des explications, qu'elle redoutait cependant d'entendre ; mais vingt fois des mots incohérents avaient expiré sur ses lèvres.

— T'en souviens-tu, Madeleine, disait souvent la bonne femme en interrompant tout à coup son silencieux travail, t'en souviens-tu de la joie folle de Joseph le samedi saint, quand il t'apporta dans un coin de sa blouse les œufs rouges que Nicolas Chaumel lui avait donnés pour toi ? T'en souviens-tu de cette jolie promenade que vous avez faite ensemble le lundi de Pâques au hameau voisin ? T'en souviens-tu ? Chacun accourait sur le seuil de sa maisonnette pour vous voir passer, et l'on disait tout bas : « C'est le frère et la sœur..., le fils et la fille de Pierre l'*indiot !* Que Madeleine est gentille !

Que Joseph est beau garçon avec cet air franc, simple et jovial qui rayonne sur son front où se lit aisément le calme d'une bonne conscience, ce contentement intérieur que nous donne l'accomplissement du devoir ! » Hélas ! hélas ! qui le verrait maintenant pâle et les yeux hagards, le front couvert de tristesse, devinerait bientôt qu'il empoisonne les jours de la pauvre femme qui le nomme son enfant !

— Il est triste depuis que le fils du voisin Jérôme est entré à la ferme, répondait simplement la petite fille.

Rose n'en demandait pas plus long. A cette réponse, elle reprenait son silence, sa tristesse, sa méditation, sa quenouille et ses larmes.

— Le fils de Jérôme arrive d'Yssingeaux, se disait-elle, et le voisin me l'a fait observer lui-même : La jeunesse se corrompt facilement dans nos grandes villes. Nous y envoyons nos fils bons et vertueux. Que sont-ils en revenant au village, après quelques années d'absence ? Mon Dieu, s'il avait entraîné Joseph au mal ! S'il lui avait inspiré le mépris de Dieu et de ceux qui ont soigné ses jeunes ans !

Le soir du jour où la bonne dame fit cette ré-

flexion pour la première fois, elle attendit en veillant le retour de Joseph.

— Et le fils de Jérôme, dit-elle après les premiers bonjours, le vois-tu souvent à la ferme?

— Nous travaillons ensemble, répondit l'enfant.

Cette réponse fut un coup de foudre pour la sensible Rose.

— Mon fils, reprit-elle après un long silence, je ne te dirai pas de fuir Henri Bertholet, puisque la volonté du maître vous unit pour le travail; mais garde-toi des dangereuses paroles qu'il peut te débiter, des récits mensongers qu'il peut te rapporter d'Yssingeaux; garde-toi de désirer ces plaisirs qu'il a sans doute goûtés dans la grande ville et dont il te fera une peinture ravissante, peinture bien opposée, hélas! à la vérité; garde-toi de t'affranchir de tes devoirs envers Dieu, comme il les a peut-être oubliés lui-même; garde-toi, mon fils, garde-toi de mépriser ton père et ta vieille mère, comme il te le dira certainement; car le joug paternel, car les discours et les conseils des vieillards fatiguent ceux qui, en s'éloignant de Dieu, foulent aux pieds tout devoir. Tu sais le proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es...* Ah! mon fils, dans tes heures de loisir, fuis ceux qui

sont capables de te donner de mauvais conseils comme tu fuirais un serpent.

Joseph écouta sa grand'mère avec son respect accoutumé et ne répondit pas.

Bien des fois, depuis ce jour, l'aïeule répéta le proverbe, mais elle n'obtint jamais aucune confidence ni sur la conduite du fils de Jérôme ni sur l'emploi des longues heures qui précédaient la journée ordinaire des ouvriers.

Le dimanche avant la Saint-Jean, Joseph revint vers le milieu du jour, embrassa Rose plus gaîment que de coutume, reprit les leçons qu'il donnait à la gentille Madeleine et que si longtemps il avait interrompues, et consentit à accompagner la jeune fille dans la prairie voisine pour mener paître la vache de la famille.

— J'ai promis à Madeleine une longue promenade à la Saint-Jean, comme celle du lundi de Pâques, dit-il en rentrant le soir à la chaumière et en s'asseyant à la table rustique où sa place était restée vide pendant plus de deux mois.

La Saint-Jean, c'était une grande fête au hameau. La veille de ce jour, comme autrefois dans tous les villages, dans toutes les villes de France, comme à Paris même, on allumait de grands feux

que venait bénir le prêtre, et dont tout chef de famille emportait un tison dans sa cabane, relique sainte qui devait éloigner tout maléfice et tout danger.

— Le jour de la Saint-Jean, ajouta le jeune homme d'un ton joyeux, nous casserons la tirelire, nous paierons Jérôme et nous irons à Monistrol pour acheter un fauteuil, des boucles pour bonne mère, une jupe rouge pour Madeleine pour danser le soir la bourrée dans la prairie.

— Mon fils, ne danse pas la bourrée, murmura l'aïeule en inclinant son front chauve sur l'épaule à demi nue de l'enfant et en montrant de la main le grabat où gisait Pierre Dub c. Mais t'imagines-tu donc trouver un trésor inépuisable dans la tirelire? reprit-elle en souriant.

— Tu verras, mère, tu verras, interrompit brusquement le jeune homme.

Il y avait tant de candeur, tant de joie sur le visage de Joseph, que Rose oublia en un instant toutes ses craintes, toutes ses inquiétudes, pour s'abandonner à la délicieuse pensée que le pauvre enfant avait redoublé d'efforts et de travail pour ménager une surprise à sa vieille mère et à sa petite sœur le jour de la Saint-Jean.

— Parie que si je faisais exactement le compte, ajouta-t-elle d'un ton badin, parie que je trouverais de moins pour chaque dimanche trois sous que tu as laissés en passant à Thomassine la veuve, qui fait de si bonnes miches et des crêpes de sarrasin.

— Tu verras, mère, tu verras, fit encore l'orphelin, tu compteras....

Cette fois, Joseph riait d'un rire si joyeux, qu'il n'y avait plus à douter. La grand'mère allait ouvrir son cœur à l'enfant, lui dire que ce cœur l'avait cru susceptible d'ingratitude et d'oubli de ses devoirs, lorsqu'on frappa discrètement à la porte mal jointe qui fermait l'habitation. C'était le fils de Jérôme.

— Rose, fit Henri Bertholet en entrant dans la cabane, je viens vous rappeler que c'est mardi la Saint-Jean.

— Eh bien! interrompit Joseph avec impatience.

— Eh bien! reprit le fils du voisin, c'est à la Saint-Jean de cette année que devient exigible le paiement des 30 écus que mon père vous a prêtés.

— Le cher enfant y a pensé depuis le jour que Claude Lafolie a reçu les 30 écus de Jérôme, dit Rose en montrant de la main son petit-fils. Bonne

Vierge ! si nous avions pu faire un tel oubli ! Dis à ton père, Henri Bertholet, que le jour de la Saint-Jean, à midi, la veuve ira lui porter les 30 écus et ses actions de grâces pour son bienfait. C'est un brave homme que ton père... Il est bon et charitable, il ne repousse pas le pauvre, il ne ferme pas l'oreille à la voix de la misère. Puissent ses enfants marcher sur ses traces et embellir ses vieux ans par leurs vertus, leur respect et leur amour !

Ce vœu, la bonne femme le faisait les mains jointes, les yeux au ciel, et en même temps que ses lèvres murmuraient les paroles de bénédiction et de reconnaissance, son cœur s'élevait à Dieu pour le remercier de lui avoir donné un fils tel que Joseph, une fille telle que Madeleine; car, en dépit de ses craintes, qu'elle qualifiait maintenant de puériles, elle reconnaissait que le frère et la sœur ne semblaient vivre que pour elle.

Une personne habile aurait pu voir le sourire sardonique qui avait effleuré à différentes reprises les lèvres du fils de Jérôme pendant que la veuve parlait. Quand elle se tut, il affecta le ton le plus modeste, le plus affectueux pour la remercier de ses bons souhaits, et ajouta à voix basse :

— Je ne cherche ni les éloges ni les actions de

grâces, croyez-le bien, bonne mère ; mais je venais réellement pour savoir si vous aviez la somme en question, afin de vous procurer ce qui vous manquait; car Jérôme, en même temps que bon et charitable, est scrupuleux observateur de sa parole et il n'estime que ceux qui remplissent fidèlement leurs engagements.

— Bon jeune homme ! fit Rose en se signant plusieurs fois. Tu seras béni à cause de ta pitié pour le pauvre... Grâce à Dieu, grâce au courage de Joseph, la tirelire est presque pleine, et nous pourrons payer Jérôme. Madeleine, viens joindre tes remercîments aux miens, mon enfant ; Joseph, mêle tes paroles de reconnaissance aux miennes pour le charitable jeune homme qui voulait consacrer à l'aumône le fruit de son travail.

Madeleine fit à Henri Bertholet sa plus belle révérence. Quant à Joseph, il ne bougea pas de place, mais inclina sa tête dans ses deux mains et versa d'abondantes larmes.

— Encore de la rancune ! fit Henri de sa voix doucereuse en essayant de presser l'une des mains de l'enfant dans les siennes.

— De la rancune, bon Dieu ! de la rancune pour celui qui venait en aide à notre misère ! murmura l'aïeule.

— Ne grondez pas, bonne mère, interrompit Henri, j'ai les premiers torts : j'ai offensé, par une parole légère celui dont j'implore maintenant le pardon et à qui je demande l'amitié en retour de la mienne.

Joseph ne découvrit pas son visage, ne cessa pas ses pleurs ; il paraissait peu disposé à pardonner.

— Mon fils, fit Rose en le pressant dans ses bras, le bon Dieu maudit celui qui a une inimitié contre son frère. Crois-moi, il est plus doux d'oublier une offense que de la conserver en son âme, il est plus doux d'aimer que de haïr... Henri avoue ses torts, sa belle action les répare ; accorde donc un généreux pardon. Ah ! si maître Jean était ici, il te dirait que l'oubli des injures est le fait de l'homme de bien et que le ressentiment ne souille que l'âme vile... Tu as confiance en ta mère, reprit la veuve après une légère pause ; accepte donc l'ami qu'elle te donne aujourd'hui. Désormais, Henri et Joseph, soyez unis pour le bien, car c'est là la vraie, la sincère amitié... Grandissez ensemble dans la vertu, l'amour de Dieu et le respect pour les auteurs de vos jours, prêtez-vous un mutuel appui, partagez vos joies et vos peines... Que vos

sentiments l'un pour l'autre ne soient plus qu'estime, que dévouement, qu'affection, et que chacun de vous puisse à jamais répéter : « Un ami véritable est un bien inestimable ; celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor... »

Et en même temps l'enthousiaste Rose mettait la main brûlante que lui avait abandonnée Joseph dans la main de Henri Bertholet ; en même temps elle implorait la bénédiction de Dieu sur cette union de deux jeunes gens pour qui elle faisait tant de vœux de bonheur

Nous le répétons, l'aïeule avait beaucoup vécu : elle savait, par de longues observations, par de nombreux exemples, par expérience peut-être, combien l'amitié a de pouvoir sur notre âme, combien elle a de charme pour nous. Elle avait tant redouté pour Joseph le danger des mauvaises liaisons, elle savait si bien qu'un faux ami nous entraîne dans mille fautes, nous conduit quelquefois jusqu'au crime, qu'elle se trouvait heureuse de pouvoir faire elle-même pour son petit-fils ce choix si difficile, si important d'un ami... Et quel meilleur choix pouvait-elle espérer que celui d'un jeune homme qui paraissait aimer Dieu, ses parents et les pauvres ?

— La bonté du cœur est la mère ou la sœur de bien des vertus, mon fils, dit-elle à Joseph quand Henri Bertholet se fut retiré, après avoir pressé l'orphelin dans ses bras. Si le fils du voisin t'a offensé, il a noblement réparé sa faute par sa conduite envers nous. Dis-moi, mon fils, dis-moi que ton cœur ratifiera le choix de ta mère et que tu te lieras avec Henri Bertholet plutôt qu'avec tous ces malheureux jeunes gens qui méprisent les conseils de leurs parents quand ils s'imaginent que leur âge ou leur raison les affranchit du joug paternel.

— Ah ! fit Joseph avec une sombre tristesse, je ne veux d'autres amis que mon père, ma mère et ma sœur. L'amitié est un sentiment noble et saint qui perd sa noblesse et sa grandeur quand il est prodigué.

— L'amitié véritable suppose la confiance, soupira l'aïeule en songeant à la singulière conduite de Joseph depuis quelques mois, en versant de nouvelles larmes sur l'inquiétude qui se lisait, depuis la visite du fils de Jérôme, sur le front de son enfant. Tu souffres, Joseph, ajouta la bonne femme avec angoisse, tu souffres, et j'en ignore la cause...

— La véritable amitié est fondée sur l'estime, reprit le jeune homme sans paraître entendre les

paroles de la grand'mère ; or, malgré moi, je ne puis estimer le fils de Jérôme.... ni Jérôme lui-même, balbutia-t-il tout bas.

— Que dis-tu donc, mon fils, que dis-tu ? interrompit Rose. N'as-tu plus un cœur reconnaissant ?

L'enfant baissa la tête et se prit à pleurer. L'aïeule pleurait aussi en suppliant Joseph de tout lui confier.

— Il m'a offensé, répéta cent fois le jeune homme au milieu de ses larmes. Il te l'a dit lui-même : il a insulté et à la misère de Pierre Dubuc et aux cheveux blancs de Rose.

— Et c'est l'orgueil, mon fils, soupira l'aïeule, c'est l'orgueil qui enfante la haine en ton âme ! Tu suis la pernicieuse maxime du monde : « L'amour-propre blessé ne pardonne jamais, » et tu oublies ces paroles que tu répètes chaque jour à genoux : Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Crois-moi, Joseph, la fierté et la haine torturent ton pauvre cœur ; triomphe de ces deux sentiments pour mettre en leur place le pardon et l'amitié, et tu retrouveras le bonheur. En affectant gravement notre moral, les passions ont un funeste effet sur notre physique : elles détruisent notre santé et

communiquent à tout notre être une langueur dont nous cherchons en vain la cause, aveuglés que nous sommes par les sentiments mauvais qui nous agitent... Déjà, mon fils, on peut lire sur ton front et dans tes regards que ton âme est inquiète, troublée ; on cherche en vain sur tes joues ces roses qui les embellissaient il y a quelques mois encore, et qui révélaient le calme de ta conscience et ta félicité intérieure. Tu te rends malheureux, tu rends malheureux les autres... Tu as peut-être fait naître le remords dans l'âme de ce pauvre enfant qui venait si généreusement t'offrir son repentir, son amitié, ses secours ; tu fais couler les larmes de ta vieille mère ; tu détruis la joie de ta sœur qui n'a que ses jeux et ses ris pour tromper sa misère, pour oublier quelque temps du moins son triste avenir... Allons, du courage !... Foule aux pieds ton odieux ressentiment. Dis-moi avec franchise les peines qui oppressent ton cœur, et que je voie mon fils chéri couler de beaux jours encore dans la cabane de l'heureux Pierre.

— Le jour de la Saint-Jean, peut-être te dirai-je ce qui cause mes larmes, murmura l'enfant.

L'aïeule ne dit plus rien, pressa son petit-fils dans ses bras avec une angoisse qu'on ne saurait

peindre, et s'étendit sur le misérable grabat où elle ne trouva ni sommeil, ni repos, ni espérance.

Le lendemain, il n'était pas jour encore quand Joseph se leva et sortit de la cabane. Il rentra peu après et vint rappeler bien bas à Rose, de crainte d'éveiller sa petite sœur, que c'était le soir même le feu de la Saint-Jean et qu'il était probable qu'il quitterait la ferme de bonne heure.

La grand'mère, persuadée que Joseph avait commis quelque faute grave qu'il n'osait avouer, passa tout ce jour dans de pénibles inquiétudes et dans les larmes. Ce fut en vain que Madeleine mit tout en œuvre pour lui arracher un sourire, ce fut en vain que la petite travailla de son mieux pour mériter l'une de ces douces caresses dont l'aïeule était d'ordinaire si prodigue.

— C'est bien, ma fille, se contenta de dire la pauvre femme en étouffant un sanglot quand sa fille lui montra la cabane bien nettoyée, le repas préparé et l'ouvrage qu'elle avait fait, c'est bien... Continue ainsi toujours; car je le sens, Madeleine, si tu m'affligeais comme m'afflige Joseph, bientôt on me coucherait sous la croix de bois avec Jeanne Bertrand, et tu resterais seule au monde.

La jeune fille soupirait après le retour de son

frère, espérant que ce retour dissiperait un peu la tristesse de Rose. Il n'en fut rien : Joseph était plus triste encore, s'il était possible, et ce fut à peine s'il consentit à aller chercher avec sa sœur le tison bénit au feu autour duquel se pressaient tous les bons habitants de Saint-Just.

Partout dans la vallée ce n'étaient que jeux, que joie, que ris. Sur la grand'route, se déployait la longue procession à la tête de laquelle marchait le digne pasteur, qui, accablé par les ans, allait pourtant bénir le feu nouveau qu'avaient allumé les vieillards ; des bandes de jeunes filles en blanc et couronnées de fleurs, défilaient dans les sentiers au pied de la montagne, joignant leurs voix à la voix aimée qui implorait la bénédiction du bon Dieu sur l'humble hameau ; les laboureurs et les bergers, se signant pieusement chaque fois qu'ils passaient devant la croix bénite plantée sur le bord des chemins, se rendaient, eux aussi, en chantant, au lieu de la fête, tandis que les ménagères préparaient gaîment le repas qui, ce jour-là, était plus abondant, plus friand que de coutume, et ornaient de rubans les jupes et les corsages qu'elles devaient revêtir pour la bourrée du soir.

Le frère et la sœur, se tenant par la main, les

yeux baissés, le front pâle, suivaient en silence l'un des sentiers les plus isolés. C'était à peine si Joseph soulevait son chapeau de paille quand il rencontrait un vieillard, c'était à peine s'il rendait le bonjour aux jeunes gens de son âge qui couraient dans la prairie pour voir passer la belle procession de la Saint-Jean, c'était à peine s'il jetait quelques regards sur tout ce qui l'environnait et sur l'épaisse fumée qui, s'élevant sur la colline, annonçait que c'était là qu'était allumé le feu bénit.

Madeleine hasardait quelques questions de temps à autre, mais toutes restaient sans réponse, et, pour la première fois de sa vie, elle enviait le sort de ses anciennes compagnes qui suivaient lentement le bon curé à côté de leurs mères, ou qui, livrées à elles-mêmes, folâtraient dans la vallée.

— Voici Henri Bertholet, s'écria tout à coup la fille de Pierre en désignant un jeune homme qui s'avançait à leur rencontre dans le sentier.

Joseph tressaillit.

— Joseph, je te cherchais, fit le fils de Jérôme en abordant le jeune Dubuc. Par ordre de Nicolas Chaumel, demain on travaillera jusqu'à dix heures à la ferme.

— C'est bien, dit froidement le frère de Madeleine.

Et il continua son chemin.

— Demain, reprit Henri, je pars pour Yssingeaux, où je dois passer quelques jours. Veux-tu être de la partie ?

— Encore un sarcasme ! répliqua Joseph en faisant un signe négatif.

Et il pressa le pas.

Le reste de la route s'acheva sans que le jeune homme proférât une seule parole. Madeleine n'osa plus rompre le silence ; mais parfois la pauvre enfant leva vers son frère l'un de ces regards tristes et doux qui vont jusqu'à l'âme, et quand ses yeux rencontrèrent ceux de Joseph, elle y surprit les grosses larmes qu'il cherchait en vain à cacher.

— Qu'as-tu donc, Joseph ? fit-elle enfin timidement.

— Je n'ai rien, petite sœur, répondit seulement l'enfant.

— Mais tu pleures ?

— Qui ne pleurerait point en songeant à la misère de Pierre Dubuc, à l'affreux état où il est réduit, en songeant au chagrin qui entoure les vieux ans de Rose ?

Madeleine ne dit plus rien, mais pleura aussi.

Sur la colline, la troupe joyeuse des enfants de

Saint-Just s'ouvrit avec respect devant le frère et la sœur.

— C'est le fils et la fille de l'*indiot*, murmurait-on tout bas, et les vieillards disaient : C'est à eux qu'appartient le plus gros tison de la Saint-Jean, car leur cabane est la plus pauvres des cabanes qui touchent au Mézenc. Celles mêmes de Léonard le fossoyeur et de Macbeth la sorcière, sont mieux bâties et plus ornées. Que Dieu bénisse l'*indiot*, sa vieille mère et ses enfants !

Joseph entendit ces vœux sortir de toutes les bouches; mais abîmé dans ses pénibles réflexions, les yeux tout rouges et tout gonflés de pleurs, il n'y répondit pas, baissa la tête, deroba son visage sous son large chapeau de paille, saisit un tison encore fumant et se retira précipitamment.

— Tu ne chantes pas avec nous le cantique de bénédiction et d'actions de grâces, Joseph Dubuc? lui cria-t-on de toutes parts.

Le pauvre enfant, suffoqué par les sanglots, ne put que faire un signe négatif, et il entraîna sa sœur sur le chemin de la vallée.

— Il pleure le fils de l'*indiot!* soupirèrent plusieurs voix, quand le frère et la sœur se furent éloignés.

Et chacun porta un regard d'attendrissement et

peut-être plein de larmes sur son fils ou sa fille en songeant que, trois années auparavant, à ce même feu de la Saint-Jean l'heureux Pierre avait entonné les chants de réjouissance.

Joseph rapporta sa tristesse et ses larmes à la chaumière. Il évita les regards de l'aïeule, ne prit point part au repas de famille et s'étendit sur le grabat sans même, tant il pleurait, dire à Rose le bonsoir accoutumé.

— Enfin, c'est demain la Saint-Jean, murmura la grand'mère quand elle se fut convaincue que Joseph et Madeleine dormaient profondément. C'est demain que je saurai ce secret affreux qui oppresse mon enfant. Ah ! s'il est coupable, qu'il verse donc sa faute dans le cœur de sa mère et qu'il reprenne sa gaîté et son bonheur ! Un mot de confiance, d'amitié et de repentir me fera tout oublier.

Que de larmes la bonne femme versa cette nuit-là ! Que de prières ferventes elle adressa au ciel pour les deux enfants ! Que de rêves gracieux elle fit pour l'avenir du frère et de la sœur ! Bien des fois elle se surprit à sourire en même temps que son vénérable visage était sillonné de pleurs ; car elle se croyait encore dans la maisonnette de François Levaux ; il lui semblait, comme autrefois, être

assise sous le manteau de la vaste cheminée ou sur le seuil de la chaumière, racontant les miracles de saint Just aux enfants attentifs, à l'heureux Dubuc et à Jeanne Bertrand. Puis, de longues années se déroulaient devant elle : elle voyait son petit-fils entouré d'estime, de respect et d'affection, salué partout sous le nom de l'heureux Joseph ; elle voyait Madeleine, jolie et bonne ménagère, pressée tour à tour dans les bras d'un bon mari et de beaux enfants...

— Allons, du courage! faisait-elle avec angoisse quand l'illusion se dissipait et que la triste réalité lui rappelait ses peines et ses souffrances.

Du courage..., elle en avait, la pauvre femme. La misère ne lui semblait plus pénible, le travail ne la rebutait point; mais ce qui torturait son âme, c'était la pensée que Joseph s'éloignait peut-être de ses devoirs, courait peut-être à sa perte en se laissant entraîner au mal.

— Mon Dieu ! quel avenir! balbutiait-elle alors avec anxiété et en se laissant glisser à genoux. Quel avenir ! Je l'aime comme s'il était mon propre fils ; mais je préfère pour lui la mort à la vie, s'il doit déshonorer le nom de son père !

Rose passa de longues heures absorbée dans ses

prières, dans ses réflexions tour à tour affreuses et riantes. Ce ne fut que lorsque l'horloge du hameau sonna douze fois au milieu des ténèbres qu'elle songea à s'étendre sur le pauvre grabat où Joseph et Madeleine dormaient d'un sommeil calme et paisible. Parfois un sourire venait effleurer leurs lèvres...

L'aïeule contempla longtemps son petit-fils. Sa nuit serait inquiète et troublée, se dit-elle, si le remords agitait son âme. Les anges du bon Dieu ne le berceraient point de songes de joie, s'il était coupable ! Et elle espéra...

— C'est l'orgueil, fit-elle encore en cherchant à se rassurer elle-même, c'est l'orgueil qui le tue. Il s'était imaginé par son seul travail ramener l'abondance et la joie dans le ménage, relever peut-être la coquette chaumière de François Levaux... Voyant la cabane aussi pauvre que le premier jour, comprenant maintenant que son gain suffit à peine pour payer Jérôme et donner du pain à son père, à sa vieille mère et à Madeleine, il perd courage et se laisse aller au désespoir. Mais Madeleine grandira, elle aidera son frère; déjà elle s'accoutume au travail... Mais la vieille Rose quittera la vie quand les orphelins n'auront plus besoin d'elle... Mais l'*indiot*...

La pauvre femme ne put achever.

V.

Fatiguée par ses craintes, par son chagrin, par ses larmes, l'aïeule ne tarda pas à tomber dans un sommeil profond, bien qu'agité et inquiet. Elle dormit plusieurs heures, revoyant tour à tour en songe les lugubres images et les riantes fictions qu'avait enfantées pendant sa longue veille son imagination vive et exaltée. Des pas légers, un sourd craquement des planches à demi disjointes qui fermaient la porte d'entrée, la tirèrent de ce sommeil plus fatigant peut-être encore que l'insouciance.

C'était Joseph qui quittait la chaumière pour se rendre à la ferme, suivant l'avis de Henri Bertholet.

— A quelle heure reviendras-tu, mon fils? demanda la grand'mère, qui s'éveillait avec la pensée du secret que ce jour devait révéler, et qui, impatiente de pardonner ou de consoler, voyait avec regret le départ du jeune homme.



Par malheur une pièce d'argent tomba sur la dalle humide qui pavait la chaumière.



— A onze heures, répondit Joseph.

Et il s'éloigna rapidement.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que la porte criait de nouveau sur ses gonds rouillés. Mais déjà Rose, vaincue par la fatigue de sa longue veille, était retombée dans son assoupissement.

Cependant une personne entrait avec précaution, arrivait en tâtonnant jusqu'à la haute cheminée qui s'élevait au fond de l'unique chambre de la maisonnette, saisissait la tirelire qui renfermait le trésor, agrandissait avec un couteau l'ouverture par laquelle la petite Madeleine avait glissé tant de gros sous, et vidait dans un coin de blouse le fruit du travail de trois années entières. Par malheur, une pièce d'argent tomba sur la dalle humide qui pavait la chaumière.

— Que fais-tu donc, Joseph ? demanda Rose en s'éveillant à demi à ce bruit étrange.

Personne ne répondit.

— C'est toi, Joseph ? Que fais-tu ? répéta l'aïeule en se soulevant sur sa couche de paille.

Même silence... Mais une ombre d'homme glissa rapide et tremblante sur le mur délabré de l'humble habitation sur lequel tombait en cet instant un pâle rayon de la lune.

— Joseph !... cria la mère de l'idiot en courant

sur le seuil. Joseph ! répéta-t-elle mille fois en voyant la même ombre glisser plus rapidement encore dans le sentier qui conduisait à la ferme. Joseph, Joseph !...

La pauvre femme appelait en vain ; l'écho seul répondait à ses cris.

L'ombre avait disparu depuis longtemps derrière la montagne, que la grand'mère, se tordant à l'entrée de la maisonnette dans les convulsions d'un horrible désespoir, redisait encore ce nom de Joseph, ce nom qu'elle avait tant béni et que maintenant elle maudissait dans son cœur.

Agenouillée auprès d'elle, Madeleine cherchait en vain à la calmer par ses douces paroles, par ses prières et par les larmes dont elle inondait son vénérable visage.

— Il m'a tuée, le malheureux ! murmurait la veuve avec angoisse. Mes discours et mes conseils le fatiguaient... ; ma présence lui était importune... C'est le fruit de son travail, c'est vrai... Mais son père n'a-t-il pas travaillé pour lui ? N'était-il pas juste qu'il travaillât pour son père ? O ingratitude ! vice le plus affreux que ne punissent pas assez les remords sur la terre et les flammes éternelles dans l'autre vie !...

Puis, à ces accents de désespoir succédèrent d'affreux gémissements, des paroles incohérentes, des pleurs abondants.

Se traînant enfin jusqu'au fond de la chaumière, Rose saisit à son tour cette tirelire qu'elle avait tant de fois soulevée avec bonheur et que maintenant elle retrouvait si légère.

— Non, je ne me suis pas trompée ! fit-elle d'une voix sépulcrale en le brisant sur le pavé.

Et elle retomba mourante dans les bras de Madeleine.

— Que j'avais raison de prier, de pleurer sur lui, le malheureux ! murmura-t-elle quand elle revint à elle. Et il m'a bercée jusqu'au dernier jour du fol espoir de payer Jérôme, d'avoir encore un abri pour son père !

— Mère, fit timidement la petite fille, peut-être qu'il a pris l'argent pour le porter chez le voisin avant de rentrer à la cabane.

La grand'mère fit un signe d'incrédulité, et pourtant un éclair de joie brilla un instant sur son front chauve et une lueur d'espérance vint raviver son âme.

— Peut-être, hasarda encore la sœur de Joseph, qui voyait le calme renaître peu à peu sur les traits

de sa grand'mère et qui comprenait que Rose ne fermait plus l'oreille à la voix de la consolation, peut-être n'est-ce point lui qui est coupable...

— Et qui donc, grand Dieu ! s'écria l'aïeule avec frénésie, qui donc aurait touché au trésor de l'*indiot?* Qui donc aurait osé commettre un tel sacrilége ? O ma fille ! tout autre que Joseph aurait craint que Dieu ne changeât en flammes dévorantes le gain du pauvre quand on y aurait porté une main coupable ! Tout autre aurait craint que le toit de la cabane ne s'ébranlât et ne l'écrasât dans sa chute, que les abîmes refermés du Mézenc ne s'ouvrissent sous ses pas pour l'engloutir !... Non, je ne connais pas un seul homme au hameau capable de concevoir et d'exécuter une action aussi infâme. Il fallait que l'heureux Pierre donnât le jour à un tel monstre ! Heureux Pierre, répéta-t-elle cent fois avec amertume et avec un déchirant sourire. Ah ! ne devait-on dire pas plutôt : Malheureux, malheureux, malheureux Pierre !... car il nourrissait un serpent dans son sein... Ma fille, murmura-t-elle plus bas en pressant convulsivement l'aimable Madeleine dans ses bras décharnés, ma fille, je vais te dire une chose que j'avais juré dans mon âme de ne te révéler jamais, qu'il serait de mon devoir peut-être

même de te cacher... Mais, pardonne-moi, je crains que la coquetterie ne te conduise où l'orgueil et l'amour du plaisir, où l'ingratitude ont conduit ton frère, et je dois tout tenter pour éviter un pareil malheur.

Et il se fit un affreux silence pendant lequel on n'entendit que les sanglots à demi étouffés qui oppressaient la veuve.

— Mère, mère, parlez-moi donc, murmura Madeleine de sa voix la plus douce, car l'état de l'aïeule, son silence subit l'effrayaient.

— Il en coûte, Madeleine, il en coûte de venir te dire : N'aime plus ta grand'mère, n'aime plus ta mère..., reprit Rose en arrachant les derniers cheveux blancs qui se jouaient sur son front ridé.

La pauvre petite soupçonna un aveu pénible, un aveu qu'elle ne voulait pas entendre.

— Mère, fit-elle en s'agenouillant pieusement devant le grabat, en joignant les mains avec angoisse, mère, ne prononcez pas de telles paroles, vous me feriez mourir !...

Il y avait tant de douleur, tant d'effroi dans cette prière, que l'aveu expira sur les lèvres de Rose.

— Non, tu ne mourras pas, ma fille, reprit-elle après quelques minutes; écoute, écoute... Moi

aussi j'ai été enfant comme toi, moi aussi j'ai été jeune fille, moi aussi j'ai vécu gaie, rieuse et insouciante dans la cabane que tu vois s'élever là-bas au pied de la montagne et qu'habite maintenant le berger Colas; moi aussi j'ai été capricieuse comme tu l'étais dans la maisonnette de François Levaux; moi aussi j'ai aimé la paresse et j'ai fait mes délices de la parure...

La voix de Rose allait en s'affaiblissant, et ce fut à peine si la pauvre Madeleine, toute pénétrée de confusion et de honte, entendit les derniers mots.

— J'ai rempli d'amertume les derniers jours de ma mère, ajouta la vieille après un long silence. Elle est descendue dans la tombe après avoir vu son héritage passer dans des mains étrangères, à cause des fautes d'une fille dénaturée qui préférait de vains ajustements, des plaisirs frivoles, au bonheur de celle qui lui avait donné la vie... Dis-moi, Madeleine, dis-moi, cette fille dénaturée méritait-elle de jouir de cette paix qu'elle avait ravie à celle à qui elle devait tout, de cette félicité qui n'est promise qu'à ceux qui accomplissent leurs devoirs?... Cette fille a vu mourir celui qu'elle avait choisi pour protecteur ici-bas et pour compagnon de son pèlerinage, cette fille a vu mourir un ange de vertu et

de douceur qu'elle nommait son enfant et qu'elle n'était point digne de posséder, cette fille s'est vue rudoyée par la femme de son fils qui apportait une fois encore sous le toit des Dubuc cette coquetterie funeste, marque certaine du malheur et de la perte de toute femme qui l'aime avec excès...

L'aïeule se tut.

— Ma fille, dit-elle encore peu après, si Jeanne Bertrand a expiré dans les flammes, crois-moi, c'est un acte de la justice de Dieu... Jeanne Bertrand ne respectait point celle dont la conduite ne méritait que le mépris, sans doute, mais dont les cheveux blancs commandaient la vénération: quels que soient les défauts de nos parents, il est de notre devoir de les entourer de notre respect, de les combler de nos soins... *Honore ton père et ta mère, si tu veux vivre longuement.*

Madeleine resta à genoux, les mains jointes, n'osant plus lever un regard sur l'aïeule, n'osant plus proférer une seule parole; car elle aussi était coquette et paresseuse, et elle se sentait tout humiliée des reproches indirects qu'on lui adressait. La crainte de ressembler à Rose, la crainte d'être comme elle la cause de la mort de sa mère la glaçait d'effroi.

— Mon Dieu, murmurait-elle en son âme, mon

Dieu, faites que je n'oublie jamais une telle leçon ; faites que je sois simple et docile, que je travaille chaque jour au bonheur de celle qui s'est sacrifiée pour moi et qui se consume encore en soins et en amour.

— O ma fille, dit la grand'mère après un long assoupissement, ma fille, si tu savais comme le remords agite mon âme quand mes pieds touchent le sol qui entoure la chaumière du berger Colas ! si tu savais comme la douleur m'oppresse quand mes yeux, obscurcis par les larmes, s'arrêtent involontairement sur cette chaumière qui se dessine au loin sur la montagne !..

Et Rose retomba dans ses réflexions pénibles. Elle semblait avoir oublié Joseph et la faute horrible dont elle l'accusait pour s'abandonner tout entière au regret que faisait naître en son âme le souvenir d'une orageuse jeunesse.

Il est de ces remords qui empoisonnent toute la vie... Le remords, c'est la première vengeance d'un Dieu irrité, le plus dur châtiment qu'il puisse infliger ici-bas au coupable... Et qui pourrait redire la grandeur de cette vengeance, l'horreur de ce châtiment ?

— Et Jérôme, soupira tout à coup l'aïeule en sortant comme d'un long rêve, Jérôme, qui n'es-

time que ceux qui sont fidèles à leur parole, va-t-il donc nous ravir Babet? va-t-il faire vendre le coin de terre et la cabane!

— Peut-être que Joseph a pris l'argent pour payer le voisin, répéta la petite fille.

Cette fois, ces paroles ne ramenèrent ni le calme ni l'espoir dans le cœur de la grand'mère.

— Ne m'abuse pas, ma fille, fit-elle avec douleur. Joseph s'est laissé entraîner au mal par de faux amis qui lui auront persuadé qu'il était pénible de consacrer sa vie à un *indiot* et à une pauvre vieille, qui lui auront peint la sagesse sous des traits austères et ridicules peut-être, les plaisirs sous une figure riante et gracieuse. Ces plaisirs, il veut les goûter; ils l'enivreront d'abord. La première faute lui a coûté, peut-être; les autres ne lui coûteront plus. Pour jouir de cette vie de dissipation et de joies frivoles qu'il rêve sans doute, il foulera aux pieds toute bonne inspiration, tout souvenir d'amitié et de devoir filial. Le remords viendra, mais il sera trop tard; et je puis dès aujourd'hui m'écrier sans me tromper: J'ai perdu l'un de mes enfants!

Et les larmes de la veuve recommencèrent à couler en abondance, et les sanglots oppressèrent de nouveau sa poitrine.

— Mère, mère, mon cœur me le dit, exclama Madeleine en sanglotant aussi et en se jetant dans les bras de Rose, mon cœur me le dit, Joseph n'est point coupable.

— Qui donc, ma fille, qui donc?...

— Henri Bertholet, peut-être..., balbutia l'enfant si bas, si bas, que la grand'mère surprit à peine ce nom sur ses lèvres tremblantes.

— Lui, ce bon jeune homme qui voulait soulager notre misère, nous donner le fruit de son travail? C'est un crime d'arrêter sur lui tes odieux soupçons.

— Mère, les apparences sont si souvent trompeuses!..

— C'est vrai, fit encore l'aïeule toujours disposée à accueillir toute pensée d'espoir.

Et elle retomba dans son assoupissement.

— Il arrive d'Yssingeaux! s'écria-t-elle tout à coup en se parlant à elle-même.

Dans sa simplicité naïve, la bonne femme, confirmée d'ailleurs dans son opinion par le voisin Jérôme, ne s'imaginait pas qu'on pût passer quelque temps dans une grande ville sans s'y adonner au vice ou tout au moins sans en rapporter des germes de corruption.

— A demi consolée, faisant avec joie le sacri-

fice de Babet, du coin de terre et de la cabane, pourvu qu'elle trouvât Joseph innocent, Rose se laissa conduire avec l'idiot sous le chêne qui ombrageait la maisonnette de chaume, pour épier le retour de celui qu'elle maudissait il n'y avait qu'un instant encore, et qu'elle se surprenait à nommer maintenant son cher enfant.

Mais onze heures, midi, une heure, deux heures sonnèrent sans que Joseph parût. Madeleine courait à toute minute au bout du sentier pour l'apercevoir de plus loin, et toujours cette désolante réponse : Je ne le vois pas, venait redoubler l'impatience et l'anxiété de la veuve, renouveler les craintes affreuses qui l'avaient agitée, la confirmer dans sa première pensée que Joseph n'était qu'un ingrat et qu'elle avait perdu l'un de ses enfants. Enfin la jeune fille obtint de monter sur le sommet de la colline.

— Il vient, mère, il vient! s'écria-t-elle en accourant un instant après toute hors d'haleine et en s'élançant dans le sentier. Ce n'est pas lui! balbutia-t-elle tristement en revenant presque aussitôt, c'est Henri Bertholet. Mais voyez, mère, si ce n'est point la même taille, la même tournure; voyez si ce matin vous n'avez pas pu prendre aisément l'un pour l'autre.

L'aïeule pensait comme l'enfant, et pourtant elle n'espérait plus, puisque l'orphelin n'arrivait pas.

— Et Joseph? fit-elle quand le fils du voisin fut assez près pour l'entendre.

— Je viens vous faire mes adieux, car je retourne à Yssingeaux, bonne mère, dit Henri sans paraître comprendre les paroles de Rose. Je viens aussi vous rappeler que c'est aujourd'hui la Saint-Jean et que mon père s'impatiente.

— Et Joseph? murmura encore la veuve avec angoisse.

— Ah! répondit le jeune homme, Joseph fait à l'heure qu'il est joyeuse Saint-Jean à Saint-Ferréol d'Auroure, avec sept ou huit bons lurons qui lui auront bientôt fait vider le petit sac de cuir qui n'était pas mal rempli ce matin pour un garçon de ferme à cinq sous par jour. Il a dû faire de grandes économies pour amasser les pièces d'argent et les gros sous qu'il m'a montrés en me suppliant d'être de la partie. Mais je vous estime trop, bonne mère, pour avoir accepté une telle offre. Grand Dieu! j'aurais frémi de dissiper le gain du pauvre dans de sales orgies! Je savais bien que tel devait être l'emploi du trésor de la tirelire. J'en ai fait reproche à Joseph. C'est cette offense si grave dont il m'accuse.

Je lui ai offert mon amitié pour essayer de l'arrêter sur le bord de l'abîme, vous savez qu'il m'a repoussé. Mais, une fois encore, Jérôme s'impatiente, il parle de faire vendre dès demain et Babet, et le coin de terre, et la cabane.

Rose n'entendait plus : un seul mot avait frappé ses oreilles en affligeant profondément son cœur de mère : Joseph fait joyeuse Saint-Jean.

— Joyeuse Saint-Jean !... Joyeuse Saint-Jean !... répétait-elle le front pâle, les lèvres tremblantes, les mains jointes convulsivement, joyeuse Saint-Jean ! Et l'on gémit à la chaumière... Joyeuse Saint-Jean ! et moi je meurs !...

Et la pauvre femme tomba sur le sol, glacée et sans vie.

— Henri, au secours ! cria Madeleine en essayant de soutenir sa grand'mère.

Henri, frappé de stupeur à une telle scène, était incapable de faire un mouvement. Revenant enfin à lui, il courut au village, promettant à l'enfant d'y répandre l'alarme.

Quelques minutes après, toutes les matrones du hameau arrivaient à la cabane, portaient Rose sur son grabat, lui prodiguaient mille soins, la rappelaient à la vie.

— Il m'a tuée !... il m'a tuée !... balbutia l'aïeule en rouvrant les yeux, il m'a tuée !

L'agitation fébrile de la grand'mère dura plusieurs heures. Quand elle fut calme, les bonnes femmes de Saint-Just se retirèrent, et Madeleine, restée seule près de Rose, qui ne prononçait encore que des mots incohérents, pleura tout à son aise, s'abandonnant sans contrainte à l'inquiétude que lui inspiraient et l'état de l'aïeule et l'absence prolongée de son frère.

— Il lui est arrivé quelque malheur, murmurait-elle à demi-voix, mais il n'est point coupable : il est si bon ! il aime tant grand'mère ! il lui prodigue tant de soins affectueux ! il travaille avec tant de courage ! Sa profonde tristesse changé, il est vrai, son caractère depuis quelque temps, mais elle ne saurait changer son cœur.

Et l'enfant allait du grabat au gros chêne, s'échappait parfois jusque dans le sentier, espérant découvrir Joseph dans la prairie qu'éclairaient de leur douce et incertaine lumière les pâles rayons de la lune, mais Joseph n'arrivait pas.

Ce ne fut que vers onze heures que la jeune fille, qui priait agenouillée près de la veuve, entendit des pas légers non loin de la cabane. Elle

s'élança sur le seuil et, un instant après, dans les bras de son frère.

— Tu veilles encore, petite sœur? fit l'orphelin d'un ton beaucoup plus gai que de coutume.

Madeleine raconta en pleurant ce qui s'était passé à la chaumière.

— Dis-le-moi, frère, ajouta-t-elle en comblant son frère de caresses, dis-le-moi, si tu es coupable... A nous deux nous tâcherons de réparer ta faute; nous ferons tant de bien à grand'mère par nos regrets, notre docilité, notre travail, notre amour et nos soins, que nous la forcerons à oublier cette fatale journée.

— Toi aussi, ma sœur, tu m'as accusé, balbutia Joseph avec angoisse, et tu as pu croire que je dissipais en un instant ce gain qui m'avait coûté tant de fatigues et tant de larmes, et tu as maudit l'ingrat! Toi aussi, Madeleine, toi aussi!... Ah! que n'as-tu été témoin de mon travail et de mes humiliations? Que ne t'ai-je dit ce secret affreux qui oppresse mon cœur?

— Frère, je ne t'ai jamais cru coupable, murmura la petite en enlaçant le jeune homme dans ses bras tremblants; Dieu en est témoin... Il n'y a qu'un instant encore, je priais pour toi, craignant

qu'il ne te fût arrivé quelque malheur. Mais, de grâce, n'aie pas de secret pour moi. Si tu souffres, n'est-il pas juste que je partage ta souffrance? Si tu pleures, je veux pleurer avec toi. Ah! que Dieu nous conserve grand'mère! et, n'est-ce pas, Joseph? nous embellirons ses vieux jours, tâchant d'éloigner d'elle tout souci, toute crainte, toute inquiétude; nous serons gais auprès d'elle: elle est si heureuse quand elle nous voit rire! et nous ne pleurerons que dans les ombres de la nuit, nous ne dirons nos chagrins que lorsque nous serons là tous deux sous le chêne séculaire... Frère, dis-moi tout, crois-moi: quand on souffre à deux, on souffre moins.

Les deux enfants entrèrent dans la chaumière, marchant avec précaution sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller la veuve qui dormait d'un sommeil agité. Ils s'arrêtèrent un instant devant le lit de douleur et versèrent des larmes en contemplant Rose.

— Je le jure devant Dieu, fit Joseph bien bas en étendant les deux mains sur la tête chauve de Rose, je le jure, je ne suis point coupable! Ce n'est pas moi qui lui ai fait tant de mal.

Le pauvre enfant ne put continuer. Madeleine

l'entraîna sur le seuil, le força à s'y asseoir, lui prodigua mille caresses.

— Quelque chose me dit qu'elle ne mourra pas, répéta-t-elle cent fois. Dieu est si juste et si bon, nous la soignerons si bien ! Frère, ne pleure donc pas, car c'est moi que tu ferais mourir ! Allons, dis-moi ton secret, aie confiance en ton amie, ta sœur, ta compagne d'infortune et de misère... Il faut bien que nous nous prêtions mutuellement appui, puisque, abandonnés et errants sur le chemin de la vie, nous tomberions à tout pas si nous ne nous donnions la main. Nous souffrirons ensemble, nous pleurerons ensemble, nous travaillerons, nous nous aimerons, et le bon Dieu bénira encore les deux pauvres orphelins.

— Tu es si jeune ! fit Joseph. Tu ne comprendras peut-être rien à mes paroles.

— A quatorze ans, interrompit l'enfant, à quatorze ans ne pas comprendre ce qui afflige un frère chéri ! Apprends qu'à tous les âges, frère, la femme sait souffrir et aimer.

— Eh bien ! petite sœur, reprit le fils de Pierre Dubuc bien bas et en inclinant son front pâle sur l'épaule de la gentille Madeleine, eh bien ! tu vas frémir d'horreur... Mais que la malédiction et

l'anathème ne souillent point tes lèvres ! Garde-toi de mépriser et de maudire celui que tu dois aimer et respecter.

Le jeune homme s'arrêta. Il pleurait, et Madeleine, redoublant ses caresses, mêlait ses larmes aux siennes.

— Oui, ma sœur, ajouta Joseph après un long silence et d'une voix entrecoupée de sanglots, oui, nous sommes les enfants d'un père déshonoré, d'un escroc, d'un vil scélérat...

— C'est toi, Joseph, s'écria la jeune fille avec une véhémente douleur, c'est toi qui oses prononcer de telles paroles ? Ah ! fils dénaturé, tu insultes au malheur du meilleur des pères ! Parce qu'il est pauvre, tu t'imagines qu'il est coupable... As-tu oublié comme il était honoré et chéri au hameau ? As-tu oublié que le riche se découvrait à son approche, que le pauvre baisait la trace de ses pas ? As-tu oublié que celui qui avait faim s'asseyait à la table de famille, que celui qui avait froid prenait place au foyer dans la maisonnette de François Levaux, que celui qui pleurait venait pleurer à la chaumière et s'en retournait consolé ? As-tu oublié que le nom de l'heureux Pierre était dans toutes les bouches et qu'on ne le prononçait jamais

qu'avec des paroles de louange et de bénédiction?

— Pauvre sœur! fit Joseph avec de gros soupirs; on ignorait comme toi le fatal secret.

— Ce secret, quel est-il? demanda Madeleine épouvantée.

— Sœur, reprit Joseph, parlons bien bas; car je craindrais que les pierres de la cabane ne s'ébranlassent d'elles-mêmes à une telle confidence; car je craindrais que l'indiscret écho n'allât apprendre à tous le déshonneur de l'heureux Pierre!

— Mon Dieu! s'écria Madeleine avec anxiété en pressant son visage dans ses deux mains glacées d'effroi.

— C'était un soir, fit mystérieusement Joseph, il y a quelque dix ans... François Levaux gisait sur un lit de douleur dans la grand'chambre de sa maisonnette... La vie s'éteignait peu à peu sur son pâle visage; ses joues creuses et ridées étaient sillonnées par les grosses gouttes de cette sueur froide qui annonce le dernier soupir, par ces larmes, symboles de destruction, que laisse échapper le mourant; ses lèvres étaient déjà glacées et livides, son front chauve se couvrait des ombres de la mort....

— Frère, j'ai peur!... murmura Madeleine en

se pressant contre son frère, en jetant autour d'elle un regard de terreur.

— Un seul homme, continua Joseph, veillait près du lit du mourant; cet homme se hâtait d'écrire sur une feuille arrachée à un livre de prières: « Tout ce que je possède, ma cabane, le champ qui l'entoure, je le lègue à mon neveu Pierre Dubuc. » Cet homme, plaçant la plume dans la main défaillante du vieux magister, lui faisait tracer au bas de ces deux lignes le nom de François Levaux. Et François Levaux semblait revenir à la vie, reprendre ses sens et à demi ses forces pour s'opposer à cet acte qu'il désavouait. Et François Levaux tentait de déchirer la feuille de prières, et il voulait résister à celui qui le contraignait, et il murmurait de sa voix mourante : « Mon filleul, Jérôme Bertholet, est l'enfant que Dieu m'a donné! » Et le scélérat, ayant couronné son œuvre d'iniquité, pressa le moribond dans ses bras vigoureux comme dans une étreinte filiale, et quand il le replaça sur sa couche, le moribond n'était plus qu'un cadavre... Il courut au coffret de bronze où le magister avait caché trois pièces d'or, et il déchira l'acte qui contenait ces dernières volontés du défunt: « Je donne tout à mon filleul Jérôme Bertholet. »

— Frère, j'ai peur! répéta Madeleine en inclinant à son tour son front brûlant sur l'épaule de Joseph.

Mais Joseph ne l'entendait plus. Tout entier à sa douleur, murmurant mille fois : « Cet homme, c'était l'heureux Pierre! » il se laissait aller à un violent désespoir.

Plus d'une heure se passa, pendant laquelle les deux orphelins incapables, l'un de continuer son récit, l'autre de faire une question, confondirent leurs larmes et leurs sanglots.

— Et ce secret, ce secret affreux, ce mensonge épouvantable, demanda Madeleine, qui a osé le révéler?

— Le témoin, la victime, le voisin Jérôme, balbutia Joseph.

Madeleine trembla.

— Le voisin Jérôme, cet homme respecté de tous, béni du ciel; cet homme qui voyait trois fils et quatre filles environner sa table; cet homme dont les vieillards mêmes admiraient la sagesse et que les jeunes gens honoraient du nom de père; cet homme que l'on pouvait à juste titre appeler l'heureux Jérôme, car chaque année ses champs se couvraient de moissons jaunissantes, ses étables se

remplissaient de blancs agneaux, cet homme était-il susceptible de mensonge ?

— Frère, fit la jeune fille d'un ton pénétré, je partage la vénération dont on entoure le voisin, et pourtant un je ne sais quoi semble me dire au fond du cœur que Jérôme n'est peut-être pas aussi sage, aussi vertueux qu'on le pense. As-tu remarqué cet air sombre qui règne sur son front, ces nuages de tristesse et de douleur qui semblent y passer, cette inquiétude qui se lit dans son regard, cette pâleur qui parfois vient ternir son visage? C'est en vain qu'on cherche dans tous ses traits le calme et le bonheur qu'y imprime d'ordinaire le témoignage d'une bonne conscience.

— Tu t'oublies, Madeleine. Le respectable pasteur de Saint-Just ne nous a-t-il pas dit que nous ne devons jamais soupçonner le mal, que nous devons toujours supposer de bons sentiments au prochain?

— Oui, frère, mais je défends celui qui m'a donné la vie. Veux-tu que j'accorde plus de confiance aux paroles d'un étranger qu'à celles de mon père? Or, l'heureux Pierre a toujours dit : *Mon héritage*, en parlant de la maison et du champ de François Levaux, et personne, personne au monde ne lui a jamais contesté ce droit.

— Écoute donc, petite sœur, écoute donc la fin de mon récit. A peine Dubuc avait-il déchiré le testament véritable du magister, qu'il se trouva en présence de celui qu'il venait de déposséder. Il comprit que laisser divulguer cette action infâme, c'était le déshonneur, et il s'écria : « Jure-moi, Jérôme, jure-moi sur ta vie et ton âme que tu garderas le silence; jure-moi que tu me laisseras l'héritage de François Levaux, et moi je te jure que je te donnerai quatre fois ce que vaut l'héritage... Si je meurs avant d'accomplir mon serment, viens le révéler à mes enfants, et tous deux, j'en ai l'espérance, respecteront assez la mémoire de leur père pour renoncer à l'héritage et ensevelir dans leur cœur cet affreux mystère. » Et le serment fut proféré de part et d'autre sur le cadavre de François Levaux... J'ai obtenu de Jérôme de laisser mourir Rose en paix dans la cabane. Quand elle aura fermé les yeux, sœur, nous porterons sur nos épaules celui que nous aimerons et vénérerons toujours, celui qui ne s'est rendu coupable que par amour pour nous, et nous irons où il plaira à Dieu... En retour de cette concession, ajouta Joseph après une longue pause pendant laquelle le silence ne fut troublé que par les sanglots des orphelins, j'ai

promis à Jérôme de lui payer 10 écus chaque année jusqu'à la mort de grand'mère. Voilà, petite sœur, le secret de mes veilles prolongées. Il me fallait gagner 40 écus pour aujourd'hui. Je suis certain qu'il y avait plus de cette somme dans la tirelire. O mon Dieu! qu'allons-nous devenir maintenant?

— Tu avais promis à grand'mère de lui révéler aujourd'hui le secret, lui aurais-tu dit tout?

— Oh! non, petite sœur. Je lui aurais dit seulement : « L'heureux Pierre doit 100 écus à Jérôme, et je me suis engagé à les rendre en dix fois, c'est-à-dire à payer 10 écus tous les ans à la Saint-Jean.

— Mais aujourd'hui qu'as-tu fait? demanda encore la jeune fille.

— Le berger Colas faisait la Saint-Jean; j'ai gardé son troupeau, préférant gagner ma journée que de l'employer à la promenade. Ce soir, j'ai dû attendre le retour de Colas. J'avais chargé Henri de vous prévenir. Le malheureux! le misérable! grand'mère veut me le donner pour ami... Elle ignore qu'il me reproche à toute heure la ruine et la honte de l'heureux Pierre, elle ignore que chaque jour il appelle de tous ses vœux la mort de Rose pour jouir de l'héritage de François Levaux! S'il venait nous offrir de l'argent dimanche, c'était

pour savoir si nous avions les 40 écus... Ah ! je ne saurais soupçonner d'autre que lui de les avoir enlevés...

Les orphelins continuèrent encore bien longtemps à s'entretenir sur le malheur qui les accablait, sur les tristes destinées de l'heureux Pierre, sur le respect et l'amour qu'ils prodigueraient jusqu'au dernier soupir à celui qui leur avait donné la vie, sur les soins dont ils entoureraient les vieux ans de Rose.

Le lever du soleil les surprit sous le grand chêne, pleurant et priant, demandant au bon Dieu de leur conserver la grand'mère et de leur accorder le courage et la résignation dans l'adversité.

Pauvres enfants ! Les épreuves que le Seigneur leur réservait devaient être dures, terribles ! Mais il permet souvent ici-bas, pour notre bien à tous, que le coupable l'emporte un peu de temps sur l'innocent, le fort sur le faible; que le juste soit calomnié, méprisé, outragé, se réservant le grand jour de la justice et des vengeances.

VI.

Rose dormait encore quand le lendemain, dès le matin, Jérôme Bertholet se présenta à la cabane. Il repoussa les enfants qui, se jetant à ses pieds, embrassant ses genoux, le suppliaient d'attendre au moins que leur grand'mère fût rétablie pour prendre des voies de rigueur contre la veuve et ses orphelins.

— Non, en vérité, s'écria le voisin; non, je ne laisserai pas échapper la bonne occasion qui se présente de rentrer dans une partie de mon argent. Je ne prétends point vous chasser de la chaumière, je ne veux que Babet. Babet n'est plus ce qu'elle était il y a trois ans; elle donne peu de lait, elle est devenue maigre. Je me soucie donc peu de la faire entrer dans mon étable, mais mon compère Guillaume, le boucher de Monistrol, la connaît bien et

il en donne encore 10 écus pour la mener à l'abattoir.

— Babet à l'abattoir! murmura Madeleine, les mains jointes convulsivement. Mais, voisin, fit-elle ensuite, ayez donc un peu de patience! Laissez-nous Babet, nous travaillerons avec tant de courage!

— Oui, toi peut-être, répondit Jérôme d'un ton narquois, mais celui-là seul qui peut travailler utilement dans la famille, sait faire joyeuse Saint-Jean avec son gain.

— Voisin, je vous jure..., s'écria Joseph.

— Ne jure pas, mon garçon, interrompit Bertholet, ne jure pas, car tu ne proférerais qu'un odieux mensonge. Que je plains Rose d'avoir vu naître un tel monstre!...

— Prenez garde, voisin, que je ne révèle le nom du coupable, fit le jeune homme en accompagnant ses paroles de gestes menaçants; prenez garde que je n'aille dire à M. le maire que l'auteur du vol n'est autre que Henri Bertholet!

— Pauvre fou! murmura Jérôme, qui ajoutera foi à tes paroles? quelles preuves as-tu contre mon fils? Oublies-tu donc que jamais ce mot de vol n'a été prononcé à Saint-Just? Riches ou pauvres,

nous dormons tous sans inquiétude. Chacun laisse ouverte la porte de la chaumière, et l'été nous reposons le plus souvent sous le chêne qui abrite nos toits, sans souci des gros sous, des boucles et des ajustements que nos ménagères étalent avec orgueil sur les planches de la grand'chambre. C'est en vain que tu voudrais faire prendre le change sur ce qui s'est passé ici hier matin ; nul autre que toi n'est coupable... D'ailleurs, parle, mon garçon, et je parlerai à mon tour. Tu veux essayer de flétrir le nom de Bertholet, tu n'y réussiras pas ; et moi je n'ai qu'un mot à dire, qu'un seul mot, et de toutes les cabanes s'élèvera une voix de malédiction et de mépris contre l'heureux Pierre, et chacun répétera : « Dieu est juste, l'*indiot* ne porte que la peine de son crime !... » Tu as peu de mémoire, Joseph, puisque déjà tu sembles avoir oublié le testament de François Levaux !...

— Oh ! ne prononcez pas ce nom, voisin ! s'écrièrent les deux enfants en mouillant de larmes les mains calleuses du laboureur.

Jérôme se tut. Si les orphelins n'entendaient point redire le nom du vieux magister sans verser des pleurs, il ne le rappelait, lui, qu'en tremblant, qu'en pâlissant, qu'en laissant échapper quelques-

uns de ces profonds soupirs qui vont jusqu'à l'âme.

— J'ai semé pour recueillir, se dit le misérable en entrant lentement dans la chaumière et en jetaut un regard satisfait sur le pauvre idiot et l'aïeule qui dormaient tous deux d'un sommeil inquiet et agité. Il y a trois ans, j'apportais ici la joie et le bonheur, c'était pour parvenir à y faire couler plus de larmes... L'heure de la vengeance, si impatiemment désirée, a enfin sonné. O toi que l'on nommait l'heureux Pierre, je veux, s'il se peut, ajouter encore à tes malheurs; toi, Rose, je veux te voir expirer dans le deuil et le mépris; Joseph et Madeleine, je veux qu'ils passent leur vie dans l'abjection et la misère...

Jérôme oubliait que ses malédictions contre le pauvre, la veuve et les orphelins montaient jusqu'à Dieu et attiraient sur sa tête coupable le courroux divin; il oubliait que les désirs du pécheur périssent avec lui !

— Eh bien ! la vieille, fit-il en éveillant brusquement Rose, eh bien ! c'était hier la Saint-Jean. Je viens chercher mes 30 écus.

La veuve ouvrit les yeux. Son regard était, comme la veille, hagard et incertain. Cependant, quand elle vit le voisin, elle parut se souvenir de

ce qui s'était passé, et, joignant avec angoisse ses pauvres mains maigres et décharnées, elle sembla supplier Jérôme. Mais Jérôme, insensible à cette muette prière, reprit aussitôt :

— Je sait tout, la vieille, je sais tout.. Je sais que le fils de *l'indiot* a fait joyeuse Saint-Jean en vidant la tirelire ; mais, peu m'importe à moi, je prends Babet en paiement.

Ces mots de joyeuse Saint-Jean, ce nom de Babet retentirent douloureusement aux oreilles de la grand'mère et lui rendirent le sentiment de ses souffrances.

— Joyeuse Saint-Jean !... Babet !... répéta-t-elle avec frénésie en se dressant comme un long fantôme sur sa couche de paille.

Alors elle aperçut Joseph et Madeleine qui pleuraient.

— O Joseph ! viens-tu donc pour repaître tes yeux de mes dernières souffrances ? s'écria-t-elle en gémissant. Viens-tu rendre, par ta présence, mes dernières convulsions plus horribles ? Viens-tu jouir de ton ouvrage en me voyant mourir ? Sois maudit mille fois, sois maudit pour l'amertume dont tu as rempli mes derniers jours, sois maudit pour ton odieuse ingratitude, sois maudit !...

En vain Joseph, en pleurs, protestant de son innocence, pressait-il les mains de Rose dans ses mains tremblantes ; en vain essayait-il de contenir la pauvre femme qui semblait à tout instant vouloir se briser la tête sur le pavé de la chaumière ; l'égarement de l'aïeule augmentait de plus en plus et en même temps sa voix s'affaiblissait en répétant toujours : Sois maudit ! sois maudit ! Au bout d'un quart d'heure à peu près, elle retomba épuisée sur sa couche.

Madeleine, toujours à genoux, remplissait l'air de ses gémissements ; le voisin, debout sur le seuil, le front pâle, mais l'œil étincelant et la bouche souriante, contemplait en silence cette scène de désespoir.

Quand il vit Rose évanouie, Joseph s'élança hors de la cabane.

— Je cours à Saint-Ferréol, chez le docteur ; veille bien sur grand'mère, dit-il à Madeleine en sortant. Voisin, Babet vous appartient, fit-il encore en passant près de Jérôme. Mais Dieu vous punira de votre odieuse conduite envers nous. Il voit nos larmes, il compte nos gémissements, et chacune de ces larmes, chacun de ces gémissements crient vengeance contre vous...

En achevant ces mots, le jeune homme prit en courant la route du hameau voisin.

La grand'mère était mieux quand l'homme de l'art arriva à la cabane, conduit par le fils de l'idiot. Pourtant le docteur prescrivit une potion, sans laquelle il n'osait promettre le rétablissement de Rose, et recommanda aux enfants d'éviter soigneusement toute émotion nouvelle pour la malade.

Joseph retourna aussitôt à Saint-Ferréol pour faire faire l'ordonnance. Il ne pensait point, le pauvre enfant, qu'il ne possédait plus rien au monde et qu'il ne pourrait avoir sa potion qu'avec de l'argent. Ce ne fut qu'en arrivant à la pharmacie qu'il en fit la réflexion. Mais refuserait-on un médicament à un pauvre ?

Trois fois il toucha le bouton de la porte et trois fois il s'éloigna vivement, craignant d'être repoussé ou vaincu par l'orgueil de demander l'aumône. Ne sachant quel parti prendre, il suivait au hasard l'une des longues rues du bourg quand il passa devant l'église. Il y entra, et, prosterné sur la dalle humide du sanctuaire, il réfléchit longtemps. La pensée que sa grand'mère ne se rétablirait peut-être point à cause de son orgueil, la honte d'essuyer un refus de la part du pharmacien l'accablaient

tour à tour. L'amour filial l'emporta pourtant : il sortait résolûment pour demander l'aumône, s'il le fallait, afin de se procurer le médicament prescrit, lorsqu'il se souvint tout à coup qu'il avait encore sur la poitrine son premier gain, ces bienheureux 20 sous qui avaient fait couler tant de larmes de joie, cette pièce d'argent, gage d'espoir et de bonheur, qui portait avec elle la bénédiction de son père, de sa vieille mère et les vœux de l'aimable Madeleine. S'en séparer était certainement bien pénible, car il lui semblait que sa félicité future y était attachée. Mais quel sacrifice pouvait lui coûter pour celle qui lui avait donné tant de soins, qui lui avait témoigné tant d'affection ?

Le pauvre enfant baisa mille fois sa précieuse relique, la pressa sur son cœur, la mouilla de ses larmes et entra chez le pharmacien. Il présenta en même temps son ordonnance et la pièce d'argent, sur laquelle on ne lui rendit rien.

Nous ne dirons pas la douce satisfaction qui remplit le cœur de Joseph en retournant au hameau : plus un sacrifice est pénible, plus est grand le contentement intérieur qui le suit. En vain la pensée de la malédiction prononcée sur lui par sa grand'mère se présentait horrible et accompagnée

de peines et de souffrances, en vain le souvenir de ce qui s'était passé la veille revenait à sa mémoire, en vain les craintes du présent, les inquiétudes de l'avenir passaient devant lui avec un long cortége de deuil et de larmes; il éprouvait une joie indicible, récompense de sa bonne action.

— C'eût été un odieux égoïsme, répétait-il, si j'eusse craint de me séparer de ce que grand'mère appelait un gage de bonheur; et d'ailleurs, était-ce cette pièce de vil métal qui pouvait attirer sur moi la bénédiction du bon Dieu? Ce qui plaît au Seigneur, c'est la vertu, c'est l'accomplissement des devoirs qu'il nous impose.

Cependant une scène déchirante se passait pendant ce temps à la cabane de Pierre : Jérôme y arrivait avec son compère Guillaume, le boucher de Monistrol.

— Dis donc, la vieille, je viens chercher Babet, fit-il en entrant dans la chaumière, sans s'informer si la malheureuse Rose pourrait supporter sa présence, entendre de sang-froid ses paroles.

Il aurait craint de lui épargner la moindre de ces peines qu'il se proposait d'accumuler sur cette famille qui, bien que dévorée par la misère, était pour lui encore un objet d'envie et de jalousie.

Mais Rose ne pensait plus aux choses de la terre : accablée par l'âge, par les affreuses émotions du matin et de la veille, abattue par la douleur, se sentant défaillante, il lui semblait toucher au dernier moment de sa trop longue existence et elle se préparait à paraître devant le juge suprême Elle repassait dans son cœur les fautes de sa jeunesse, se demandant avec effroi si ses souffrances amères avaient pu les racheter .. Parfois, un regard jeté sur le malheureux qui gisait auprès d'elle, lui arrachait des larmes.

— Mon Dieu ! appelez-nous tous deux, murmurait-elle bien bas, de crainte d'affliger la pauvre Madeleine qui s'empressait auprès d'elle. Que deviendrait-il sans moi ?...

Puis la pensée des enfants se présentait avec toute son amertume. Elle voyait Joseph marchant de faute en faute jusque sur le bord de l'abîme, elle voyait sa Madeleine repoussée de tous, passant ses jours dans le travail et la misère et mourant à la fleur de l'âge de chagrin et de désespoir... Oh ! alors, à cette lugubre image, elle voulait vivre encore ! Un remords, un remords affreux déchirait aussi son âme : cette malédiction prononcée sur la tête du fils de l'heureux Pierre.

— Il cause ma mort, il est vrai, fit-elle enfin à demi-voix, incapable de contenir plus longtemps sa profonde émotion, mais il est mon enfant !

— Enfant tout dévoué, hasarda Madeleine en pressant sur ses lèvres les mains brûlantes de l'aïeule.

Rose secoua tristement la tête en signe d'incrédulité, et pourtant elle jeta sur sa petite-fille un regard interrogateur qui semblait dire : Parle donc ; l'espoir me fait du bien.

— Mère, il est innocent ! reprit la jeune fille, encouragée par ce tendre regard. Mon cœur me l'avait dit, il ne m'avait pas trompée... Quand vous serez guérie, vous saurez tout et...

— Dis-moi tout, ma fille, balbutia Rose.

— Demain, mère, répliqua l'enfant en posant un doigt sur sa bouche souriante. Le docteur a prescrit aujourd'hui du calme et du repos.

L'aïeule ne dit plus rien. Elle sentait que la moindre émotion la ferait mourir, et si Joseph était innocent, elle voulait vivre encore.

En ce moment retentirent dans la cabane les gémissements de Babet, qui, ne connaissant que ses maîtres, refusait d'obéir au commandement, aux menaces, aux coups même du voisin et de son compère.

— Pauvre Babet ! fit Rose. Va, ma fille, va la conduire, afin de lui épargner au moins quelques souffrances jusqu'à sa dernière heure.

Madeleine obéit, et l'aïeule détourna ses yeux pleins de larmes, afin de ne point voir la nourrice de ses petits-enfants passer pour la dernière fois devant la petite fenêtre de la cabane qui s'ouvrait près de son lit.

Babet, heureuse quand elle aperçut sa jeune maîtresse, suivit en bondissant Jérôme et son bourreau.

— Retourne à la chaumière, Madeleine, dit celui-ci en voyant la docilité de la pauvre bête.

L'enfant quittait à regret celle qu'elle nommait sa compagne d'infortune ; mais, pensant que la veuve était seule, elle n'hésita pas. Quand elle eut disparu derrière la haie qui bordait la voie ferrée conduisant à Monistrol, Babet recommença ses plaintes et ses gémissements, refusa de marcher, se laissa traîner sur la terre...

Madeleine accourut en pleurs, et la vache obéissante reprit gaîment la route qui la conduisait à la mort.

Un vieux paysan, témoin de cette scène, s'étonna que la mère de l'idiot fût assez cruelle pour

envoyer à la boucherie la nourrice de sa jeune famille. Il interrogea la fille de Pierre.

— Jérôme, fit-il en apprenant ce qui se passait, je te donne 20 écus de la bête.

— Y penses-tu, mon homme? y penses-tu, Matthieu? murmura la ménagère qui marchait près de l'honnête paysan.

— Y pensez-vous, mon père? répéta une jeune fille d'une vingtaine d'années, qui, parée comme dans un jour de fête, suivait ses parents au gros bourg voisin.

— Ne suis-je point riche? répondit Matthieu en tirant de sa poche un petit sac de cuir tout rempli de pièces d'or.

— Mais, mon homme, c'est le produit de la vente du champ de la vallée, reprit la bonne femme. Tu sais bien que c'est pour faire la noce le jour des épousailles de notre fille et du garçon au berger Colas.

— Tu sais bien, père, que c'est pour acheter la toilette de la mariée et garnir les planches de ma chaumière de serviettes à liteaux rouges et de toile neuve, interrompit la jeune fille d'une voix suppliante.

— Femme, dit le brave homme les larmes aux

yeux, le souvenir de la douleur de la fille de l'*in-diot* troublerait ma joie au jour du mariage ; et toi, ma Périnette, seras-tu malheureuse pour avoir à ton bonnet ou à ton corsage quelques rubans de moins ? L'aumône n'est point un don, ma fille, c'est un prêt que nous faisons au bon Dieu. « Celui qui a pitié du pauvre donne à usure au Seigneur. »

Et il tira trois pièces d'or du petit sac de cuir, les remit à sa fille, en ajoutant :

— L'aumône n'appauvrit pas, mais elle porte bonheur. Que cet argent passe par tes mains, ma Périnette, afin que le bon Dieu benisse ton union !

Madeleine, reconnaissante, versait des larmes de bonheur, caressait Babet, s'agenouillait aux pieds du brave paysan, embrassait ses genoux, redisait mille fois :

— Les orphelins vous rendront tout, bon Matthieu, et ils mêleront chaque jour votre nom chéri à leurs prières.

Jérôme, peu satisfait, mais n'osant laisser voir son mécontentement, reçut les 20 écus et permit à la fille de Rose de reprendre avec Babet le chemin de la chaumière.

Madeleine retrouva Joseph sur le seuil.

Le jeune homme, inquiet d'abord de ne pas voir sa sœur à la cabane, Babet dans son étable ou sur le bord du ruisseau, soupçonna ensuite ce qui s'était passé. Il n'osait pénétrer dans la maisonnette par crainte que sa vue n'augmentât encore l'agitation de Rose et ne renouvelât les accidents du matin.

— Frère, le bon Dieu a pitié de nous, balbutia la jeune fille en se jetant dans ses bras.

Et elle lui raconta, en pleurant de joie, la belle action de l'honnête Matthieu.

Joseph mêla ses larmes d'attendrissement à celles de sa sœur, mais il pleura bien plus encore à l'assurance de l'enfant que l'aïeule avait souri d'espérance et de bonheur, quand elle lui avait protesté que son frère était innocent.

— Vois-tu, frère, ajouta l'aimable fille, je comprends bien maintenant le cœur de grand'mère. Ce qui l'afflige uniquement, c'est de te voir coupable. Si nous parvenons à la convaincre du contraire, elle retrouvera le calme et la résignation qui embellissaient ses vieux jours au sein de la profonde misère dans laquelle nous sommes plongés. Mais, comment faire? Je lui ai promis de lui dire tout. Pour prouver ton innocence, pour lui donner

l'explication de ton travail prolongé chez Nicolas Chaumel, il faut nécessairement lui révéler le crime de l'heureux Pierre, et le déshonneur de son propre fils ne la touchera-t-il pas plus encore que celui du fils de son enfant ?

— Dieu nous inspirera peut-être, petite sœur, soupira Joseph, qui frémissait encore au souvenir des paroles de malédiction prononcées sur sa tête innocente. Tiens, Madeleine, prions... Jamais je n'ai senti, comme dans ce moment, combien la prière doit apporter de consolation à l'âme affligée.

Et les deux orphelins s'agenouillèrent, et, enlacés dans les bras l'un de l'autre, ils supplièrent le bon Dieu de leur venir en aide, de leur conserver la grand'mère.

Le cœur le plus dur se fût attendri à ces accents naïfs et pleins d'amour... Dieu permit peut-être qu'ils parvinssent jusqu'aux oreilles de Rose.

— Madeleine, Joseph, murmura une voix connue et aimée.

Madeleine et Joseph s'élancèrent ensemble dans la chaumière, se tenant par la main, s'arrêtèrent un moment près de la couche où reposait l'aïeule, jetèrent en tremblant un regard sur la

mère de l'idiot, et, voyant son visage calme et souriant, s'agenouillèrent auprès d'elle.

Rose leva sur leurs têtes chéries sa main défaillante.

— Joseph, fit-elle, si tu es coupable, je te pardonne; si tu es innocent, je te bénis!...

Nous ne dirons pas la scène qui suivit, les transports des deux enfants, leurs serments, leurs larmes, leurs prières, le bonheur de l'aïeule...

— Mère, fit tout à coup la gentille Madeleine, le docteur a défendu toute émotion...

— O mes enfants! je veux vivre encore! murmura la bonne mère en s'arrachant aux embrassements des deux orphelins et en reposant sa tête blanche sur sa couche de paille. Mon Dieu, accordez-moi quelques jours...

— Mon Dieu, des années!... balbutièrent à demi-voix Joseph et Madeleine.

— Que je les voie heureux!... soupira la grand'-mère.

— Que nous fassions son bonheur!... dirent encore les enfants.

Et chacun acheva dans son cœur sa fervente prière.

Joseph pensa qu'il devait aller à la ferme pour

donner au moins l'explication de son absence pendant toute la matinée. Il fit donc de tendres adieux à la grand'mère, promettant de revenir bientôt si l'ouvrage ne pressait point, et partit.

Une heure ne s'était point écoulée, qu'une ombre d'homme passait légèrement devant la petite fenêtre qui s'ouvrait près du lit de l'aïeule, mais personne n'entra dans la cabane.

— Va donc voir un peu, ma fille, dit Rose, va, j'ai cru apercevoir ton frère. Pourquoi ne rentre-t-il pas ?

Et un vague pressentiment s'empara du cœur de la malade et des angoisses nouvelles l'oppressèrent.

Madeleine aussi avait vu Joseph, mais n'osait le dire.

Comme elle s'y attendait, elle le trouva sur le seuil. Il était pâle, ses lèvres étaient tremblantes; ses joues, sillonnées de larmes amères.

— Qu'as-tu, frère, qu'as-tu ? murmura la sensible Madeleine.

Joseph ne répondit pas, et Madeleine, craignant que le son de sa voix ne parvînt dans l'intérieur de la cabane, entraîna le malheureux enfant sous le vieux chêne témoin de tant de confidences, de tant de pleurs, de tant de prières.

— L'ouvrage ne presse pas? hasarda la petite fille, étonnée du long silence du jeune homme. Frère, ne te désole pas; tu travailleras mieux demain après une journée de repos.

Un seul mot s'échappa alors de la poitrine oppressée de l'infortuné, et ce mot était : Pauvre sœur!

Madeleine garda le silence : elle attendait une confidence, une peine nouvelle, sans doute, et elle s'apprêtait à la recevoir avec courage, à bénir même la main qui la lui envoyait.

— Eh bien! frère..., fit-elle après une longue pause.

— Pauvre sœur! reprit Joseph, plus d'ouvrage, plus de pain!...

La jeune fille frémit en inclinant son front dans ses deux mains tremblantes.

— En arrivant, continua Joseph, je me suis présenté devant Nicolas Chaumel, m'excusant de mon absence de ce matin. « Oui, la vieille Rose est malade, a aussitôt interrompu le fermier. Ceux du hameau disent même qu'on ne tardera pas à la porter en terre... Mais quel est le misérable qui causera sa mort? Nul autre que celui dont elle devait attendre soins, respect et amour, et qui

a rempli ses vieux ans d'amertume! Oh! sors d'ici, misérable! sors d'ici, monstre, parricide!... C'est en vain que tu élèverais vers moi tes mains suppliantes et coupables; c'est en vain que tes lèvres menteuses me feraient entendre des mots d'innocence et de repentir... Je ne veux pas qu'il soit dit que Nicolas Chaumel, qu'on surnomme le juste et l'honnête homme, a jamais reçu un voleur sous son toit... Va, cherche de l'ouvrage, mais toutes les portes se fermeront devant toi, toutes les oreilles seront sourdes à tes prières; mais tes larmes n'attendriront personne, mais les paroles dorées que tu sais débiter si bien ne toucheront plus les cœurs...» Et je suis sorti, ajouta Joseph d'une voix lente et entrecoupée de sanglots, et j'ai passé par le village pour regagner la chaumière. O ma sœur! aie pitié de moi, cache-moi, cache-moi, que nul ne s'aperçoive.....

Ce disant, le pauvre enfant inclinait son front dans les bras défaillants de Madeleine, couvrait ses mains de larmes brûlantes.

— Sœur, répétait-il, sœur, tous ceux de Saint-Just accourus sur leurs seuils pour insulter au malheur, disaient sur mon passage en me montrant du doigt à leurs petits enfants: « C'est le fils de

l'*indiot!* Joseph le menteur! Joseph le voleur! Joseph le parricide!... Honni! honni soit-il!... » Et moi, je criais que j'étais innocent..... Je voulais prononcer le nom de Henri Bertholet; mais Jérôme était là, était là toujours, suivant tous mes pas, me menaçant du geste et du regard, et j'ai sacrifié mon honneur à l'honneur de mon père...

— Frère, c'était ton devoir..., balbutia la jeune fille en comblant de caresses l'infortuné qu'elle soutenait dans ses bras. N'entends-tu pas au fond de ton âme une voix qui t'approuve et qui te dit sans cesse: Courage, courage! .. Le temps des épreuves finira, si tu les supportes avec patience... Courage! de longs jours et le bonheur sont promis à celui qui honore son père...

— De longs jours, sœur, de longs jours!... répéta Joseph avec un déchirant sourire. C'est à peine si je connais la vie, et déjà elle me fatigue et m'oppresse... Tiens, à toi je ne cache rien... eh bien! là-bas en passant près de la rivière, j'ai eu cent fois la pensée de me précipiter dans ses eaux troubles et fangeuses; un moment, je me suis arrêté sur ses bords, mais il m'a semblé entendre murmurer dans les roches voisines les voix de maître Jean et de grand'mère, et ces voix di-

saient : « C'est un crime... D'ailleurs, celui-là est un lâche, qui ne sait supporter les peines de la vie et qui cherche dans le tombeau une paix qu'il ne trouvera point, car les vengeances de Dieu poursuivent l'homme jusqu'au delà de la tombe... »

Joseph se tut. Il pleurait sans contrainte dans les bras de sa sœur, qui, mêlant ses larmes aux siennes, le comblant de caresses, redisait mille fois :

— Pauvre frère! pauvre frère! Pleurons ensemble, nos pleurs seront moins amers... Et bonne mère! fit-elle tout à coup, bonne mère, que lui dire?

— La vérité! soupira le malheureux enfant en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, la vérité!... Elle me croira coupable, mais n'importe...

Les deux enfants entrèrent dans la chaumière, se tenant par la main, les yeux baissés et pleins de larmes, le front pâle...

Rose jeta sur eux un demi-regard, comprit tout, et, croyant du fond de l'âme au repentir sincère, mais non à l'innocence de son petit-fils, elle lui tendit une main tremblante que le jeune homme couvrit de baisers et de pleurs...

Le lendemain, il sortit dès le matin pour cher-

cher de l'ouvrage. Comme le lui avait prédit Nicolas Chaumel, toutes les portes se fermèrent devant lui.

— Prenez garde, criait-on d'un seuil à l'autre dans l'humble hameau de Saint-Just, prenez garde, c'est Joseph le voleur! Joseph le parricide! Prenez garde!... Il souillerait nos cabanes, il apporterait sous nos toits la malédiction divine qui le suit en tous lieux. Cultivés par ses mains coupables, nos champs ne produiraient plus que des ronces; soignés par lui, nos brebis resteraient stériles... Que ses paroles ne frappent pas les oreilles de nos fils, car elles distillent un poison qui donne la mort... Prenez garde!

Le bon fils se traîna péniblement dans les rues tortueuses du village, couvert des huées des ménagères, suivi d'une troupe d'enfants qui, lui jetant des pierres, chantaient d'une voix lente et monotone :

— C'est le fils de l'*indiot!* Joseph le voleur! Joseph le parricide!... Malheur, malheur!

Et partout, comme la veille, se montra le visage détesté de Jérôme Bertholet... Cet homme, qu'on nommait le sage, chemina près de l'infortuné quand il vit son front pâle se couvrir de honte,

quand il vit ses mains crispées se tordre convulsivement... Tous croyaient qu'une aimable charité le portait à encourager au repentir le coupable Joseph. Non, il lui disait tout bas :

— Je lis dans ton regard que tu veux accuser Henri Bertholet... Sache que rien ne m'est plus cher que l'honneur de mon fils et que, pour le venger, je ne craindrai ni de violer le serment juré sur le cadavre de François Levaux, ni de révéler la honte de l'heureux Pierre !...

— Tu sais donc qu'il est coupable, ton fils, hasarda plusieurs fois à voix basse le pauvre Joseph, tu sais donc qu'il est coupable, puisque tu redoutes que je prononce son nom ?

— Toi seul est coupable, fit Jérôme d'une voix sombre et farouche en accompagnant ses paroles d'un geste menaçant. Celui qui est né de Pierre Dubuc a pu seul commettre un acte aussi infâme. Tel père, tel fils...

Joseph ne dit plus rien. Il s'éloigna rapidement de ce village où il avait tant souffert, où chacun de ses pas avait été marqué par une humiliation nouvelle. En passant devant l'église, il vit sous le porche le vénérable pasteur de Malmont, qui lui tendait la main en versant des pleurs ; en passant

devant l'école, maître Jean qui lui ouvrait les bras... Il détourna la tête. Sans doute il aurait trouvé dans le cœur du bon prêtre, dans le cœur du digne magister de véritables consolations ; mais il lui aurait fallu peut-être révéler le secret, le déshonneur de l'heureux Pierre!

— Eux aussi me croient coupable, murmura-t-il à demi-voix. Que ne puis-je me jeter à leurs pieds, leur dire que je suis innocent, que je n'ai point oublié leurs sages leçons, leurs vertueux exemples, que je ne les oublierai jamais, que je ne suis point un ingrat!...

En traversant la prairie qui séparait le hameau de l'humble habitation de Rose, Joseph ne prononça plus que des mots incohérents, que ces noms de voleur, de parricide, qui, comme un glaive cruel, avaient transpercé son âme. En même temps il se frappait la poitrine comme s'il était coupable, attestait le ciel, maudissait la vie ; mais au sein de son égarement même, il ne redisait le nom de l'heureux Pierre qu'avec des paroles d'amour et de bénédiction.

VII.

En arrivant à la chaumière, Joseph était incapable de donner aucune explication sur ce qui s'était passé. En proie à un affreux délire, dévoré par une fièvre ardente, il ne comprenait même plus les questions pressantes, les prières de l'aïeule et de l'aimable Madeleine; il restait insensible à leurs caresses, voyait couler leurs larmes avec indifférence et se riait de leurs angoisses.

— Frère, tu sais bien que je suis ton amie, la confidente de toutes tes pensées, essaya de lui rappeler la jeune fille en l'entraînant sous le chêne de la cabane. A moi, tu diras tout, n'est-ce pas?

Joseph parut revenir à lui dans ce lieu où il avait dévoilé à l'orpheline le fatal secret. Une lueur de raison passa rapide dans son regard farouche et incertain.

— Frère, reprit Madeleine en pressant dans ses mains les mains brûlantes du jeune Dubuc, frère, dis-moi donc encore une fois le testament de François Levaux...

Ce nom ne produisit pas sur l'esprit égaré du jeune homme l'effet qu'elle en attendait. Un rire affreux s'échappa de ses lèvres pâles.

— Dis-moi, frère, ajouta Madeleine effrayée et tremblante, dis-moi la honte de l'heureux Pierre...

Le rire expira alors sur les lèvres du malheureux. Tous ses traits se contractèrent. Il enlaça l'orpheline dans ses bras, colla la bouche à son oreille et d'une voix lugubre murmura bien bas :

— C'est le fils de l'*indiot!* Joseph le voleur! Joseph le parricide!... Honni soit-il! Malheur! malheur!...

Et, répétant mille fois : Malheur! malheur! le fils de l'idiot s'évanouit dans les bras de sa sœur.

Il fut soixante jours entre la vie et la mort.

Dirons-nous pendant ce temps les regrets et les larmes de Rose, la douleur, les prières et les veilles de l'orpheline? Dirons-nous la misère horrible qui régna à la chaumière? Dirons-nous la charité du bon Matthieu, qui, ayant fait joyeuse noce le jour des épousailles de sa fille et du berger Colas et

s'imaginant, peut-être avec raison, que le souvenir de sa bonne action avait rendu en ce jour la joie plus parfaite, vint bien souvent caresser Babet, encourager l'orpheline, et ne manqua pas chaque fois de déposer secrètement à la porte de l'étable quelque argent ou quelques provisions en répétant toujours : Dieu bénira ma Périnette, car l'aumône enrichit. Dirons-nous les longues et tristes réflexions de l'aïeule assise sur son escabelle auprès du grabat où gisaient son fils et son petit-fils ? Dirons-nous combien de fois la bonne femme s'écria en levant les mains au ciel : « C'est un affreux mystère... Mon Dieu ! rendez-moi mon enfant... »

— Ceux de Saint-Just l'ont méprisé, repoussé, insulté, maudit, faisait l'orpheline en gémissant, et pourtant il n'est point coupable !

— Il est repentant..., répondait Rose. Ma fille, oublies-tu la profonde tristesse qui l'accablait depuis deux mois, ses paroles inintelligibles, son soin constant à éviter tout rapport, toute conversation avec nous, ses longues absences ? Oublies-tu que j'ai cherché en vain sur sa poitrine ce gage de bonheur que j'avais attaché à son cou, cette pièce d'argent qui portait avec elle la bénédiction de son père et de la mère de son père ? Il est re-

pentant ! répétait-elle. Mon Dieu ! rendez-moi mon enfant !... Je le bénis, je lui pardonne... Bénissez, pardonnez aussi. Il est repentant !

— Il expie les fautes de son père, murmurait bien bas l'orpheline.

Et en même temps elle baisait avec respect et amour le front déjà chauve de Pierre l'idiot, et son cœur s'élevait à Dieu dans une muette prière qui voulait dire : Que bénis soient et le père et le fils !

— Et cette voix qui sort contre lui de chaque cabane, reprenait Rose, et cette indignation de Nicolas Chaumel, tout cela ne dit-il pas qu'il est coupable ?

Mais qu'il fût coupable ou non, l'aïeule n'en gémissait pas moins sur l'état affreux où elle le voyait réduit ; mais elle n'en était pas moins dévorée par le remords qu'avait laissé en son âme la malédiction cent fois appelée par elle-même sur la tête de son petit-fils.

Le souvenir de cette malédiction, la pensée du testament et de la mort de François Levaux qui ne le quittait plus, la crainte de voir révéler la honte de son père, le déshonneur attaché à ce nom de Dubuc que jusque-là il avait porté avec tant d'orgueil, le chagrin de se voir accusé d'un acte infâme

qu'il n'avait point commis, le désespoir que lui inspirait la misère affreuse dans laquelle était plongée sa famille, les affronts qu'il avait reçus au hameau avaient trop douloureusement frappé le cœur du jeune homme pour que son courage pût résister à des coups si violents.

Quand notre moral s'affaiblit, nous tombons dans une langueur qui nous conduirait infailliblement au tombeau si l'espérance, présent le plus beau que Dieu ait fait aux hommes, ne nous rappelait à la vie.

Joseph, repoussé par tous ceux qui lui avaient jusque-là témoigné autant d'intérêt que d'amitié, comprenant trop bien que la grand'mère pardonnait, mais ne croyait pas à son innocence; que le respectable pasteur de Saint-Just et le maître d'école ne lui offraient, en lui tendant les bras, que pitié et compassion; Joseph, blessé à la fois dans son honneur, dans ses affections, dans son orgueil, n'avait plus d'espérance. Dieu l'avait regardé avec amour quand il l'avait privé de la raison en le visitant par la maladie. Si les souffrances morales se fussent jointes aux souffrances qui accablaient son pauvre corps, il serait descendu dans la tombe.

Madeleine savait bien cette influence du moral sur

le physique ; aussi épia-t-elle avec une sollicitude toute maternelle les premières lueurs de raison dans cet esprit si profondément égaré par la douleur, afin d'offrir à cette âme engourdie, dont le réveil pouvait être si affreux, toutes les consolations possibles. Mais en vain conjura-t-elle le Seigneur de faire éclater l'innocence de son frère, de confondre le coupable. Le temps marqué pour la justice divine n'était point accompli ; mais si Dieu laissait ses enfants dans le deuil et dans les larmes, c'était pour accorder à un pécheur des jours de repentir et de pénitence. Et d'ailleurs, il afflige ceux qu'il aime ; il les visite souvent par la tristesse, par la maladie, par les pertes, par les humiliations ; il permet qu'ils soient calomniés, persécutés... ; mais son regard d'amour ne les quitte point, et il se réserve d'essuyer les larmes qu'il a fait couler, de changer en joies ineffables les plus amères souffrances... Job voit une tribu d'Arabes pillards lui enlever ses bœufs et ses ânesses, le feu du ciel dévorer ses troupeaux, des cavaliers lui emmener ses chameaux, un vent furieux renverser la maison où ses enfants étaient rassemblés, une plaie horrible couvrir son corps, ses amis et sa femme même se tourner contre lui... Il souffre avec patience, et

Dieu guérit ses maux, lui rend au double tout ce qu'il a perdu.

Ce fut un moment de bien douce jouissance pour l'aïeule et sa petite-fille que celui où Joseph, sortant enfin de l'anéantissement dans lequel il était plongé, jeta un regard de reconnaissance sur les deux femmes agenouillées près du lit. Il pleura, et les larmes le soulagèrent.

— Tu es mon enfant chéri! s'écria Rose en le pressant dans ses bras maternels. Reviens à la santé, et tu me verras revenir bientôt à l'espérance et au bonheur.

Ces mots : Espérance et bonheur, ces autres mots que murmurait l'aimable Madeleine : Le bon Dieu aura pitié de nous et nous bénira, il se nomme lui-même le soutien de la veuve et le père de l'orphelin, calmèrent les transports de douleur qui se renouvelaient déjà dans l'âme du jeune homme au souvenir de tout ce qui s'était passé.

— Frère, du courage! fit la fille de Pierre quand elle se trouva seule près du malade, du courage!... Dieu ne saurait abandonner ceux qui se confient en lui... Un jour viendra, car le Seigneur est juste, un jour viendra où ton innocence sera reconnue, proclamée, où ceux qui t'ont faussement accusé seront

confondus, où ceux qui t'ont méprisé et maudit te béniront et te vénéreront.

— Dieu est juste ! répéta Joseph avec une profonde douleur, Dieu est juste !... Un jour viendra-t-il donc aussi où le crime de l'heureux Pierre sera dévoilé?...

— Frère, reprit vivement la jeune fille, le crime de l'heureux Pierre restera enseveli dans le secret; car Dieu a donné à l'heureux Pierre un fils et une fille qui expieront sa faute et qui sauront noblement renoncer à l'héritage de François Levaux !... Nous souffrirons ensemble, frère, nous pleurerons ensemble, nous travaillerons, nous nous aimerons, et le bon Dieu nous bénira.

Ces paroles que dictait le cœur, ces paroles prononcées par une voix aimée avaient un charme tout particulier qui endormit les angoisses du fils de Pierre et lui rendit l'espérance. Autant, il n'y avait qu'un moment encore, la vie s'était montrée pénible et douloureuse à son imagination troublée, autant maintenant elle lui apparaissait calme, heureuse, riante...

— Nous souffrirons ensemble, répéta-t-il d'une voix lente et en jetant sur sa sœur un regard plein d'amour. Nous pleurerons ensemble, nous travaillerons.

Il n'acheva pas ; mais croisant les mains, fermant les yeux, il redit une fois encore dans son âme ces mots qui étaient toute sa consolation :

— On ne sait pas tout ce qu'il y a de joie à mêler ses peines et ses pleurs, à travailler pour l'auteur de ses jours !...

Joseph se rétablit promptement. Quand on a dix-huit ans, quand on a l'espoir, quand on aime la vie, la santé revient vite.

Avec les forces se ravivèrent le désir impérieux du travail, la honte de recevoir les dons du bon Matthieu.

— C'est un prêt, frère, nous lui rendrons tout. Nous lui rendrons aussi les 20 écus qu'il a donnés pour racheter Babet, se hâtait de dire Madeleine en voyant rougir Joseph quand l'aïeule, revenant de l'étable après le départ de l'honnête paysan, en rapportait toujours quelques gros sous ou quelques provisions. Nous travaillerons avec tant de courage...

— Travailler ! exclamait Joseph avec douleur. Qui voudra employer le fils de l'*indiot*, le voleur, le parricide ?...

L'aïeule et Madeleine se taisaient, tremblantes au souvenir de Nicolas Chaumel.

— Dieu aura pitié de nous, s'écria un matin le bon fils au réveil de Rose, qu'il épiait depuis plusieurs heures. Cette nuit, il m'a inspiré une excellente pensée : de l'ouvrage, j'en aurai à Monistrol ou à Yssingeaux.

— Pas à Yssingeaux, Joseph ! murmura Madeleine. Tu y retrouverais Henri Bertholet, le mauvais génie de la cabane de Pierre.

— A Monistrol ou au Puy, fit le jeune homme.

— Au Puy ! c'est si loin !... soupira l'aïeule.

Il fut convenu que Joseph essaierait d'entrer à la rubanerie de Monistrol, et, depuis ce temps, désireux d'alléger la misère de la famille, désireux de prouver à sa grand'mère son innocence et son dévouement par son assiduité au travail, le fils de Pierre alla de mieux en mieux.

Mais, à mesure qu'il revenait à la vie, la pauvre Rose semblait s'incliner vers la tombe. Dévorée de chagrin pour le présent et d'inquiétude pour l'avenir, ne portant qu'avec impatience le déshonneur que l'action de son petit-fils avait attaché au nom de Dubuc, nom synonyme autrefois d'heureux, de brave et d'honnête; abandonnée tout à coup des forces factices que lui avaient données ses craintes pour la santé de son cher enfant et qu'avaient épui-

sées ses longues veilles près du lit de douleur ; tourmentée à la pensée de la cruelle séparation qui se préparait, elle devenait de plus en plus triste, de plus en plus sombre, de plus en plus faible, de plus en plus pâle...

Madeleine et Joseph l'observaient en silence. En vain ils répétaient chaque jour dans leurs étreintes fraternelles : Nous souffrirons ensemble. Ils souffraient secrètement d'une souffrance au-dessus de toutes les souffrances, d'une inquiétude au-dessus de toutes les inquiétudes, la crainte de la mort prochaine de la grand'mère, et aucun d'eux n'osait dire à l'autre pourquoi il mouillait de larmes brûlantes la paille de la couche, pourquoi il passait la moitié de la nuit en prières, pourquoi il écoutait avec angoisse la respiration oppressée de Rose, pourquoi il offrait son bras à la pauvre femme quand elle voulait aller s'asseoir sous le chêne séculaire ou seulement près du lit de l'idiot.

Joseph ne parlait plus du départ, Madeleine évitait de mêler à la conversation les noms de la ville ou du canton ; Rose n'en disait rien non plus, et souvent, bien souvent on restait de longues heures à la chaumière sans qu'aucune parole n'y fût prononcée, tant étaient profondes et pénibles les réflexions de chacun.

Pourtant la misère allait croissant, les visites du bon Matthieu devenaient plus rares, car le brave homme était tourmenté par sa goutte et d'ailleurs gêné dans la pratique de ses bonnes œuvres par sa ménagère qui, peu persuadée que l'aumône enrichissait, grommelait chaque fois qu'elle voyait son mari suivre le sentier de la chaumière de Dubuc. Il fallait nécessairement prendre un parti.

— Je partirai demain, petite sœur, fit un jour tristement le fils de l'heureux Pierre.

Madeleine laissa tomber sa tête sur l'épaule de son frère et ne répondit pas. Les deux orphelins restèrent dans les bras l'un de l'autre pendant plus d'un quart d'heure. Ils ne se parlaient pas, mais ils se comprenaient : Madeleine disait dans son muet langage : Tu m'abandonnes au moment le plus pénible, au moment où je vais rester seule à la cabane avec l'infortuné qu'on nomme Pierre l'*indiot*.., Et Joseph semblait répondre par ses caresses et par ses larmes : Pauvre sœur, qui te donnerait du pain ? Je souffre plus que toi, car elle mourra en me croyant coupable, et son petit-fils n'aura pas la triste consolation de lui fermer les yeux...

— Courage !... fut le seul mot qu'échangèrent avec mille baisers le frère et la sœur.

Ils se couchèrent près de l'aïeule, mais ils ne dormirent pas.

— Demain ! répétait Joseph en son âme, demain quitter pour toujours le toit témoin à la fois de tant de peines, de tant de souffrances et de tant d'affection...

— Demain ! murmurait aussi l'aimable Madeleine, demain !..

Mais elle n'en disait pas davantage. Ce mot de demain lui inspirait une douleur telle, qu'elle ne pouvait s'en rendre compte à elle-même et dont elle cherchait en vain l'allégement dans la prière.

Le lendemain, en effet, devait être un terrible jour !...

Joseph se leva à l'aurore : il voulait, avant le départ, aller prier une fois encore sur le tertre bénit où dormait Jeanne Bertrand. Au retour du cimetière, il s'agenouilla près de Rose et lui annonça en pleurant que le moment de la séparation était arrivé, qu'il fallait enfin qu'il s'arrachât à ses soins, à son amour, qu'il allât chercher à Monistrol de l'ouvrage pour lui, du pain pour la famille. Un déchirant sourire effleura les lèvres de l'aïeule.

— Ne pars pas aujourd'hui, mon enfant, dit-elle avec un accent de douleur qui pénétra l'âme

du bon fils d'une angoisse indicible, ne pars pas aujourd'hui, demain...

En vain Joseph lui demanda la cause de ce retard, elle ne répondit que par de tendres caresses, et il comprit que ces caresses cachaient des larmes.

Pour la première fois, ce jour, les orphelins se communiquèrent leurs craintes pour la grand'mère et mêlèrent leurs larmes et leurs sanglots.

Dans l'après-midi, Rose, qui avait paru jusque là assoupie ou plongée dans des réflexions profondes, se leva tout à coup sur son lit et demanda aux enfants d'une voix suppliante de l'aider à marcher jusqu'au chêne de la cabane.

— Le grand air me fera du bien, leur dit-elle seulement.

Ce que voulait la pauvre femme, c'était bénir de ses derniers regards la chaumière du berger Colas, cette chaumière où avaient vécu ses ancêtres, cette chaumière où elle était née, cette chaumière qu'elle avait vue passer en des mains étrangères par sa funeste coquetterie.

Les orphelins soutinrent l'aïeule, mais c'est à peine s'ils quittaient le seuil, que Rose, s'écriant d'une voix mourante : — Mes enfants! adieu, mes enfants! s'évanouit dans leurs bras.

Le frère et la sœur la déposèrent sur la couche, essayèrent de la ranimer ; ce fut en vain...

Joseph courut aussitôt au bourg voisin, en ramena le docteur, qui pratiqua une saignée, resta longtemps près de la malade et ne laissa aux orphelins que des paroles de crainte et de douleur. Le lendemain, il revint au point du jour. Rose était mieux, beaucoup mieux, bien qu'incapable de faire un mouvement ; et Joseph, qui accompagna l'homme de l'art dans le sentier du hameau, apprit à la fois avec chagrin et bonheur que la grand'mère resterait paralytique, mais que tout danger avait disparu.

— Peut-être qu'avec le temps et les bons soins, ajouta le docteur, cette pauvre Rose pourra recouvrer à demi l'usage de ses membres.

Ces paroles, c'était l'espoir. Le bon fils les répéta à Madeleine.

— Du courage, frère, s'écria celle-ci, du courage !... La vie de notre père, la vie de la mère de notre père dépendent de nous maintenant. Pars et travaille ; sois tranquille, je suis là pour veiller sur les êtres chéris que tu laisses à la chaumière.

— Comment ferais-tu, petite sœur ? répondit Joseph. Il est de mon devoir de tout supporter,

mépris, insultes, affronts, et de chercher de l'ouvrage au hameau. Peut-être que Nicolas Chaumel... J'irai, sœur, j'irai.. Je lui dirai que je suis innocent, que je suis maintenant non-seulement le fils de l'*indiot*, mais encore le fils de la paralytique, que je n'ai que mes deux bras pour nourrir mon père, ma vieille mère et l'ange que Dieu a commis à leur garde, je lui dirai...

— Frère, as-tu vraiment du courage ? murmura la jeune fille. Es-tu disposé à tout supporter?

— Tout ! soupira le fils de l'heureux Pierre en montrant le lit où gisaient les deux infortunés.

— Eh bien ! va, et que Dieu t'accompagne ! C'est ton devoir...

Joseph partit, mais il n'alla pas loin. A l'entrée du hameau, il rencontra Jérôme qui s'attacha à ses pas...

— C'est mon devoir ! répéta en son âme le malheureux Dubuc en voyant le sinistre visage du voisin. Madeleine l'a dit, c'est mon devoir, et dussé-je mourir de douleur, j'accomplirai mon devoir... mais Dieu me fera la grâce de tout supporter et de ne pas mourir de douleur, car j'entraînerais avec moi dans la tombe l'*indiot*, la paralytique et peut-être l'ange de la chaumière.

— Où vas-tu, Joseph? fit Jérôme de sa voix la plus farouche.

— A la ferme de Nicolas Chaumel, répondit Joseph. Il faut que je travaille, voisin, pour nourrir Pierre et Rose; il faut que je travaille pour vous payer les 30 écus que je vous dois depuis la Saint-Jean dernière et les 10 écus que je vous ai promis chaque année. Je vous demande seulement un peu de temps, mais je vous jure que vous ne perdrez rien. De votre côté, voisin, souvenez-vous de l'engagement qne vous avez pris de ne rien dire du fatal secret.

— Mais à la mort de Rose, quand on vous verra restituer l'héritage, qui ne soupçonnera la vérité? observa Jérôme de son ton moqueur et méchant.

C'était une angoisse nouvelle que le misérable se plaisait à faire endurer à l'orphelin.

— Nous quitterons à jamais le sol qui nous a vus naître, soupira douloureusement le bon fils.

— Le déshonneur est un fardeau que l'on porte en tous lieux, reprit le voisin.

Joseph ne le savait que trop; il ne répondit pas.

— Écoute, Joseph, ajouta Jérôme après un long silence, écoute : tu as fait une grande faute; mais je crois que le repentir est entré dans ton

âme, et j'ai maintenant toute confiance en toi. Achète l'héritage de François Levaux, et le crime de ton père restera à jamais enseveli dans le secret.

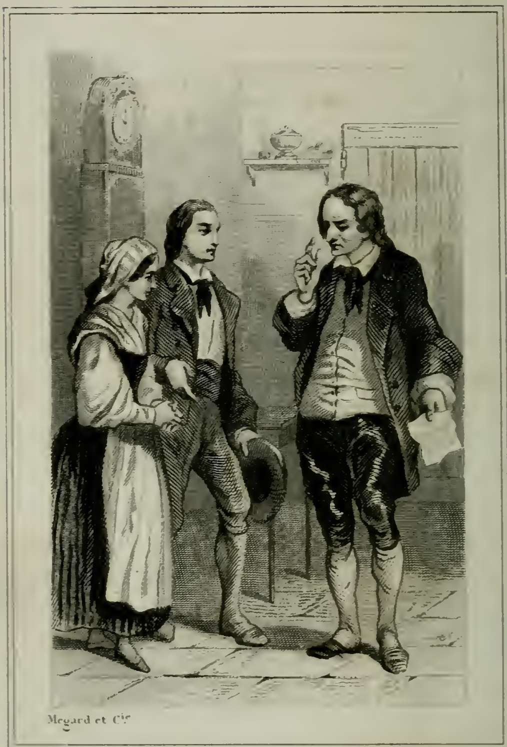
— Combien vaut l'héritage? s'écria vivement le fils de l'heureux Pierre. Voisin, je travaillerai jusqu'à mon dernier soupir, je donnerai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour cacher la honte de mon père! Je le jure à vos pieds : je renonce à toute joie ici-bas, à tout bonheur, à toute union... Avec moi s'éteindra le nom des Dubuc, mais au moins le mépris n'accompagnera pas ce nom à la tombe... Voisin, combien vaut l'héritage?

— Il vaut 3,000 écus, fit Jérôme.

— 3,000 écus!... soupira Joseph. Voisin, ma vie ne serait pas assez longue...

— N'as-tu pas une sœur? demanda ironiquement Bertholet. Tient-elle donc si peu à l'honneur de son père?... Va la chercher, Joseph, va... Je t'attends dans ma maisonnette et nous réglerons cette petite affaire. Je suis tout disposé pour toi, mon garçon. Nous nous arrangerons certainement.

Le bon jeune homme courut à la cabane. En passant devant le presbytère, en passant devant l'école, il eut un moment la pensée de consulter le



Enfans l'honneur est le bien le plus cher
et le trésor le plus précieux.

Voyers 6e.

vénérable pasteur de Saint-Just ou maître Jean ; mais il regarda comme une honte de dévoiler à ceux mêmes qu'il nommait du nom de père le déshonneur de l'idiot, et il continua sa route. Heureusement, la grand'mère dormait. Il entraîna Madeleine.

— Enfants, dit le voisin Jérôme, l'honneur est le bien le plus cher, le trésor le plus précieux... Tu l'as oublié, Joseph, le jour de la Saint-Jean : mais c'est une faute de jeunesse. Quand tu l'auras rachetée par des années de travail et de bonne conduite, les habitants de Saint-Just l'enseveliront dans l'oubli et te rendront leur estime. Il n'en est pas de même du crime de l'heureux Pierre... Ah ! mes enfants ! si l'on avait pu voir les marques de violence que portait le cadavre de François Levaux, si l'on pouvait soupçonner encore aujourd'hui....., votre père... Vous comprenez, enfants, vous comprenez... Il est une mort juste mais affreuse réservée au meurtrier !...

Madeleine pensa s'évanouir dans les bras de son frère.

— Afin que tout reste ignoré, reprit aussitôt Jérôme, signez-moi seulement cet engagement de 3,000 écus.

Ce disant, le voisin présenta aux enfants de l'heureux Pierre une feuille portant le timbre de l'État et où il avait écrit ces mots : « Nous, Joseph et Madeleine Dubuc, fils et fille de Pierre Dubuc, dit l'heureux Pierre, nous nous engageons à payer à Jérôme Bertholet, à ses enfants ou petits-enfants, la somme de 3,000 écus pour fin de compte avec notre père, ledit compte reconnu et arrêté par nous... »

Joseph apposa sa signature d'une main ferme en bénissant Dieu de permettre qu'il sauvât par son dévouement l'honneur de son père. Madeleine signa aussi, mais en tremblant; elle éprouvait en ce moment solennel de si amères déceptions, elle comprenait si bien tout ce que l'engagement qu'elle jurait lui imposait de sacrifices et de larmes!

— Maintenant, que vas-tu faire, mon garçon? demanda Jérôme d'un ton tout jovial. Je renonce aux 10 écus auxquels tu t'étais engagé jusqu'à la mort de Rose; ce que tu me paieras désormais sera porté comme à-compte sur les 3,000 de l'héritage. Il est donc bien important pour toi de gagner le plus possible. Tu as de grandes charges, de grands devoirs, de grandes obligations. Tiens, crois-moi, ne va point à la ferme, où les plus

dures fatigues n'obtiennent qu'un mince salaire. Je ne te conseille pas non plus de te présenter à la rubanerie de Monistrol, où il y a souvent plus d'ouvriers qu'il n'en faut ; prends une grande résolution ; va aux houillères du Grosménil ou des Barthes. C'est là que tu trouveras certainement de l'ouvrage et un gain qui te permettra de nourrir ton père et ta vieille mère et de faire quelques petites économies. Je connais justement à Lempde une personne qui pourra te devenir très-utile.

Jérôme, qui détestait Joseph, qui tenait au silence sur le crime de l'heureux Pierre plus encore que les orphelins, ne désirait rien tant que de voir le jeune Dubuc quitter le hameau ; aussi lui donna-t-il une recommandation très-flatteuse pour l'ami de Lempde et lui offrit-il quelque argent pour le voyage.

— J'accepte, fit Joseph avec effusion et en se jetant aux pieds du misérable.

Il oubliait les insultes passées de Jérôme et de son fils, il oubliait le vol de la Saint-Jean, vol dont il ne pouvait accuser que Henri Bertholet ; il oubliait la dureté du voisin lors de la vente de Babet.

— J'accepte non pour moi, mais pour mon père

et ma vieille mère ; car ils mourraient de faim en attendant mon premier gain.

Madeleine et Joseph revinrent à la chaumière en bénissant Dieu : l'honneur des Dubuc sauvegardé, de l'ouvrage presque assuré, n'étaient-ce point des faveurs immenses, faveurs achetées, il est vrai, au prix de bien des sacrifices.

La grand'mère dormait encore. A son réveil, Joseph parla du départ. Rose soupira, mais elle sentait que son petit-fils avait presque raison.

Le lendemain, au point du jour, le fils de l'heureux Pierre pressait l'aïeule dans ses bras tremblants, mouillait son front chauve de larmes brûlantes et jurait à ses pieds de marcher toujours dans les voies de l'honneur et du devoir, de ne pas oublier le bon Dieu dans ses travaux, ses périls et ses afflictions...

Ce fut sous le grand chêne que le frère et la sœur se firent de tendres adieux. Assis sur le tertre de gazon qu'avait élevé l'idiot dans des temps meilleurs, au pied de l'arbre séculaire ; enlacés dans les bras l'un de l'autre, redisant pour s'animer au courage les noms, les tristes noms de l'heureux Pierre et de François Levaux, les orphelins répandirent bien des larmes, échan-

gèrent bien des caresses, se firent bien des vœux de bonheur.

— Frère, c'est ici que je viendrai penser à toi, dit Madeleine en s'arrachant aux embrassements du pauvre Joseph, c'est ici que je viendrai demander à Dieu de te bénir pour ton noble dévouement.

— Petite sœur, tu seras toujours, crois-le bien, l'objet de toutes mes pensées, de toutes mes affections. Si un jour je pouvais te voir heureuse ! soupira Joseph. Tu es si bonne !..

— Non, ne souhaite rien pour moi, interrompit la jeune fille, demande seulement au bon Dieu de nous conserver longtemps encore Pierre et Rose.

— Je vais suivre la grand'route, répondit Joseph, afin de passer au Puy et de faire un pèlerinage à Notre-Dame. Peut-être la bonne Vierge... Adieu, sœur, adieu !

Et les deux orphelins se séparèrent, murmurant encore en ce moment pénible ces mots qui avaient fait leur consolation et leur espérance dans les plus mauvais jours :

— Nous souffrirons ensemble, nous pleurerons ensemble, nous travaillerons, nous nous aimerons, et le bon Dieu nous bénira !

VIII.

Joseph partait en pèlerin, le sac sur le dos, le bâton à la main, pleurant et priant sur la voie ferrée qui conduit de Saint-Just à Pont-Salomon, village où il devait prendre la grand'route de Saint-Étienne au Puy.

Ses larmes.... nos jeunes lecteurs savent combien elles étaient légitimes : quitter un père idiot, une aïeule paralytique; les laisser sans ressource aucune à la garde seule d'une jeune fille de quinze ans! Sans doute, Madeleine était bonne, douce, intelligente, toute dévouée.., mais son courage ne se laisserait-il point abattre quand elle se verrait isolée sur la terre, quand elle n'aurait plus personne pour l'aider à porter le lourd fardeau d'une vie pénible et semée de souffrances? Ses forces ne l'abandonneraient-elles pas au milieu du travail incessant que rendait indispensable la misère de la famille?

Ses prières... ah ! qu'elles étaient ferventes les prières de l'orphelin ! De longs jours pour Pierre, la santé pour Rose, le bonheur pour Madeleine, de l'ouvrage pour lui-même.... Tels étaient les mots que murmurait le bon fils, le bon frère au milieu de ses pleurs. Et quand il avait achevé sa courte phrase, il la recommençait, la recommençait encore, puis il se taisait tout à coup, puis il laissait tomber un à un les mots de son ardente supplique, puis il oubliait de prier pour lui et ne pensait plus qu'à Madeleine.

— Je suis à la fois, s'écriait-il avec angoisse, je suis à la fois son père, sa mère, son frère.... Pierre et Rose ne vivront pas toujours, et d'ailleurs peuvent-ils faire le bonheur de la pauvre enfant ! C'est donc à moi aussi que Dieu a confié le sort de l'orpheline. Quand j'aurai rempli mes devoirs à l'égard des auteurs de mes jours, il me restera encore un devoir important à accomplir, celui de veiller sur la fille de ma mère...

Abîmé dans ces réflexions, que rendaient pénibles la difficulté de sa position, sa profonde misère, l'engagement qu'il avait juré à Jérôme Bertholet, Joseph arriva sur le sommet de la petite colline qui sépare la vallée où est bâti l'humble hameau de Saint-Just de celle où s'élève Pont-Sa-

lomon. S'appuyant sur son bâton noueux, il contempla une fois encore les lieux chéris où il était né.

C'était sur cette même colline que l'heureux Pierre s'était arrêté plus de quatre ans auparavant pour contempler le funeste incendie qui dévorait l'héritage de François Levaux...

Joseph put bénir de ses regards pleins de larmes le toit de chaume de Rose, le modeste sanctuaire où il avait tant de fois prié, l'école du hameau où il avait passé les beaux jours de son enfance. Toujours un remords accompagnait la pensée qui lui apportait le souvenir du vénérable curé de Malmont et du magister.

— Peut-être, se dit-il encore en jetant un dernier regard sur le presbytère, peut-être aurais-je dû consulter le ministre du bon Dieu et maître Jean, avant de signer la promesse que j'ai faite à Jérôme, avant de quitter le hameau. Engager ma vie, elle m'appartient...; mais engager l'avenir de ma sœur, la condamner au travail et à la misère, aux souffrances et aux larmes!... la laisser seule au village, sans soutien, sans secours, sans consolation!..

Joseph allait reprendre le chemin de Saint-Just, déposer toutes ses peines dans le cœur des deux amis dont il avait si follement repoussé la pitié,

suivre leurs conseils... Mais le souvenir du crime de l'heureux Pierre revint à sa mémoire avec toutes ses horreurs, et, agitant son large chapeau de paille en signe d'adieu, étendant une dernière fois sa main tremblante sur l'humble village, il prononça mille paroles de bénédiction, vingt fois interrompues par des sanglots, et s'éloigna rapidement.

A Pont-Salomon, il suivit la grand'route du Puy, marchant tristement, la tête inclinée sur sa poitrine, le front soucieux, les yeux baissés, et frappant de temps à autre le sol rocailleux de son bâton ferré, quand la douleur se faisait sentir plus poignante, quand le regret du pays, de la cabane, remplissait son pauvre cœur de pensées plus amères. La vallée de la Loire, qui s'étend des deux côtés de la route, spacieuse, verdoyante, si pittoresque avec ses terrains rouges scorifiés, ses champs de sarrasin, ses hautes collines qui bordent l'horizon, n'attira point son attention; il était tout à ses réflexions, tout à ses souvenirs, tout à ses inquiétudes. Il traversa Monistrol-sur-Loire sans remarquer même la vétusté et l'irrégularité des constructions de cette petite ville qui frappent d'ordinaire d'impressions si diverses le voyageur qui a suivi la jolie route de Lyon et qui entre dans cette vieille cité.

Le soir, il arriva à Yssingeaux, située sur une colline rocailleuse et fort élevée que dominent d'autres collines plus âpres, plus dénudées encore. Il erra longtemps au hasard dans ses rues sales et étroites, ne sachant où passer la nuit et enfonçant sur ses yeux son large chapeau, dans la crainte de rencontrer Henri Bertholet. Le pauvre garçon n'avait pas songé de toute la journée à prendre la moindre nourriture. Il se souvint tout à coup que sa sœur avait rempli son sac de provisions, et, sortant de la ville, il s'assit sur le penchant de la colline, sur une roche calcinée où il fit un frugal repas. Il recommença ensuite sa course vagabonde par les rues d'Yssingeaux, cherchant un gîte pour l'amour de Dieu, car il n'avait pas la plus petite pièce de monnaie. Vingt fois il s'arrêta sur le seuil des maisons de plus chétive apparence, vingt fois il ouvrit la bouche pour demander au maître du logis de lui permettre de reposer ses forces épuisées dans la grange ou dans l'étable, mais vingt fois il ne se sentit point le courage de présenter son humiliante supplique. Il voulut retourner dans le lieu écarté où il avait soupé, se faire un oreiller de la roche volcanique, une couche des scories qui couvraient le sol. La pluie qui tom-

bait par torrents, les éclairs blafards qui sillonnaient les nues déchirées, le fracas de la foudre qui semblait bondir de montagne en montagne dans les chaînes du Vélay et menacer Yssingeaux d'une ruine totale, l'empêchèrent de mettre ce projet à exécution, et il se réfugia dans l'église neuve, où il suivit la longue procession qui chantait pieusement les litanies des saints et faisait retentir la voûte du sanctuaire de ces mots répétés avec angoisse et anxiété : « De la foudre et des tempêtes, délivrez-nous, Seigneur. »

Au bout d'une heure à peu près, les vents déchaînés se calmèrent, la pluie cessa, un morne silence succéda aux éclats du tonnerre, et la foule s'écoula, lente et effrayée encore, sous les arceaux gracieux du temple divin. Bientôt Joseph resta seul dans le lieu saint, seul avec le bon prêtre qui priait encore sur les marches de l'autel, seul avec le bedeau qui éteignait les longs cierges réservés pour le temps des tourmentes, et il se demanda cent fois peut-être s'il ne devait point avoir recours dans sa détresse au ministre du Seigneur.

— Disciple d'un Dieu de charité, se dit-il à lui-même, il ne saurait repousser ma misère.

La honte le retint encore, et, s'imaginant que

l'église d'Yssingeaux restait toujours ouverte comme l'humble temple de Saint-Just-Malmont, il fit sa prière avec ferveur, demanda au bon Dieu cette hospitalité que son orgueil se refusait à solliciter des hommes, s'étendit sur la dalle humide, et, vaincu par la fatigue et la douleur, s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Il n'y avait point deux heures qu'il reposait, lorsqu'il fut éveillé tout à coup par un cri perçant et qu'il vit, à la lueur vacillante et incertaine de la petite lampe qui brûlait devant l'autel, un homme pâle et tremblant se traîner à genoux.

— Dis-moi, dis-moi qui tu es, murmurait une voix saccadée et entrecoupée de sanglots. Es-tu Sténie le mendiant qui vient demander des prières ou Sara la folle qui revient tourmenter les vivants ? O Sténie ! du fond de ton cercueil, n'as-tu pas entendu les cloches d'Yssingeaux frapper les airs du matin au soir et du soir au matin, comme si tu eusses été le plus riche bourgeois de la ville ou le marguillier de la paroisse ? Et pourtant, moi, pauvre sonneur, je n'ai point eu de salaire, et ta veuve ne m'a donné qu'un pot de vin, mais j'ai cloché pour que tu dormes en paix, pour ne pas voir ton ombre hideuse se traîner après moi dans

la tour neuve ou faire entendre des gémissements pendant la nuit... Que veux-tu encore? Parle, parle, mais hâte-toi de rentrer dans le séjour des morts.

Joseph, riant malgré lui de sa singulière aventure, eut toutes les peines du monde à faire comprendre au pauvre sonneur qu'il n'était ni Sara la folle, ni Sténie le mendiant, mais bien un pauvre voyageur qui n'avait où reposer sa tête et qui avait cherché dans la maison de Dieu un asile pour la nuit.

— Viens dans la tour, fit le brave homme, joyeux de n'avoir point rencontré un spectre et en l'entraînant avec lui. En arrivant à Yssingeaux, que n'es-tu venu trouver Stéphane le sonneur? Dans la ville, tu n'aurais peut-être essuyé que des refus; car le monde va si mal, il y a tant de défiance et d'hypocrisie dans le siècle où nous sommes, qu'on aurait craint peut-être de donner l'hospitalité à un fort et grand gaillard comme toi. Pour Stéphane, vois-tu, il n'a jamais redouté les vivants, il ne craint que les morts.

Joseph s'étonna en son âme de cette singulière et ridicule faiblesse de l'esprit humain, mais il y gagna du moins un bon lit dans la tour, un copieux déjeuner le lendemain et une lettre de recommandation pour le gardien de Saint-Michel du Puy

— Hâte-toi, mon garçon, ajouta Stéphane en lui disant adieu, car tu auras une rude montagne à gravir quand tu seras dans la grande ville.

Joseph exprima sa gratitude par des expressions pleines de feu et de larmes, et, heureux d'avoir rencontré un cœur compatissant, il continua sa route avec un peu moins de douleur. Néanmoins, avec la solitude revinrent les réflexions pénibles; avec la pensée du pèlerinage qu'il allait faire à Notre-Dame de France, le souvenir de la bonne mère, de Pierre l'idiot et de la pauvre Madeleine, et ce souvenir ne lui apportait que des inquiétudes et des larmes. Il marcha bientôt aussi tristement que la veille, sans jeter un regard sur les sites pittoresques, majestueux ou riants qui l'environnaient de toutes parts, sans remarquer même le rocher de Corneille.

Le rocher de Corneille, qui s'élève près du Puy à deux cents pieds au-dessus du mont Anis, offre une configuration assez singulière, vu de la route de Lyon après le Pont-Saint-Jean. Au-dessous d'un quartier de roche représentant un lapin au gîte, on distingue comme sculpté en bas-relief sur un fond presque noir, un profil colossal auquel on donne vulgairement le nom de tête de Henri IV. C'est bien son nez aquilin, sa moustache prédominante et sa

barbe allongée. Il n'est pas jusqu'à la fraise qui orne le col, qui n'y soit représentée par un buisson de verdure.

Joseph ne tarda pas à apercevoir le Puy, une des villes les plus pittoresques de France.

A la jonction de trois belles vallées qu'arrosent la Loire, la Borne et la Dolaison, au centre d'un bassin formé de collines d'élévation variée, d'aspects divers, s'élève un mamelon conique, couronné d'un roc de basalte de la forme la plus fantastique. La ville se déploie en amphithéâtre sur les pentes sud et ouest du mamelon, et depuis sa base à celle du rocher. La hauteur absolue de celui-ci est de sept cent cinquante-sept mètres, et son élévation au-dessus de sa base est de cent quarante mètres. Sur cette pente rapide, la ville présente différents étages de maisons à façades blanchies, à toits de tuiles rouges et courbes; sa vénérable cathédrale la couronne et les crêtes déchirées du roc dominent le tout.

L'orphelin arriva au Puy vers trois heures de l'après-midi. Sa première action fut d'aller répandre ses prières et ses larmes dans la cathédrale devant la célèbre statue de la bonne Vierge, donnée par saint Louis en 1254, à son retour de l'Égypte

Il traversa la ville, aux rues, pour la plupart, étroites, tortueuses, malpropres, dallées en lave et à la pente rapide, et, pour la première fois depuis son départ de la cabane, se sentit frappé d'étonnement et d'admiration à la vue de la cathédrale dont la façade majestueuse et gothique, rubanée d'assises de pierre et de lave, se déploie sur un grand perron où l'on monte par cent quarante degrés. L'église par elle-même n'est ni vaste ni magnifique; cependant on n'y saurait trop admirer le maître-autel en marbre de diverses couleurs, la chaire et l'orgue ornés de sculptures délicates, et la statue en ébène revêtue de brocart d'or, qui, depuis six siècles, reçoit les vœux de tant de pèlerins, qu'on la désignait autrefois sous le nom de Notre-Dame de France.

Le fils de l'heureux Pierre gravit à genoux les cent quarante degrés de l'église; il se traîna également à genoux jusqu'aux pieds de la célèbre image. Et qui pourrait redire avec quelle ferveur, avec quelles larmes il demanda à la bonne Vierge la vie de l'idiot, la guérison de la grand'mère, le bonheur de Madeleine et de l'ouvrage pour lui?...

Il resta longtemps absorbé dans la prière. Ce ne fut que lorsqu'il se trouva presque dans l'obscurité

qu'il songea à la recommandation de Stéphane, le sonneur d'Yssingeaux, de se rendre avant la nuit chez le gardien de l'église Saint-Michel.

L'église Saint-Michel est construite sur le roc du même nom, haute aiguille de quatre-vingt-dix mètres dont la Borne baigne le pied et qui n'offre à sa base que cinquante-sept mètres de diamètre. Elle est en apparence inaccessible, mais on y monte par deux cent soixante degrés taillés dans le roc et décrivant une spirale autour du cône. Élevée en 965 sur les débris d'un temple de Mercure, elle voit une fois par an toute la population du Puy se presser autour de ses autels, à la fête du saint patron, seul jour où l'on y célèbre les saints mystères.

Joseph reçut chez Ambroise Bertrand, le gardien de Saint-Michel, cet accueil franc et jovial qu'il avait trouvé chez Stéphane le sonneur. La ménagère mit tout en œuvre pour le traiter de son mieux, décrocha une jambe du plafond enfumé et sortit de la cave une bouteille de vin vieux qu'elle réservait depuis longtemps.

— C'est une bonne occasion, se dit-elle en la posant sur la table. Joseph Dubuc paraît un bon et honnête garçon, mais bien pauvre. Peut-être n'a-t-il jamais été à pareille fête.

Elle ne se trompait pas : depuis le jour de l'incendie, Joseph n'avait point fait un tel repas.

Ce repas se prolongea fort tard, car on causa beaucoup. Ambroise ne tarissait pas sur les détails du pèlerinage à Notre-Dame du Puy pendant le jubilé particulier accordé à cette ville quand le vendredi saint et la fête de l'Annonciation tombent le même jour.

— En 1406, répéta plusieurs fois le brave homme, en 1406, le concours des pèlerins fut tel, que plus de 200 personnes furent étouffées dans l'église. La dévotion à Notre-Dame du Puy remonte aux premiers siècles du christianisme. Le récit des miracles obtenus de tout temps par l'intercession de la divine Marie, la piété des visiteurs, les noms des personnages célèbres qui se sont prosternés dans la poussière aux pieds de l'illustre Vierge dans cette basilique, sont, au Puy, dans toutes les bouches. Non-seulement les peuples grossiers du Vélay et de la haute Auvergne sont venus dans tous les siècles rendre hommage à Marie dans notre vénérable cathédrale, dit Ambroise avec enthousiasme, mais des pèlerins de toute la France, de toute l'Europe ont toujours fait retentir nos murs de leurs chants de louanges; non-seulement le

pauvre et l'infirme sont venus confier à la divine mère de Dieu leur misère et leurs souffrances, mais d'illustres personnages ont reconnu à ses pieds que toute grandeur humaine n'est que néant... Les noms de ces illustres pèlerins se voient écrits en lettres d'or sur les murs de la basilique vénérée. On lit ceux de nos rois Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Louis VII, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Hardi, Philippe le Bel, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, François Ier; ceux des pontifes Gélase II, Calixte II, Innocent II, Alexandre III, Urbain II; ceux des saints Dominique, Antoine de Padoue, Robert de la Chaise-Dieu, Odilon, Vincent, François Régis; celui du héros breton aimé de la France entière, le brave du Guesclin, etc., etc. Ainsi, tu vas à Lempde, mon garçon? ajouta Ambroise après ce long récit. Puisque tu suivras la grand'route jusqu'à Brioude, j'ai une excellente occasion pour toi. Un de mes amis de Brioude est justement venu hier au Puy avec sa carriole. Il ne s'en retournera que demain vers le milieu du jour et ne demandera pas mieux que de prendre avec lui un compagnon de voyage. Demain, nous aurons donc toute la matinée à passer ensemble. Nous irons, si tu veux, entendre la

messe à la cathédrale et je te montrerai tout ce que notre ville renferme de curieux et d'intéressant.

Joseph accepta cette proposition avec reconnaissance, bien que la ville l'intéressât fort peu dans la situation d'esprit où il se trouvait ; mais il se réjouit de présenter une fois encore ses prières à la bonne Vierge dans ce lieu où elle aimait tant à être invoquée.

Le lendemain, dès le matin, il fit ses adieux et ses remercîments à la bonne ménagère et descendit le roc avec l'hôte charitable qui, sur une simple recommandation du sonneur d'Yssingeaux, lui avait fait si bon accueil.

Suivons-les, jeunes lecteurs, dans la rue des Tables, gravissons après eux les cent quarante degrés de la basilique vénérée, prosternons-nous aux pieds de la statue d'ébène, présentons aussi nos vœux et nos prières à l'aimable mère qu'elle représente, et baisons pieusement avec Joseph les reliques de saint Tertullien données à Notre-Dame du Puy par le roi Lothaire, la sainte épine offerte par saint Louis, et la parcelle de la vraie croix renfermée dans la croix d'or de Philippe le Hardi.

Quitterons-nous la vénérable cathédrale sans jeter, dans son trésor, un regard d'intérêt et d'admi-

ration sur la Bible écrite en lettres d'or et d'argent donnée par Théodulphe, évêque d'Orléans, sur un Nouveau Testament grec que l'on croit être de saint Jérôme ; sur les couronnes d'or de Charlemagne et de Marguerite de Provence, femme de saint Louis ; sur celle de Jean Stuart, duc d'Albanie ; sur la chapelle de vermeil de Charles de Bourbon ? Ne saluerons-nous pas les étendards enlevés aux Anglais par Charles VII et déposés après la victoire aux pieds de la mère du Dieu des armées ?

Joseph ne fit qu'une courte promenade dans la ville et monta en carriole vers deux heures de l'après-midi avec l'ami de Brioude.

Pour nous qui ne sommes nullement disposés à profiter de la carriole, restons encore un moment au Puy pour y payer un juste tribut de reconnaissance au héros qui sauva la France au XVe siècle, au brave du Guesclin, dont les cendres ont été transportées depuis peu dans l'église de Saint-Laurent ; visitons les débris de constructions romaines qui attestent l'antiquité de la vieille cité d'Anis ; allons admirer à une demi-lieue de la ville les orgues d'Espaly, masses volcaniques coupées à pic et composées de prismes et de colonnes basaltiques rangées comme des jeux d'orgue ; allons à Polignac

où nous trouverons encore les restes imposants d'une forteresse construite sur un plateau basaltique au milieu des ruines d'un temple célèbre d'Apollon et où les rois des montagnes régnaient au temps de la féodalité, avec terreur et puissance absolue.

Que nos jeunes lecteurs nous permettent aussi, au sujet des ruines de Polignac, de mettre sous leurs yeux quelques lignes de M. Mangon de Lalande dans son intéressant ouvrage des *Antiquités de la Haute-Loire*, lignes qui nous ont vivement intéressé :

« Vers la frontière de l'Auvergne et du Vélay, sur le haut rocher de Polignac, il a existé un temple d'Apollon fameux par ses oracles. L'époque de sa fondation remonte aux premières années de notre ère, puisque déjà en l'an 47, l'empereur Claude y vint en pompe, comme pour accréditer la puissance du dieu, et qu'il y laissa des preuves de sa piété et de sa munificence. Les débris et les issues mystérieuses que l'on retrouve encore sur le rocher, dans son sein et dans ses environs, révèlent les moyens secrets employés par les prêtres pour faire parler leur divinité et en imposer aux peuples. Au bas du rocher était un ædicula ; c'est là que les pèlerins ou consultants faisaient leur première station, qu'ils déposaient leurs offrandes et exprimaient

leurs vœux. Un conduit souterrain communiquait de cette ædicula au fond d'une grande excavation percée en forme d'entonnoir depuis la base jusqu'à la cime du roc. C'est par cette énorme ouverture que, prononcés même à voix basse, les vœux, les prières et les questions des consultants parvenaient à l'instant même au haut du rocher, et que là recueillis par les colléges des prêtres, les réponses se préparaient pendant que les croyants, par une pente sinueuse et longue, arrivaient lentement au but de leur pèlerinage. Les réponses étant prêtes, les prêtres chargés de les transmettre se rendaient dans des salles profondes, contiguës à un puits dont l'orifice venait aboutir au sein du temple. Ce puits, couronné par un autel, était fermé par une petite voûte hémisphérique présentant dans sa partie antérieure la figure colossale d'Apollon, dont la bouche entr'ouverte au milieu d'une barbe épaisse et majestueuse semblait toujours prête à prononcer ses suprêmes décrets. C'est aussi par cette ouverture qu'au moyen d'un long porte-voix, les prêtres, du fond des antres du mystère et de la superstition, faisaient sortir ces oracles fameux qui, en portant dans les esprits le trouble, le respect et la persuasion, retardèrent de quelques siècles le

triomphe complet et le règne du christianisme. »

Personne n'ignore que plusieurs de nos départements, et surtout ceux formés de l'Auvergne, du Vélay et du Vivarais, offrent en grand nombre tous les phénomènes de la volcanisation. A diverses époques, des feux intérieurs, des irruptions affreuses ont bouleversé toute cette partie de la France. Dans la Haute-Loire, ces irruptions paraissent beaucoup plus modernes que dans l'Auvergne. « Les bouches à feu, nous dit un écrivain de notre temps, les bouches à feu ont conservé leurs formes primitives, leurs produits ont à peine changé de nature; les cendres encore rouges, les laves, les scories, la pouzzolane semblent avoir été vomies de l'abîme depuis peu de jours. » On croirait que le feu intérieur brûle encore sous les pieds, que les laves sont à peine refroidies, et pourtant des siècles se sont écoulés depuis ces affreuses convulsions de la nature. « Quel horrible spectacle dut offrir cette vaste partie de la France pendant qu'elle était ainsi ravagée par le feu et en même temps par les eaux !... s'écrie l'écrivain déjà cité. Des volcans allumés de toutes parts, partout des bruits, des feux épouvantables, des éclairs sillonnant d'épais nuages de cendres et de fumée, des

torrents de laves embrasées se répandant de tous côtés, plongeant jusqu'au fond des lacs, barrant le cours des rivières et causant d'affreux débordements; le sifflement des ondes agitées et en partie vaporisées, se mêlant aux hurlements des volcans, aux mugissements souterrains!... »

Tout en répétant ces paroles, tout en admirant cette nature majestueuse, rejoignons Joseph à Brioude.

Il trouva encore un hôte compatissant dans l'ami du bon gardien de Saint-Michel, et le lendemain, dès le matin, il partit pour Lempde, d'où il fut conduit aux Barthes par la personne à qui il avait été recommandé.

Peu de jours après, il entreprenait un travail dur, pénible, affreux, souvent plein de périls, dans les houillères de la Haute-Loire. Mais le souvenir de ceux qui souffraient dans la cabane si regrettée de Saint-Just, relevait son courage quand il était près de défaillir; mais la douce voix de Madeleine qu'il lui semblait entendre dans les entrailles mêmes de la terre et qui lui répétait les noms de l'heureux Pierre et de François Levaux, lui rendait des forces; mais l'espérance, cette amie toujours écoutée et si souvent trompeuse, endormait ses douleurs.

IX

Si Joseph menait une vie dure et pénible aux houillères des Barthes, celle de Madeleine n'était pas plus riante dans la chaumière de Saint-Just-Malmont : elle se partageait entre le travail et les pleurs. Les 2 écus offerts par Jérôme n'avaient pas duré longtemps, car il avait fallu de nouveaux médicaments pour Rose, à qui la douleur du départ de Joseph avait donné une seconde attaque ; et si le bon Matthieu ne fût accouru au moment de la plus grande détresse, les trois infortunés seraient morts de faim.

Mais il est une Providence qui veille avec amour sur les plus petits de ses enfants.

Madeleine avait sollicité de Périnette, la jeune mariée, d'ourler les draps de toile jaune et les serviettes à liteaux rouges qui encombraient les

planches de la cabane du berger Colas, et, travaillant jour et nuit, la pauvre petite parvenait à nourrir son père et sa vieille mère. Les commères du hameau suivirent l'exemple de Périnette, de sorte que Madeleine se trouva bientôt assez occupée pour quitter son rouet, qui lui donnait si peu de gain.

— Pauvre enfant! murmurait le bon Matthieu, dont les visites, en dépit des murmures et des bouderies de la ménagère, devenaient de plus en plus fréquentes depuis que Joseph n'était plus là pour soutenir le courage de la jeune fille, et qui surprenait toujours, quelle que fût l'heure, la jolie Madeleine au travail, assise ou près de la fenêtre de la chaumière, ou à côté du pauvre grabat, ou sur le seuil de la maisonnette, ou sous le grand chêne où elle avait promis à son frère de venir prier chaque jour et penser à lui. Pauvre enfant! que ne puis-je faire quelque chose pour toi! Mais le bon Dieu te bénira; car il bénit tous ceux qui honorent leur père et leur mère.

En même temps le bon vieillard levait sa main tremblante sur la tête inclinée de la fille de Pierre.

Un matin, l'honnête paysan arriva plus tôt que de coutume. Madeleine travaillait déjà à la lueur timide et vacillante de la petite lampe de Rose.

— Tu n'as donc pas dormi, ma fille? demanda le brave homme d'un ton plein de reproche.

— Je n'avais plus de pain! murmura la jeune fille d'une voix déchirante. Pour moi... Ah! n'importe! Mais eux, mais eux!...

Et elle montrait le lit où gisaient l'idiot et la paralytique.

— Je viens sécher tes larmes, ma fille, s'écria Matthieu en pressant l'enfant dans ses bras paternels, te rendre à la vie, à l'espoir, au bonheur en te donnant des nouvelles de ton frère. Tiens, voici ce qu'il t'envoie...

Et il glissa 3 écus dans la main de la jeune fille.

Mais Madeleine ne voyait plus, n'entendait plus...

— Mon frère! répétait-elle avec égarement. Mon frère!... Dites, oh! dites vite, est-il heureux?

Et la pauvre enfant, prosternée devant le vieillard, embrassant ses genoux, croisant ses mains suppliantes, murmurant tout bas encore : Est-il heureux? est-il heureux? écoutait la lettre, la longue lettre que Joseph avait écrite au bon Matthieu en lui envoyant pour sa sœur les 3 écus qu'il avait gagnés au prix de tant de fatigues et de tant de sueurs. Mais dans la crainte d'affliger Madeleine,

Joseph ne parlait point de ses angoisses, de ses souffrances, de ses périls dans les houillères des Barthes.

« Je viendrai bientôt à Saint-Just, écrivait le bon frère; j'y resterai toute une semaine pour labourer le champ qui entoure la cabane. Du courage donc, sœur, de l'espérance ! »

— Il ne dit pas s'il est heureux ! balbutia Madeleine. Bon Matthieu, est-on heureux aux houillères ?

— Tout travail est pénible à l'homme, ma fille, répondit le vieillard, puisque le travail ne lui est imposé qu'en punition du péché... Mais aux houillères ou chez Nicolas Chaumel... qu'importe ?... Quand on est jeune, quand on a du courage...

— Ainsi, il est heureux comme à la ferme ? interrompit la jeune fille tout à fait consolée et en essuyant ses pleurs.

— Laissez-moi la lettre, bon Matthieu, reprit-elle après une légère pause, que je la lise à grand'-mère. Cela lui fera du bien. Pauvre Matthieu ! il vous a fallu pourtant aller à Monistrol pour chercher cet argent !... Oh ! comme les orphelins vous béniront pour tout ce que vous faites pour eux ! Comme ils entoureront vos vieux ans de respect et d'amour !

Rose s'éveilla aux élans de reconnaissance de sa bien-aimée petite-fille. Matthieu recommença la lecture de la lettre qui apportait tant de consolation et de joie dans la cabane de Pierre Dubuc, et l'aïeule pressa sur son cœur de mère le gain de son enfant comme elle y avait pressé, des années auparavant, cette pièce de 20 sous qui depuis avait fait couler tant de pleurs.

Dans la matinée, Madeleine courut chez Jérôme lui faire part de la bonne nouvelle.

— Voyons cette lettre, murmura le voisin. Il ne dit pas comment il se trouve du travail, ajouta-t-il en la parcourant.

Cette réflexion, accompagnée d'un sourire à demi déguisé, inspira les plus vives craintes à la jeune fille. Peut-être que le bon Matthieu n'avait pas voulu l'affliger en lui disant la vérité...

— Voisin, est-on heureux aux houillères? répéta-t-elle avec angoisse et en joignant les mains.

Donner une inquiétude nouvelle à l'orpheline était un plaisir pour le misérable Bertholet. Nous l'avons dit, il n'était heureux que lorsqu'il voyait pleurer les autres.

— Oh! pour ce qui est des houillères, je n'en saurais rien dire, s'écria-t-il; car jamais, non

jamais je n'y ai été occupé. Aurai-je consenti à m'aller ensevelir dans les entrailles de la terre, me condamner à un travail aussi pénible que dangereux?... Tu ne calcules donc pas, Madeleine, et les éboulements, et les sources qui jaillissent quelquefois de toutes parts et qui inondent et houille et travailleurs, et les gaz qui s'échappent tout à coup des parois ou du fond des galeries souterraines et qui s'enflamment avec une détonation épouvantable faisant sauter des houillères entières et les malheureux qui s'y trouvent, ou qui tuent en un instant par leurs miasmes méphitiques et malfaisants? Tu comprends, ma fille, qu'un homme qui a quelques moyens d'existence, n'envoie pas là ses fils... Mon père, grâce à Dieu... Et j'ai suivi son exemple. Il faut laisser ce travail, presque au-dessus des forces humaines, aux misérables tels que vous autres...

— Voisin, murmura la pauvre Madeleine en inondant le pavé de ses larmes et en embrassant les genoux de Jérôme, voisin, ne soyez pas si cruel... Quand Joseph reviendra, n'exigez pas qu'il retourne aux houillères.

— Mais, Madeleine, je n'exige rien, répliqua Bertholet; que mon argent, s'entend..., ajouta-t-il après une longue pause. Que Joseph gagne cet

argent chez Nicolas Chaumel, chez le berger Colas, aux houillères, peu m'importe... Ainsi, ne m'ennuie pas plus longtemps de tes jérémiades et tâche, quand ton frère viendra, qu'il m'apporte quelques bons écus.

Ce disant, Bertholet ferma brusquement la porte de la chaumière sur le seuil de laquelle l'orpheline était restée. La pauvre enfant y pleura longtemps, y pria longtemps; puis, soulagée par ses larmes, ranimée par ses prières, elle reprit le chemin de la cabane. Elle sut affecter la gaîté la plus franche pour ne pas affliger sa grand'mère.

— Mais tu pleures, ma fille! soupira Rose, quand l'enfant lui donna au retour ses caresses accoutumées.

— Oui, mère, dit en rougissant la jeune fille, car tout mensonge lui était pénible, oui, mère; mais c'est d'émotion, de joie, de bonheur...

Et ses larmes, malgré elle, recommencèrent à couler.

Depuis ce temps, il n'y eut plus de repos pour l'aimable fille : ses nuits, elle les passa sans sommeil; ses veilles, dans des angoisses qu'on ne saurait dire; ses jours, sans consolation. Oh! comme il lui sembla amer le pain gagné par un

frère bien-aimé au péril de sa vie ! Comme elle travailla avec une nouvelle ardeur pour unir au moins ses efforts à ceux de l'être chéri dont l'affection faisait tout son bonheur ! Rien ne lui coûta plus; ni peine, ni veille... Quand la fatigue ou la souffrance, triste conséquence d'un travail forcé, accablait son pauvre corps, elle s'animait de courage en pensant à son frère.

— Il souffre plus que moi, faisait-elle en versant des torrents de larmes; il pleure plus que moi peut-être ; il travaille plus que moi, et pourtant je lui ai dit pour adieu : Nous souffrirons ensemble, nous pleurerons ensemble, nous travaillerons...

Au commencement du printemps, une nouvelle lettre annonça le jour de l'arrivée de Joseph.

Madeleine alla au-devant de lui jusque sur la colline où Pierre Dubuc avait tant souffert la nuit du désastre.. En s'apercevant, les deux orphelins s'élancèrent pour se jeter dans les bras l'un de l'autre, mais ils s'arrêtèrent tout à coup à quelque pas... Le même cri s'échappa de leur poitrine oppressée : Pauvre Madeleine ! Pauvre Joseph !... Et leurs larmes coulèrent en abondance. Joseph pleurait sur sa sœur, Madeleine pleurait sur son frère.

En effet, quiconque ne les eût vus ni l'un ni

l'autre depuis le jour des adieux sous le chêne séculaire, aurait été frappé du changement que quelques mois de souffrance avaient apporté sur leurs frais et riants visages : une pâleur mortelle couvrait maintenant leurs fronts de quinze et de dix-huit ans ; de profonds sillons, creusés par les pleurs, se laissaient voir sur leurs joues amaigries ; une tristesse indicible, une inquiétude amère ternissaient leurs regards.

— Pauvre frère ! pauvre sœur ! répétèrent les orphelins avec angoisse.

Et ils se tinrent longtemps embrassés.

La première question de Joseph fut pour sa grand'mère et l'auteur de ses jours.

— Ne va plus aux houillères, Joseph, murmura la jeune fille en descendant la colline, ne va plus aux houillères, j'en mourrais de douleur.

Et elle redit les paroles de Jérôme.

— Sans doute le travail y est pénible, petite sœur, répondit l'orphelin ; mais si j'en ai tant souffert, c'est que je n'en avais pas l'habitude ; maintenant tout ira bien. Ce dernier mois, je t'assure, je me suis senti moins souffrant et moins fatigué. Quant aux dangers dont t'a parlé le voisin, ils peuvent exister ; mais ils sont si rares ! D'ailleurs,

petite sœur, j'ai des espérances : le contre-maître m'a fait entendre que je ne serais pas longtemps simple travailleur, que ma bonne conduite et l'instruction que j'ai reçue avaient été remarquées et qu'on ne tarderait pas à me donner, aux Barthes, un emploi plus en rapport avec mes forces et mes goûts. Ce n'est donc peut-être plus qu'un moment à passer. Et puis, petite sœur, tu sais bien ce à quoi nous nous sommes engagés pour cacher le crime de notre père... Tu sais bien que le déshonneur est pour moi un fardeau que je ne puis porter, tu sais bien que je préférerais mille fois la mort à la honte...

— Si tu mourais, frère, que deviendrais-je? demanda l'enfant avec effroi.

— Je ne mourrai pas, petite sœur : Dieu veille sur moi, Dieu veille sur toi... Rose n'a-t-elle pas dit souvent qu'il bénit ceux qui honorent leur père? Or, une voix murmure dans mon cœur, au moment où le découragement me fait défaillir : « Courage, courage! tu fais ton devoir, et, si tu continues, tu sauveras l'honneur de ton père! Cache sa honte ». N'est-ce pas le seul, le véritable bonheur que Dieu nous a réservé ici-bas? Crois-moi, sœur, le monde parle bien de ses joies, mais elles sont trom-

peuses ; de ses peines, mais elles sont chimériques... La seule joie pour nous, c'est l'accomplissement du devoir ; la seule peine, la honte attachée au déshonneur !...

Nous ne dirons pas le bonheur de Rose, quand elle se sentit pressée dans les bras du fils de son enfant, les bénédictions qu'elle appela sur la tête de ce fils chéri ; nous ne dirons pas la joie du bon Matthieu, quand il reçut les actions de grâces de l'orphelin ; la satisfaction de Jérôme, quand Joseph lui compta 10 beaux écus , qu'il porta comme à-compte sur les 3,000 de l'héritage.

— Petite sœur, nous ne devons plus au voisin que 2,990 écus, dit Joseph en sortant de chez Bertholet.

— Encore 2,990 écus ! soupira la jeune fille en tremblant.

Le mot de 3,000 écus l'avait moins effrayée.

Les huit jours que le jeune Dubuc devait passer à Saint-Just s'évanouirent comme un songe... Le bonheur fuit ici-bas avec tant de rapidité ! Quand Madeleine reconduisit son frère jusqu'à la colline, il lui sembla qu'il n'y avait qu'un instant encore qu'elle le possédait.

— Allons, petite sœur, du courage !... balbutia

le jeune homme. Souviens-toi que nous travaillons pour notre père, et rien ne te semblera pénible. Du courage! A l'an prochain. S'il plaît à Dieu, je viendrai encore labourer le champ de François Levaux. Adieu, sœur, adieu!...

Madeleine revint triste à la cabane, bien triste, mais résignée, et reprit son ouvrage avec plus d'ardeur que jamais.

Jeunes lecteurs, avez-vous jamais travaillé pour votre père, pour votre mère? Non, n'est-ce pas? Eh bien! vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre le dévouement, le courage et l'amour de nos deux orphelins...

Un an, deux ans, trois ans se passèrent, pendant lesquels Joseph obtint un emploi lucratif, honorable et moins pénible aux houillères, pendant lesquels il vint à chaque printemps labourer le champ de la cabane, ne manquant jamais de faire, en passant, une visite de reconnaissance à Stéphane le sonneur, et à Ambroise Bertrand, le gardien de Saint-Michel du Puy. Pendant ces trois ans aussi, il compta en différentes fois 400 écus à Jérôme.

A la cabane, Madeleine travailla avec la même ardeur, et, grâce à son activité et au peu d'argent que Joseph envoyait de temps à autre, Pierre Dubuc

et Rose ne manquèrent plus de pain. L'aïeule resta impotente, mais recouvra la santé; l'état de l'idiot ne s'aggrava pas, et la jeune fille revint à l'espérance.

— L'an prochain, dit Joseph à Rose en la quittant la seconde année, l'an prochain, je ne ferai le voyage qu'au temps de la conscription. Si j'ai un bon numéro, nous donnerons à loyer l'héritage du magister et tu viendras aux Barthes avec Pierre Dubuc et petite sœur. Nous vivrons ensemble et nous aurons encore de beaux jours ici-bas... Puis, ajouta bien bas le bon jeune homme en riant d'un ineffable rire, puis nous marierons Madeleine avec un honnête ouvrier, lui donnant en dot et la chaumière et le champ qui l'entoure... Grand'mère, tu verras les enfants de ta petite-fille jouer autour de toi, te combler de caresses et de bonheur; tu les verras grandir, au milieu de l'abondance, en vertu et en grâce, comme a grandi leur aimable mère au sein de l'adversité.

— Et toi, mon fils, et toi? murmura Rose.

— Moi?... Ah! j'ai mes bras, du courage, tout un long avenir...

Et en disant ces mots, le jeune homme soupira; car il avait, lui, plus de 2,500 écus à donner encore à Jérôme pour payer la dot de sa sœur, il avait une

vie de souffrances et de travail à passer pour cacher la honte de son père, il avait à sauver le nom de Dubuc du déshonneur et du mépris !

Cette dernière année se passa pour l'aïeule dans l'anxiété et dans l'espérance.

— Bonne Vierge ! s'écriait-elle quelquefois au milieu de la nuit, bonne Vierge ! s'il fallait que le sort impitoyable vînt dissiper en un instant tant de rêves de bonheur ! Mais vous seul, ô mon Dieu, vous seul tenez en vos mains les destinées des hommes, bénissez, bénissez Joseph l'orphelin... Qu'il ne porte pas la peine d'une faute légère, bien expiée par des années de travail pénible, d'un égarement de jeunesse que vous avez permis peut-être pour lui montrer combien est aride et amère la voie du vice, combien le sentier de la vertu est aimable et riant. S'il n'a pas entièrement satisfait à votre divine justice, que ce soit la vieille Rose qui souffre tout, mais que le frère et la sœur, les enfants de l'heureux Pierre connaissent le bonheur.

Pour Madeleine, elle ne se le dissimulait pas : si Joseph restait, c'était l'espérance, le bonheur peut-être ; s'il était soldat, c'était une vie nouvelle d'angoisse, d'inquiétude, de travail, de larmes et de misère.

— Et Jérôme, se demandait la jeune fille avec anxiété, Jérôme aura-t-il la patience d'attendre que le fils de l'*indiot* ait satisfait à la loi? Après le départ de Joseph, ne fera-t-il point vendre et la cabane et le champ de François Levaux? Ne divulguera-t-il point le crime et la honte de l'heureux Pierre?

Aux Barthes, les mêmes pensées agitaient l'orphelin.

Enfin l'heure décisive sonna : Joseph arriva au village bien plus tristement que de coutume. L'aïeule et Madeleine ne saluèrent son retour qu'avec des pleurs. En vain l'orphelin voulut-il affecter une gaîté qui n'était point dans son âme, pour rassurer la vieille mère; elle continua à s'abandonner à un cruel pressentiment et attendit dans l'anxiété la plus vive le jour, le fatal jour où le sort déciderait de l'avenir du frère et de la sœur. La nuit ou plutôt les nuits qui précédèrent ce jour, elle les passa en prières.

— Mon fils, dit-elle dès le matin, auras-tu le courage de me conduire jusqu'à Monistrol? Je veux être là au moment suprême; te consoler, si tu es soldat; être la première à te féliciter, si tu restes parmi nous.

— O mère! s'écria le bon jeune homme, tu me

porteras bonheur ! La vue de Pierre Dubuc aussi m'animera au courage, Madeleine sera ma consolation. Venez tous, de grâce, venez tous...

— Comment faire ? soupira l'aïeule, ni ton père ni moi ne pouvons nous soutenir.

— J'y ai pensé, s'écria l'orphelin. Le boulanger de Saint-Just m'a promis sa charrette à bras.

— Eh bien ! mon fils, reprit la grand'mère en montrant le soleil qui se levait radieux à l'horizon, il est l'heure du départ. La course est longue et elle sera bien pénible pour toi, mon pauvre garçon.

Alors il se passa l'une de ces scènes de famille si déchirantes, qu'on ne peut les dire. Joseph, à genoux devant l'aïeule, sollicita sa bénédiction d'une voix qu'il voulait rendre ferme, mais qui était pleine de larmes. La grand'mère, suffoquée par les sanglots, resta d'abord muette et défaillante.

— Ma fille, ma fille, balbutia-t-elle enfin, pose ma main droite sur la tête de ton frère; soutiens cette pauvre main à jamais immobile, pendant les paroles que je vais réciter.

Madeleine obéit, et Rose appela sur son enfant chéri toutes les grâces d'en haut.

Du grabat de l'aïeule, Joseph alla se prosterner devant celui de l'heureux Pierre. L'orpheline prit

aussi la main de Dubuc ; la seule main que lui eût laissée le fléau dévastateur, et la porta sur son front.

— Au feu ! au feu ! répéta cent fois l'idiot avec égarement et avec un déchirant sourire.

Ces mots retentirent douloureusement dans l'âme du frère et de la sœur : Joseph laissa échapper un sanglot longtemps comprimé, Madeleine pâlit et tomba défaillante sur le lit.

— Sœur, du courage ! s'écria le bon frère en replaçant Dubuc sur sa couche de paille, en enlaçant l'orpheline dans ses bras tremblants. Du courage ! Si je pars, les laisseras-tu mourir tous deux de misère et de désespoir ?...

Une heure après, le frère et la sœur, attelés à la charrette à bras, le visage couvert de sueur et de larmes, marchaient péniblement sur le chemin de Monistrol, traînant Rose et l'idiot... Rose roulait entre ses doigts les grains bénits du rosaire, et les deux orphelins répétaient en chœur : « Sainte Marie, mère de Dieu, et notre mère, priez pour nous, » tandis que Pierre Dubuc, frappé des sons de la musette qui, ce jour, retentissaient de toutes parts, car les autorités de chaque village conduisaient joyeusement leurs conscrits au canton, tandis

que Pierre Dubuc, l'oreille attentive et l'œil hagard, redisait cent fois : « Au feu ! au feu ! »

Ce fut un déchirant spectacle, quand le fils de Pierre entra dans la grande salle de la mairie de Monistrol, portant sur ses épaules la malheureuse Rose, qu'il la déposa sur un banc tout près de l'urne fatale et qu'il revint chargé encore d'un précieux fardeau et suivi de Madeleine.

— C'est l'heureux Pierre, Pierre l'*indiot!* murmurèrent tout bas ceux de Monistrol. Mon Dieu ! que la souffrance et les chagrins ont apporté de changements dans tout son être et dans celui de sa vieille mère !

Et chacun tâchait d'apercevoir les traits amaigris de Dubuc et de Rose.

— Le jeune homme et la jeune fille, ajoutait-on bien bas, c'est le frère et la sœur. Qu'ils sont beaux tous deux et que leur piété filiale les rend bons et aimables !

Le tirage commença quand la grosse horloge de Monistrol sonna midi. Le sort décida que les conscrits du hameau de Saint-Just se présenteraient les derniers.

— N'importe, mon fils, n'importe, murmura Rose en voyant pâlir son cher enfant à cette annonce

qui ôtait aux jeunes gens de Malmont bien des chances de bonheur. N'importe, la bonne Vierge te garde le numéro que le bon Dieu te destine. Du courage !...

— Du courage, frère ! fit aussi Madeleine avec des larmes.

Parmi ceux de Saint-Just, Joseph Dubuc fut désigné pour tirer l'avant-dernier. Henri Bertholet devait prendre le numéro restant.

— Du courage, mon fils, répéta l'aïeule, la bonne Vierge te le garde.

Au moment solennel, l'orphelin chargea sa vieille mère sur ses épaules et s'avança, ployant sous son précieux fardeau. Un murmure d'approbation et d'attendrissement passa rapide dans toute la salle. Chacun fit taire ses sanglots ou ses cris de joie...

— Quel bon fils ! balbutièrent bien des mères, moins heureuses que la vieille Rose.

— C'est Joseph l'orphelin ! Que Dieu le protége ! ajoutèrent bien des voix.

Il se fit un morne silence, et l'on put entendre la mère de l'idiot répéter encore :

— Du courage, mon fils, du courage !... Il n'y a plus qu'un bon numéro ; mais il est pour toi !...

Il n'était point pour lui...

Le préfet du Puy déploya lentement la carte roulée et prononça d'une voix tremblante d'émotion le nombre 33.

— 33 !.. cria l'aïeule avec un long gémissement.

Ce fut à Joseph à répéter cent fois :

— Mère, du courage ! du courage !...

Mais la bonne femme ne l'entendait plus : raide et froide comme un cadavre, elle se laissa étendre sur le banc, où un instant auparavant elle priait avec ferveur et espérance.

— Du courage, sœur ! fit l'orphelin en pressant convulsivement la main glacée de Madeleine.

La pauvre enfant en avait du courage : elle enleva la paralytique dans ses bras tremblants, tant la douleur lui donnait des forces, et se dirigea vers la porte d'entrée. Joseph la suivit chargé de l'idiot, et la foule, émue jusqu'aux larmes à cette scène déchirante, s'ouvrit respectueuse devant le frère et la sœur.

Un vieillard au front chauve, aux joues sillonnées de larmes brûlantes, accourut sur leurs pas, les rejoignit bientôt, s'attela aussi à la charrette à bras et reprit avec eux le chemin de Saint-Just ; c'était le bon Matthieu.

Tirons un voile sur les scènes de douleur qui se passèrent à la chaumière après ce terrible jour.

Joseph ne retourna pas aux houillères, s'attendant à tout instant à recevoir l'ordre du départ; car alors — on était en 1805 — la France combattait contre l'Europe entière. A Saint-Just, l'amour filial de l'orphelin avait fait oublier le vol de la Saint-Jean, et chacun s'empressa d'offrir de l'ouvrage au jeune Dubuc.

Il était encore au hameau quand, le 18 juillet, il atteignit sa vingt et unième année. Le soir de ce même jour, Jérôme Bertholet se présenta à la cabane. Rose, le bon Matthieu, Madeleine et Joseph entouraient Pierre l'idiot sous le chêne séculaire où le frère et la sœur venaient secrètement chaque jour se redire l'un à l'autre, pour s'animer au courage, le crime de l'heureux Pierre et la mort de François Levaux... Le voisin parut contrarié en apercevant l'aïeule et le vieillard.

— Viens, Joseph, fit-il seulement, viens un instant avec ta sœur à ma maisonnette.

Rose jeta sur Joseph un regard interrogateur.

— Mais, vous savez, dit le bon fils en hésitant, c'est pour régler le compte des 30 écus que nous devions rendre au voisin il y a quelques années

déjà, et de 2 ou 3 écus qu'il a avancés à Madeleine lors de mon départ aux Barthes.

— Tout cela n'est donc pas payé, mon fils? reprit l'aïeule.

Et elle se demanda avec inquiétude quel emploi l'orphelin avait pu faire de l'argent gagné aux Barthes pendant trois années. Il en avait envoyé si peu à la chaumière!

Joseph ne répondit pas. Il prit la main de Madeleine et suivit le voisin.

— Or çà, mes enfants, dit Jérôme en entrant dans la cabane, dont il ferma soigneusement la porte, vous savez qu'une signature a peu de valeur quand le signataire n'a pas accompli sa vingt et unième année. Aujourd'hui donc, mon garçon, que tu es dans les conditions voulues par la loi, nous allons refaire l'acte qui mettra à jamais le nom de Dubuc à l'abri de tout déshonneur.

Cet acte était tout préparé. Il annulait celui signé trois ans auparavant et ne portait plus qu'un engagement de 2,590 écus.

— Mais je ne veux pas t'en imposer, mon garçon, reprit Jérôme en tirant d'une cassette quelques vieux papiers et en les donnant à Joseph. Tiens, voici le testament véritable de François Le-

vaux, bien écrit par lui et portant sa signature, signature que tout le village connaît et que M. le curé ou M. le maire légaliserait au besoin, bien que cet acte en bonnes formes ait été froissé et à demi déchiré par l'*indiot*. Voici maintenant la feuille arrachée par Pierre Dubuc au livre de prières, le soi-disant testament dicté à l'heure suprême par le maître d'école et portant la signature d'un mourant.

Le frère et la sœur frémirent en pressant dans leurs mains ces deux pièces qui disaient le crime de leur père.

— Je signerai, voisin, je signerai, fit Joseph en sortant comme d'un long rêve et en essuyant du revers de sa main la grosse larme qui sillonnait sa joue pâle et qui trahissait sa douleur. Je signerai, mais à condition que nous brûlerons ensemble ces papiers odieux qui pourraient révéler la honte de mon père.

Jérôme inclina la tête en signe d'assentiment.

Au même instant, un coup violent frappé à la porte d'entrée fit tressaillir et le voisin et les enfants de Pierre. Une voix, une voix lamentable murmurait :

— La honte de ton père, malheureux, la honte

de ton père !... Qui t'a dit que ton père eût fait jamais des actions que tu dusses cacher? Et que signeras-tu donc, misérable? C'est couvrir ton nom d'un déshonneur éternel que de signer l'acte de réparation d'une honte qui n'existe pas...

— Signe, signe vite, Joseph, balbutia Jérôme avec égarement et en pressant convulsivement la main du jeune Dubuc dans sa main crispée. Tu n'as rien à craindre, je ne te demanderai rien avant ton retour de l'armée. Signe donc, sauve l'honneur de ton père !...

Au moment décisif, Bertholet allait-il perdre le fruit de tant d'efforts et de machinations diaboliques ?

— Frère, ne signe pas avant de consulter Matthieu. Il est notre second père ! fit Madeleine suppliante.

— Tu hésites, petite sœur, s'écria Joseph, tu hésites quand il s'agit de celui qui nous a donné le jour ?

Et il signa d'une main ferme.

Une minute après, la porte de la cabane cédait sous les efforts de Matthieu.

— Qu'as-tu fait, mon fils? demanda le vieillard en saisissant dans ses mains tremblantes l'engage-

ment des 2,590 écus. Quel est ce compte avec Pierre Dubuc dont il est question ici ?

— O bon Matthieu ! c'est un affreux mystère, fit la jeune fille en arrosant de larmes les mains du vieillard.

Joseph, resté assis devant la lourde table de chêne, le front pâle, l'œil sec, la bouche entr'ouverte, froissait et déchirait les deux testaments ; Jérôme lisait et relisait l'engagement pour bien se convaincre qu'il était en bonnes formes et qu'il assurait à ses enfants 2,590 beaux écus.

— Allons, viens, mon fils, reprit Matthieu en entraînant presque de force le malheureux jeune homme, viens; ta sœur l'a dit, je suis ton second père.

Matthieu sortit avec les orphelins.

Tous trois suivirent en silence le sentier qui conduisait à la cabane de l'idiot. Avant de rejoindre le frère et la sœur chez Jérôme, le bon vieillard avait porté sur leurs grabats Dubuc et l'aïeule ; il s'assit donc avec les enfants sous le vieux chêne, et là, les comblant de caresses, les engagea à la confiance.

— Tu veux bien, n'est-ce pas, Joseph ? murmura la jolie Madeleine. Matthieu est si bon ! ce serait une ingratitude de ne pas lui dire tout.

L'orphelin, incapable de prononcer une seule parole, fit un signe affirmatif, et la fille de Pierre Dubuc redit en sanglotant le crime de son père...

— Tu as vu le testament écrit par l'heureux Pierre? demanda le vieillard au fils de l'idiot. Jérôme t'a assuré avoir été témoin des scènes qui ont précédé la mort soi-disant violente de François Levaux?

Le jeune homme, suffoqué par les pleurs, fit encore un signe d'affirmation.

— Comment l'heureux Pierre aurait-il jamais écrit un testament, s'écria Matthieu, puisque jamais il n'a su lire? Et c'est le vénérable pasteur de Saint-Just-Malmont qui seul a reçu les derniers soupirs et les derniers vœux du maître d'école.... O mes enfants! je comprends tout ce que vous avez dû souffrir. Mais aujourd'hui réjouissez-vous, bénissez Dieu, croyez aux paroles du vieillard : votre père est innocent!...

— Il est innocent!... Il est innocent!... répétèrent cent fois le frère et la sœur en se jetant aux pieds du vieillard.

— Mon Dieu! que je suis coupable! murmura Joseph en calmant ses transports, en versant de nouvelles larmes. Comment ai-je pu accuser mon père!..

— Oui, mon garçon, répondit Matthieu, ton cœur aurait dû te dire que ton père était un honnête homme. Tu as cru trop légèrement des récits mensongers. Mais tu es un digne fils, car tu as tout sacrifié pour l'honneur de ton père !... Il te reste un devoir, Joseph, un devoir que ton âme est trop noble pour méconnaître, c'est de rendre le bien pour le mal. Tu as signé, tu dois aujourd'hui 2,590 écus. Si nous portions cette affaire devant la justice, sans doute nous pourrions convaincre Jérôme de mensonge et de vol ; mais ce serait couvrir son nom d'un déshonneur éternel, et tu sais, mon fils, tu sais combien le déshonneur accable de son poids insupportable les enfants d'un père criminel. Sois donc noble, généreux, grand... Un temps viendra, car le bon Dieu se plaît à récompenser dès ici-bas la vertu, un temps viendra où Jérôme, touché de nos exhortations et de notre clémence, reconnaîtra ses erreurs et réparera le mal qu'il a fait... D'ailleurs, mon fils, Matthieu est riche et il a une fille encore : Denise n'est ni moins belle ni moins vertueuse que Périnette ... Sa dot paiera le voisin, si le voisin ne veut pas entendre raison. Le nouveau ménage commencera pauvrement, mais le bon Dieu le bénira..

Il est de ces scènes délicieuses qui perdraient de leur charme si l'on essayait de les redire.

On cacha tout à Rose, craignant que son amour maternel ne lui fît commettre quelque indiscrétion.

Deux jours après, Joseph, appelé sous les drapeaux, quittait la cabane, comblé des bénédictions de sa vieille mère et du bon Matthieu, repassant dans son cœur et les derniers conseils de Rose et les paroles d'espérance du vieillard....

X.

Deux années, deux mortelles années se passèrent avant qu'on eût au village des nouvelles du jeune soldat. Dire l'anxiété de Rose, de Madeleine, du brave Matthieu, ce serait impossible. Peindre leur douleur quand de tous côtés ils entendaient redire les brillants exploits, les éclatants triomphes du héros du XIXe siècle, ce serait plus impossible encore.

— Que de sang coûtent les victoires ! murmurait à tout instant l'aïeule. O Dieu des armées, protégez l'orphelin ! Bonne Vierge ! veillez sur lui, couvrez-le de votre égide maternelle !

Madeleine cachait de nouveau sa tête sous le fichu noir de Rose ; Dénise, la promise de Joseph, avait quitté les barbes tombantes en blonde et portait sur son bonnet rond le chapeau de feutre noir ; elle n'ornait plus son corsage de rubans, de

velours et de dentelles et protestait à sa mère, qui l'engageait fortement à faire un autre choix, qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que celui que lui avait désigné Matthieu.

— Mais s'il ne revient pas, resteras-tu vieille fille ? grommelait la ménagère.

Dans son âme, la bonne femme souhaitait peu sincèrement le retour de l'orphelin. Il était si pauvre, il avait tant de charges! Elle ne comprenait pas peut-être que la vertu est préférable à la richesse et le premier élément du bonheur.

Madeleine continuait à travailler avec une ardeur admirable et la nuit et le jour, pour nourrir Pierre Dubuc et l'aïeule; mais, quels que fussent ses efforts, elle ne serait point parvenue à mettre sa famille à l'abri de la misère si le bon Matthieu ne fût venu à son aide.

Au printemps, il lui fallut labourer à la bêche le champ de François Levaux. Que de larmes elle versa pendant ce travail pénible qui dura plus de huit jours et qui était si peu en harmonie avec les forces d'une jeune fille de dix-huit ans!

— Laisse-moi essayer, ma fille, dit le bon Matthieu, quand il vint lui faire dans la semaine sa visite accoutumée.

Le vieillard essaya, mais ses forces s'étaient évanouies avec les années, et il tomba défaillant sur le sol après quelques minutes.

— Attends, ma fille, dit-il encore, je vais trouver Périnette. Elle voudra bien garder le troupeau pendant que son mari viendra t'aider un peu. Périnette est compatissante et bonne.

Périnette, en effet, était compatissante et bonne, mais elle était jalouse aussi, et elle resta insensible aux supplications et aux larmes de son vieux père.

L'année suivante, il fallut recommencer encore. Cette fois, Madeleine, encouragée par son succès, eut plus de force. En effet, il semblait que la bénédiction du bon Dieu se fût répandue avec les sueurs et les larmes de la jeune fille sur le champ de la veuve et des orphelins.

Vers la fin de juin 1807, Matthieu arriva un jour dès le grand matin à la chaumière de Pierre.

— Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! cria-t-il du plus loin qu'il aperçut l'aimable fille de Dubuc assise déjà devant son rouet, sous le grand chêne de la cabane.

— Mon frère !... Bonne nouvelle !... répéta Madeleine en tombant défaillante dans les bras de Denise, qui, toute joyeuse, avait précédé son père.

— Il n'est point mort ! Joseph n'est point mort ! Ne pleure donc pas, Madeleine, redisait naïvement la future mariée en pressant l'orpheline dans ses bras. Calme-toi, petite sœur, ajouta la jeune fille en appuyant avec une délicieuse affectation sur ce nom de petite sœur que le jeune Dubuc se plaisait si souvent à donner à Madeleine.

Rose s'éveilla aux caresses de l'aimable Denise qui voulut être la première à lui parler de Joseph.

On donna à Matthieu la plus haute escabelle. L'aïeule se souleva à demi sur son grabat, soutenue dans les bras de Madeleine et de Denise. Périnette, la jalouse et curieuse Périnette, accourue aussi pour savoir des nouvelles du soldat et les colporter au village, prit l'autre escabelle, et le vieillard commença d'une voix émue la lecture de ces lignes que le bon fils adressait à l'heureux Pierre, à Rose, à Matthieu, à Madeleine et à Denise même :

« Tilsitt, 21 juin 1807.

« Comment pourrais-je vous faire une peinture plus vraie des grands événements qui se sont accomplis sur nos champs de bataille depuis que j'ai quitté l'humble cabane de Pierre Dubuc qu'en vous redisant ces paroles, ces sublimes paroles qui ont

retenti aujourd'hui même sur les bords du Niémen :

« Soldats, le 5 juin nous avons été attaqués dans « nos cantonnements par l'armée russe. L'ennemi « s'est mépris sur notre inactivité. Il s'est aperçu « trop tard que notre repos était celui du lion, il « se repent de l'avoir troublé.

« Dans les journées de Guttstadt, de Heilsberg, « dans celle à jamais mémorable de Friedland, « dans dix jours de campagne enfin, nous avons « pris 120 pièces de canon, 7 drapeaux; tué, « blessé ou fait prisonniers 60,000 Russes; enlevé « à l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpi- « taux, ses ambulances, la place de Kœnigsberg, « les 300 bâtiments qui étaient dans ce port, « chargés de toutes espèces de munitions; plus de « 160,000 fusils que l'Angleterre envoyait pour « armer nos ennemis. Des bords de la Vistule, « nous sommes arrivés sur ceux du Niémen avec « la rapidité de l'aigle. Vous célébrâtes à Auster- « litz l'anniversaire du couronnement; vous avez, « cette année, dignement célébré celui de la bataille « de Marengo, qui mit fin à la guerre de la seconde « coalition.

« Français! vous avez été dignes de vous et « de moi. Vous rentrerez en France couverts de

« tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix « glorieuse qui porte avec elle la garantie de la « durée. Il est temps que notre patrie vive en « repos... Mes bienfaits vous prouveront ma re- « connaissance et toute l'étendue de l'amour que « je vous porte. »

Et le pauvre Joseph, dans son enthousiasme, reprenait un à un dans sa longue missive tous les mots de la proclamation impériale.

« Oui, disait-il, notre repos, c'était celui du lion, et l'ennemi se repent de l'avoir troublé ; oui, nous avons pris 120 pièces de canon et 7 drapeaux ; nous avons fait 60,000 prisonniers ; oui, nous avons volé des bords de la Vistule sur ceux du Niémen, et nous donnons la paix au monde par nos victoires ! »

Il se croyait, dans le délire de la joie et de la gloire, officier supérieur, général, maréchal de France, même empereur, et il n'était que simple caporal...

« Dites à ceux de Saint-Just, ajoutait-il, que le caporal Joseph Dubuc était à Friedland (14 juin 1807). « C'est un jour de bonheur ! s'était écrié Bonaparte « en entendant les premiers coups de canon. C'est « aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de « Marengo (14 juin 1800). C'est un jour de bon-

« heur ! » Et ces mots volèrent de bouche en bouche; ils étaient le gage assuré de la victoire... Nous avons vaincu ! Mémorable journée où les premiers coups de canon avaient été échangés dès trois heures du matin et dont les derniers ne retentirent qu'à onze heures du soir, pendant que le corps d'armée du général ennemi Gortschakoff se noyait au gué de l'Alle et que les flammes allumées par les Russes eux-mêmes dévoraient Friedland !

« Si le caporal Joseph Dubuc était à Friedland, il était aussi à Eylau, mais il y était simple soldat.

« Eylau ! nom chéri, nom de gloire, que je redirai encore à mon dernier soupir en y joignant celui de mon empereur, nom que je graverai en lettres d'or sur le seuil de la chaumière du bon Matthieu, quand, tenant par la main la jolie Denise parée du voile et du bouquet de mariée, j'entrerai solennellement dans la maisonnette du vieillard ; nom que ma fiancée portera sur la bague, symbole d'union et souvenir des épousailles, et que petite sœur écrira avec son aiguille sur la robe de baptême de mon fils premier-né !

« C'est à Eylau que j'ai conquis mes titres de gloire et de bonheur : mes chevrons, ma blessure et ma croix...

« Le bruit du canon d'Eylau qui a retenti dans toute l'Europe, s'est-il fait entendre dans les montagnes du Mézenc ? Dieu veuille que non ; car il aurait troublé les rêves de joie de Rose ou redoublé les pleurs qu'elle donnait au fils absent... Sachez donc que nulle bataille de la révolution et de l'empire, si ce n'est celle de Novi peut-être, ne pourrait être comparée à l'action sanglante d'Eylau. Elle coûta à la France 16 généraux et 16,000 soldats des 80,000 seulement qui combattaient alors sur la Vistule, et à la Russie plus de 30,000 hommes.

« Si maître Jean eût été témoin comme moi de cette meurtrière journée, il vous en ferait une peinture savante : il vous dirait toute l'horreur de cette bataille livrée le 8 février (1807) au moment où l'empereur, entré la veille à dix heures du soir dans la ville d'Eylau, après en avoir délogé l'ennemi, s'endormait au milieu des lauriers ; il vous dirait la malheureuse méprise d'Augereau qui, égaré par l'obscurité et la neige qui tombait à gros flocons, se trouva tout à coup entouré d'ennemis et vit son corps d'armée à demi mitraillé ; il vous dirait les efforts de ce même Augereau, de Davoust, de Murat, de Ney dont l'arrivée décida de la victoire, etc., etc.

« Pour nous, nous n'étions pas loin du cimetière où l'empereur avec sa vieille garde essuyait le feu de l'ennemi, feu si terrible, que dans une compagnie de 85 hommes, 81 tombèrent en un instant.

« Je me battis comme un lion, en véritable conscrit, en soldat enthousiaste de l'empire, et, au milieu de la mêlée, j'eus le bonheur de saisir un drapeau ennemi... Il me fut pris, repris, repris encore, et je tombai baigné dans mon sang; mais je tombai le dernier; car ceux qui combattaient avec moi, ceux qui combattaient contre moi avaient tous péri; mais je tombai portant entre mes bras cet étendard tant disputé, à demi brisé, criblé de balles... N'importe, n'importe!... c'était un drapeau ennemi, et c'était moi qui l'avais enlevé. Il m'eût été ravi, car je n'eus pas la force de m'éloigner du lieu du combat et je perdis presque aussitôt connaissance, il m'eût été ravi si une colonne russe, de celles qui avaient enveloppé Augereau, n'était arrivée jusqu'au cimetière par la rue occidentale d'Eylau, et si je n'eusse été bientôt enseveli sous un monceau de morts et de mourants.

« Le lendemain, Napoléon visita lui-même le champ de bataille, examinant les positions qu'avaient occupées pendant l'action les différents

corps français et russes, donnant des secours aux blessés et des consolations aux mourants... Des détachements de soldats français et de prisonniers russes parcouraient alors en tous sens ce vaste champ de carnage pour enlever les blessés et les porter aux ambulances. L'empereur était là quand on me dégagea de dessous les cadavres qui m'environnaient de toutes parts. Anéanti par le sang que j'avais perdu et par mon long évanouissement, je n'avais plus la force de désirer de vivre, mais je voulais mourir en pressant sur mon cœur les lambeaux déchirés qui m'avaient coûté la vie. J'ouvris les yeux tout à coup au cri mille fois répété de : Vive l'empereur!... L'empereur passait près de moi... « Sire..., » murmurai-je de ma voix mourante, et je lui présentai les débris de soie baignés de mon sang. — C'est toi qui l'as enlevé à l'ennemi? fit le grand homme avec une touchante bonté. — Oui, sire. — Es-tu de ma vieille garde? — Non, sire; un simple soldat, un soldat de la grande armée, un soldat qui donnerait sa vie pour vous.— Ton nom? — Joseph Dubuc, du canton de Monistrol-sur-Loire. — Joseph Dubuc, tu es un brave, reprit le héros en ôtant la croix qui brillait sur sa poitrine et en l'attachant sur la mienne de sa propre

main. Adieu, mon caporal, ajouta-t-il en s'éloignant. A la prochaine, les épaulettes d'officier...

« Grand'mère, sœur chérie, n'ai-je pas raison d'aimer mon empereur, de bénir à jamais le souvenir d'Eylau et de Napoléon? Si j'étais seul au monde, je serais soldat jusqu'à mon dernier soupir, et Dieu sait si un jour je ne pourrais comme tant d'autres qui sont partis aussi le sac sur le dos, m'honorer du titre de général!... Mais je vous aime trop et mon empereur l'a dit au milieu des 18,000 cadavres qui gisaient sur la neige du champ d'Eylau : « Quand le cœur parle, la gloire même n'a plus « d'illusions. » Je soupire donc après le moment heureux où je reverrai l'humble clocher de Saint-Just, la pauvre chaumière de Rose, après le moment mille fois béni où Madeleine et Denise entonneront le chant du retour, où Matthieu et grand'mère béniront l'orphelin. »

Trois jours après que Joseph eut écrit sa longue lettre, c'est-à-dire le 25 juin, l'empereur des Français et l'autocrate russe eurent une entrevue dans un pavillon élevé sur un radeau au milieu du Niémen. Le 7 juillet suivant, la paix fut conclue avec la Russie; le 9, elle fut signée avec la Prusse. Nos armées rentrèrent sur le territoire français.

Dirons-nous le bonheur de Joseph Dubuc quand ses pieds touchèrent le sol de la patrie, que son enthousiasme de soldat lui faisait de plus en plus chérir.

Rose s'était imaginé que, la guerre terminée, les soldats reviendraient dans leurs foyers; aussi fut-elle douloureusement surprise quand, recevant une nouvelle lettre de son petit-fils, elle apprit que le pauvre garçon était en garnison à Briançon et ne pouvait même obtenir de congé pour voir sa famille.

Ce congé qu'on s'obstinait à lui refuser, Joseph Dubuc, incapable de résister au désir impérieux de juger par lui-même de l'état de son père et de l'aïeule, se décida à le prendre et arriva un soir, après cinq jours de marche, au hameau de Saint-Just.

Peindre le bonheur, l'effroi, la joie, la crainte de Rose, de Madeleine et de Matthieu, ce serait impossible.

— O mon fils! qu'as-tu fait? exclama le vieillard en le pressant dans ses bras. Cache-toi, cache-toi... Que nul ne t'aperçoive, car on crierait: Honte au déserteur!...

Joseph passa tout le jour suivant dans les doux épanchements de l'amour filial et des caresses ma-

ternelles, puis il quitta furtivement le hameau comme il y était entré, dans le silence et les ténèbres, se résignant à l'avance à la punition sévère qui l'attendait à Briançon.

Quelques mois se passèrent pendant lesquels le jeune caporal envoya régulièrement à Matthieu sa paie tout entière comme il l'avait déjà fait du reste en écrivant de Tilsitt. Mais ses lettres respiraient chaque fois plus de tristesse. Le congé qu'il avait sollicité encore pour le printemps, afin d'épargner à la pauvre Madeleine les dures fatigues du labourage, et qu'on avait semblé un instant consentir à lui accorder, était, à cause des inquiétudes nouvelles que donnaient les affaires d'Espagne, remis à un temps illimité.

« Peut-être bien, petite sœur, que tu me trouveras l'un de ces soirs sous le grand chêne, car je n'oserais pénétrer dans la cabane, de crainte d'y rencontrer quelque étranger, écrivit-il un jour à Madeleine en lui annonçant qu'un ordre de l'empereur défendait tout congé dans les circonstances présentes. Je viendrai labourer le champ des orphelins. J'ai été certes bien puni au retour de mon premier voyage, mais si j'avais pris les précautions que je me propose pour cette fois, mon absence

de quelques jours aurait sans doute échappé à la surveillance de mes chefs. »

En vain la jeune fille conjura Joseph de ne pas s'exposer, lui protestant que le labourage du champ de François Levaux ne lui coûtait ni fatigues ni souffrances; il arriva moins d'une semaine après sa missive.

Comme il le lui avait dit, elle le trouva sur le banc de gazon de l'arbre séculaire où chaque soir, inquiète et rêveuse, palpitante à la fois de crainte et d'espérance, elle venait prier.

— J'ai pris du repos tout le jour sous une roche volcanique au sein de la forêt qui touche le Mézenc, je vais donc commencer dès cette nuit mon labourage, murmura le jeune homme à voix basse. Madeleine, va chercher Matthieu pendant que j'irai embrasser grand'mère.

— Matthieu..., soupira la jeune fille avec douleur, Matthieu est parti hier au Puy pour un pèlerinage.

Un pèlerinage? interrompit brusquement Joseph, achève, Madeleine, achève... Tu me glaces d'effroi... La famille du vieillard est ma famille aussi.

— Pauvre frère! reprit l'orpheline après un long silence. C'est Denise...

— Viendrais-je donc recevoir le dernier soupir de ma fiancée? demanda le soldat d'une voix déchirante. Sœur, laisse-moi voler auprès d'elle. Je l'aime, vois-tu, je l'aime plus que ma vie, parce qu'elle est fille de Matthieu, et que Matthieu est un frère pour grand'mère et un père pour toi...

— Frère, murmura la jolie Madeleine, ne va pas à la cabane du vieillard : ce soir, le bon Dieu doit venir visiter la mourante, et tous les gens du village voudront assister à la triste et pieuse cérémonie.

— Demain donc...., fit le jeune homme en sanglotant.

Et il prit le chemin de la cabane de Rose, reçut les embrassements de l'aïeule, donna ses caresses filiales au malheureux idiot et revint dans le champ, où il travailla en silence et en versant des pleurs.

Le lendemain, à l'aurore, il s'étendit sur le grabat de Rose, y passa de longues heures et reprit, à la chute du jour, l'ouvrage commencé. Mais quand les ombres de la nuit couvrirent le hameau, il s'échappa furtivement et vola à la cabane de Matthieu.

Ce fut le vieillard lui-même qui, arrivé du Puy depuis quelques instants, reçut le jeune soldat.

— La bonne Vierge l'a sauvée, mon fils! fit-il d'abord, tout entier à son amour paternel. Sa seconde pensée fut pour l'orphelin. Imprudent! cria-t-il, ne sais-tu pas le châtiment attaché à la récidive? Oh! fuis, mon fils, fuis...

— Demain, au point du jour, répondit Joseph en essayant de pénétrer, malgré le vieillard, dans l'intérieur de la chaumière. Ce soir, que je voie Denise, que j'achève de labourer le champ de François Levaux.

Matthieu ne put résister aux supplications du jeune homme; il le conduisit lui-même près du lit de douleur où Denise avait cru expirer.

Quand, peu d'instants après, Joseph voulut sortir, il vit deux hommes enveloppés dans de larges manteaux, le front couvert d'énormes chapeaux de feutre noir, se promenant en silence devant la porte de la cabane. Il attendit; mais une heure, deux heures, trois heures se passèrent sans que les infatigables promeneurs se décidassent à s'éloigner.

— Adieu, Matthieu, fit le soldat à voix basse quand il entendit l'horloge de Saint-Just sonner minuit. Je retourne à la chaumière. Madeleine doit mourir d'inquiétude.

— Je t'accompagnerai, mon fils, répondit le vieillard en tremblant.

— Qui es-tu? cria tout à coup l'un des promeneurs à l'orphelin en le voyant quitter le seuil.

— Que t'importe? murmura Matthieu.

— Joseph Dubuc le voleur, le parricide, le déserteur!... Joseph Dubuc, ne va pas plus loin! exclama la même voix, et une main vigoureuse saisit au collet le fils de l'idiot. Crois-tu, ajouta-t-elle avec une amère ironie, crois-tu que je ne t'aie point vu la nuit dernière labourer le champ de François Levaux? Mais je t'attendais ici...

L'autre inconnu demanda s'il était temps d'avertir les gendarmes embusqués non loin de là, et, sur un signe affirmatif du camarade, s'éloigna rapidement.

— Fuis, mon fils, fuis, murmura bien bas Matthieu. Va te cacher dans la caverne ignorée où tu as passé la journée d'hier. Demain je te porterai de la nourriture.

Ce dernier mot frappa les oreilles de l'inconnu. Il se rapprocha du soldat, le serra avec plus de force.

— J'ai triomphé de vingt ennemis sur le champ d'Eylau! s'écria Joseph avec colère en se détachant de l'étreinte du délateur. Crois-tu donc que tu pourras me retenir?...

Et il s'élança dans le sentier qui conduisait au Mézenc.

Sans tenter de le poursuivre, l'étranger s'empara du vieillard et attendit patiemment l'arrivée des gendarmes.

— Où est Joseph Dubuc? demandèrent ceux-ci.

Matthieu garda le silence.

— Tu le sais, fit vivement l'inconnu, puisque tu lui as promis de lui porter de la nourriture.

Le vieillard se refusant constamment à révéler où était le jeune soldat, les gendarmes l'emmenèrent à Monistrol. On ne lui laissa qu'un moment, qu'un seul moment pour faire ses adieux à la pauvre Denise. Mais, au milieu de ses embrassements, il put lui dire la retraite de Joseph.

— Avertis Madeleine, mais surtout que le frère et la sœur ignorent que le vieillard souffre pour le déserteur, ma fille, ajouta avec larmes l'honnête paysan.

Il s'éleva un combat affreux dans l'âme de la jeune fille quand elle vit entraîner son vieux père... Vingt fois elle fut sur le point de révéler l'asile de Joseph, mais vingt fois elle frémit à la pensée du danger que courrait alors l'imprudent soldat.

Périnette, qui avait entendu la confidence,

n'était pas aussi disposée à laisser souffrir Matthieu pour le fils de l'idiot. Le lendemain, dès le matin, elle courut donc à la caverne solitaire, raconta à l'orphelin ce qui s'était passé après sa fuite.

— Périnette, ne pleure plus ton père, murmura l'excellent jeune homme, je cours à Monistrol. Mais que Denise l'ignore...

En passant, l'infortuné entra dans la cabane de Pierre, où Madeleine et Rose s'abandonnaient à un désespoir qu'on ne saurait dire. Pendant les ténèbres, une voix terrible avait fait entendre d'affreuses menaces, avait révélé les scènes de la nuit, la fuite bien inutile du jeune soldat, l'arrestation de Matthieu et la peine de mort attachée à la récidive de la désertion.

Les adieux de la veuve et de l'orphelin, du frère et de la sœur devaient être, ce semble, les derniers adieux. En vain Joseph essaya-t-il quelques paroles d'encouragement, de consolation ou d'espoir...

— Je descendrai avec toi dans la tombe, mon fils, murmurait la vieille Rose. Mais Madeleine aura-t-elle assez de larmes pour pleurer? aura-t-elle assez de force pour vivre sans toi?...

A Monistrol, il se passa une scène aussi déchi-

rante, quand le jeune Dubuc pénétra dans l'obscur cachot où l'on avait eu la barbarie de jeter le vieillard en attendant qu'il révélât le refuge du déserteur.

Délivré malgré lui, Matthieu accourut à la chaumière de Rose pour mêler ses larmes aux larmes de la veuve et de l'orpheline.

— Lui, mourir! un si bon fils, un si bon frère! Oh! non, non, c'est impossible! criait Madeleine dans son délire et en se jetant devant l'humble image de la bonne Vierge qui ornait la cabane. Lui, mourir!... Le bon Dieu a promis une longue vie ici-bas à celui qui honore son père et sa mère, et toutes les actions de Joseph n'ont-elles pas été un accomplissement, souvent bien pénible et bien dur, du devoir filial? Marie, on ne vous a jamais implorée en vain....; sauvez-le par vos prières! Que ma vie rachète la sienne.

Tout le jour et toute la nuit se passèrent dans des transports de douleur.

Le lendemain, au point du jour, Madeleine quitta la couche de paille qu'elle avait trempé de ses larmes, s'habilla à la hâte, plaça sur son cœur la croix des braves que Napoléon avait détachée de sa poitrine sur le champ d'Eylau et que le jeune soldat,

dans son départ précipité, avait laissée à la chaumière, prit la lettre que Joseph avait écrite de Tilsitt, lettre qu'on avait tant de fois relue à la veillée, s'arma du bâton noueux que l'orphelin avait rapporté des houillères et sortit précipitamment. Elle marcha à la hâte dans le sentier qui conduisait à la maisonnette de Matthieu, frappa, tremblante, à la porte mal jointe. Le vieillard parut aussitôt sur le seuil.

— Adieu, fit l'orpheline d'une voix pleine de larmes, adieu... Que Denise n'abandonne pas grand'mère !...

— Où vas-tu donc, ma fille ? murmura le bon paysan.

Incapable de répondre, Madeleine montra de la main la grand'route de Lyon, qui se dessinait, blanche et tortueuse, sur les coteaux verdoyants de la vallée de la Loire, et elle fit quelques pas.

— Où vas-tu, ma fille? répéta le vieillard en la pressant dans ses bras et en mêlant ses larmes aux siennes.

— Me jeter aux pieds de l'empereur..., obtenir la grâce de Joseph..., mourir pour lui...

— Ma fille, je veux aller avec toi, fit le brave homme. Tu as eu une heureuse inspiration. Tu

ne mourras pas, et tu le sauveras peut-être...

Il fut convenu avec la ménagère que Denise serait de suite transportée à la chaumière de Rose, pour annoncer à l'aïeule, avec tous les ménagements possibles, le départ de la petite-fille, et que Périnette irait, jusqu'au rétablissement de sa sœur, soigner et l'idiot, et la paralytique, et la jeune fiancée.

Matthieu et Madeleine partirent... C'était un touchant spectacle que celui de la jolie enfant soutenant le vieillard au front chauve et roulant dans ses doigts les grains bénits du rosaire... C'était une touchante prière que celle que murmuraient en pleurant Madeleine et Matthieu...

A Monistrol, ils apprirent que l'empereur serait à Bayonne vers le milieu du même mois. On était alors dans les premiers jours d'avril 1808. Ils retournèrent donc sur leurs pas, se dirigeant vers Bordeaux où Napoléon devait passer.

Au Puy, ils s'arrêtèrent pour mettre leur voyage et leur démarche sous la protection puissante de la bonne Vierge, et continuèrent leur route nuit et jour sous la garde de Dieu.

XI

C'était par une belle matinée d'avril 1808. La ville de Bordeaux retentissait de mille cris de joie, de chants de victoire. Elle était partout ornée de faisceaux d'armes, d'étendards, de lauriers, de guirlandes de fleurs. Son Champ de Mars surtout, d'ordinaire si triste et si désert, offrait de toutes parts des arcs de triomphe, des portiques de verdure élevés à la gloire de l'illustre Napoléon, qui, ce jour même, devait traverser la ville et passer en revue dans l'ancien jardin du roi, les régiments de la garde nationale et ceux de la garnison.

Dès le point du jour, les tribunes réservées aux dames et les contre-allées abandonnées à la multitude avaient été envahies par une foule nombreuse. Là, le riche et le pauvre, le noble et l'artisan se pressaient, se coudoyaient, se disputaient la meilleure place; car une fête militaire est comme une

fête de famille où nul n'a le droit d'être le premier.

Adossés contre un massif d'arbres qui bordait l'allée principale, entourés de curieux qui passaient et repassaient sans cesse en leur jetant parfois un regard de pitié, un vieillard et une jeune fille, se soutenant mutuellement, priaient à voix basse en versant des pleurs. La jeune fille était vêtue d'une jupe de serge ronde, courte et ample, d'un corsage noir lacé par devant; un fichu noir couvrait négligemment sa tête, laissant échapper en boucles ondoyantes les flots d'une blonde chevelure. Le vieillard portait l'habit carré long à poches sur les basques, le gilet croisé, la culotte courte, les guêtres, le chapeau à ailes rabattues des paysans de la Haute-Loire. On voyait que tous deux s'étaient parés des hardes du dimanche et avaient fait bien des lieues pour assister à la fête.

Mais pourquoi ces larmes, pourquoi cette indifférence pour tout ce qui les entourait, quand des cris d'allégresse retentissaient de toutes parts? C'était ce que chacun se demandait avec étonnement en passant près des deux infortunés, ce que nul ne pouvait comprendre. En effet, pourquoi venir pleurer au milieu d'une fête?

Pour nous, qui reconnaissons sans peine nos deux pèlerins de Saint-Just, l'aimable sœur de Jo-

seph et le père de sa promise, nous comprenons ces prières et ces larmes.

— Auras-tu le courage, ma fille, murmurait Matthieu à voix basse, auras-tu le courage de traverser les flots des curieux, de te jeter aux pieds de l'empereur ?

— Oui, bon Matthieu, faisait l'orpheline, oui, j'oserai tout pour sauver la vie de mon frère... Je mourrai pour lui, s'il le faut.

— La bonne Vierge du Puy te conduira, ma fille, reprenait le bon paysan dans sa simplicité naïve; le grand saint Just te protégera...

Et le brave homme recommençait sa prière, prière qu'il n'interrompait que pour redire encore : « Auras-tu le courage ? » que pour jeter un regard d'effroi sur cette foule qui peut-être refuserait passage à la pauvre petite paysanne du Vélay, sur ces hommes d'armes à l'œil fier et terrible qui semblaient n'être point accessibles à la pitié.

Bientôt les cris mille fois répétés de : Vive l'empereur ! s'élevèrent des groupes qui entouraient Matthieu et la fille de Pierre...

— Auras-tu le courage, ma fille ? répéta le brave homme.

Mais déjà Madeleine, l'intrépide Madeleine, la lettre de Tilsitt et la croix d'honneur à la main,



Sire! la grâce d'un deserteur, il n'a fui ni á Eylau ni á Friedland.
c'était pour labourer le champ de l'heritage.

s'arrachait aux étreintes paternelles du vieillard, fendait la foule, traversait les rangs des soldats et se précipitait aux pieds du vainqueur de l'Europe.

Napoléon, qui aimait peu à recevoir ainsi des suppliques, s'arrêta pourtant à la vue de cette pauvre et jolie enfant qui, sans crainte du fougueux coursier qu'il montait, s'était agenouillée devant lui. Madeleine était si belle avec les vives couleurs dont sa modestie et sa timidité naturelle couvraient son front dans ce moment suprême, avec les larmes que lui arrachaient le souvenir de Joseph et la crainte de ne pas toucher le héros, avec le fichu noir de Rose, symbole de deuil et de douleur, qui couvrait à demi sa tête blonde !

Elle ne parla pas, elle en était incapable; mais elle tendit à Bonaparte la lettre et la croix.

Napoléon les prit avec bonté, jeta sur le papier un regard d'intérêt, tandis que la foule, émue et respectueuse, s'ouvrait en répétant : Vive l'empereur ! vive l'empereur ! devant le bon Matthieu qui demandait avec larmes à rejoindre son enfant...

— Que veux-tu donc, ma fille ? fit enfin le guerrier en rendant à l'orpheline la lettre et la croix.

— Sire, murmura-t-elle encouragée par cette parole pleine de bienveillance, sire, la grâce d'un déserteur... Sire, c'est mon frère ! reprit-elle avec

plus de force et sentant grandir son espoir. Sire, il n'a fui ni à Eylau ni à Friedland... Sire, c'était pour labourer le champ de l'héritage, le champ de la veuve et des orphelins...

Il se fit un moment de solennel silence... Il y avait tant de charme, tant d'amour dans cette voix d'enfant, que le héros, dont la sensibilité est bien connue, ne se lassait point de l'entendre.

— Sire, ajouta la fille de Rose presque découragée et tremblante de frayeur, sire, qui soutiendra mon père au déclin de ses ans?... Prenez ma vie... Que suis-je, moi?... moins que rien sur la terre; mais lui...

— Vive l'empereur! répéta la foule attendrie jusqu'aux larmes.

Et l'empereur, se penchant sur l'orpheline, lui dit avec bonté : « Ton frère, tu le retrouveras au hameau, » prit une fois encore la lettre de Tilsitt, la remit à l'un des généraux qui le suivaient et s'éloigna.

Aux larmes de douleur succédèrent des larmes de joie; aux vœux de détresse, des cantiques d'amour et d'actions de grâces... Notre-Dame du Puy vit encore, moins d'une semaine après, les deux pèlerins de Saint-Just déposer à ses pieds leurs prières et leurs larmes. Cette fois, c'étaient des prières de reconnaissance, des larmes de bonheur.

Au hameau, ce fut l'orphelin qui le premier pressa dans ses bras celle qu'il nommait à si juste titre l'ange de la chaumière. Les ordres de l'empereur avaient de suite été transmis à Briançon, et aussitôt Joseph Dubuc, du canton de Monistrol-sur-Loire, avait été renvoyé dans ses foyers avec son congé définitif.

Mais il tarde sans doute à nos jeunes lecteurs d'apprendre que Joseph et Madeleine, qui avaient passé par tant de traverses, par tant de peines, par tant d'angoisses, reçurent enfin la récompense de leur dévouement filial, de leur courage et de leur résignation.

Dieu se plaît, dès ce monde même, à récompenser la vertu et à châtier le vice...

Les orphelins avaient à peine passé quelques jours dans l'enivrement de leur joie, quand, une nuit, ils furent éveillés tout à coup par une voix plaintive. Cette voix bien connue, mais qui depuis des années ne s'était pas fait entendre dans la cabane de Pierre, c'était celle de Henri Bertholet...

— Mon père se meurt, disait le pauvre garçon; venez, hâtez-vous... Tous ceux de Saint-Just sont rassemblés déjà à la chaumière; mais le vieillard ne veut point recevoir le Dieu qui guérit ou qui console sans voir le frère et la sœur.

Le frère et la sœur se rendirent en tremblant à la maisonnette de Bertholet. En y pénétrant, un affreux spectacle s'offrit tout d'abord à leurs regards : Jérôme, infirme et souffrant depuis quelques mois, frappé tout à coup par la main de celui qui compte nos offenses et les écrit dans le livre de sa justice, languissait sur un lit de douleur. Sa chambre était magnifiquement éclairée, une foule attentive et recueillie était agenouillée autour de sa couche, l'hostie sainte reposait déjà entre les mains du prêtre...

— Pauvres enfants ! dit le mourant en faisant signe à Joseph et à Madeleine d'approcher près de lui. Pauvres enfants ! je vous ai fait cruellement souffrir, mais Dieu vous a vengés... O vous tous, apprenez, reprit-il après une longue pause, apprenez que le fils de Pierre, que vous avez nommé tant de fois le voleur et le parricide, est le fils le plus respectueux et le plus dévoué. L'auteur du vol de la Saint-Jean, c'est...

Le vieillard s'arrêta. Il hésitait à révéler le nom du coupable.

— C'est moi..., fit une voix entrecoupée de sanglots.

Cette voix, c'était celle de Henri Bertholet.

— Ce n'est pas tout..., murmura le mourant, j'ai voulu flétrir l'honneur de Pierre l'*indiot* pour

arracher son héritage à ses enfants... Mais, je le déclare, Pierre l'*indiot* était le plus honnête et le plus vertueux des hommes. Le crime que je lui ai imputé n'était qu'un odieux mensonge. C'est moi, c'est moi encore qui ai dénoncé ce jeune déserteur, qui l'ai arrêté sur le seuil de Matthieu... Malheureux!... Et toi, Henri Bertholet, souviens-toi que tu dois plus de 3,000 écus à Joseph Dubuc...

Le vieillard continua longtemps, bien longtemps, racontant la jalousie, l'envie, la haine qui l'avaient porté à accabler cette famille de Dubuc qui lui était si odieuse.

— La vertu irrite celui qui n'a pas la force de la pratiquer, répéta-t-il bien des fois.

Puis sa voix s'éteignit, puis il reçut son Dieu en versant des torrents de larmes, en déchirant la reconnaissance des 2,590 écus signée par Joseph Dubuc, trois ans auparavant; puis il rendit son âme au Créateur au milieu des transports de confiance, de componction et d'amour.

Le lendemain, la cloche de Saint-Just appelait aux prières, et les bons paysans en deuil accompagnaient jusqu'à sa dernière demeure Jérôme Bertholet.

XII.

Moins d'une année après, le bon Matthieu conduisait à l'autel rustique du hameau deux heureuses fiancées, la jolie Denise et l'aimable Madeleine; Joseph Dubuc et le fils du plus riche fermier des environs les suivaient aux sons joyeux de la musette.

Nous ne dirons pas le bonheur de Joseph dans la cabane du vieillard, cabane sur le seuil de laquelle il fit graver, comme il l'avait dit, les noms chéris de Napoléon et d'Eylau, cabane où il continua d'honorer Pierre Dubuc comme il l'avait fait dans la pauvre hutte de l'aïeule, cabane qu'il ne quitta qu'après bien des années pour ouvrir une boutique de violettes du Mézenc, dans la ville à la grande foire. Nous ne dirons pas non plus le bonheur de Madeleine dans la maisonnette de François Levaux qui se releva, coquette et gracieuse, de ses ruines calcinées.

— Dieu a béni les orphelins, répéta longtemps Rose en berçant les jolis enfants de sa petite-fille, Dieu a béni les orphelins; car il bénit tous ceux qui honorent leur père et leur mère.

FIN.

Rouen. — Imp. MÉGARD et Cie, Grand'Rue, 156.